

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

BOILEAU

ŒUVRES

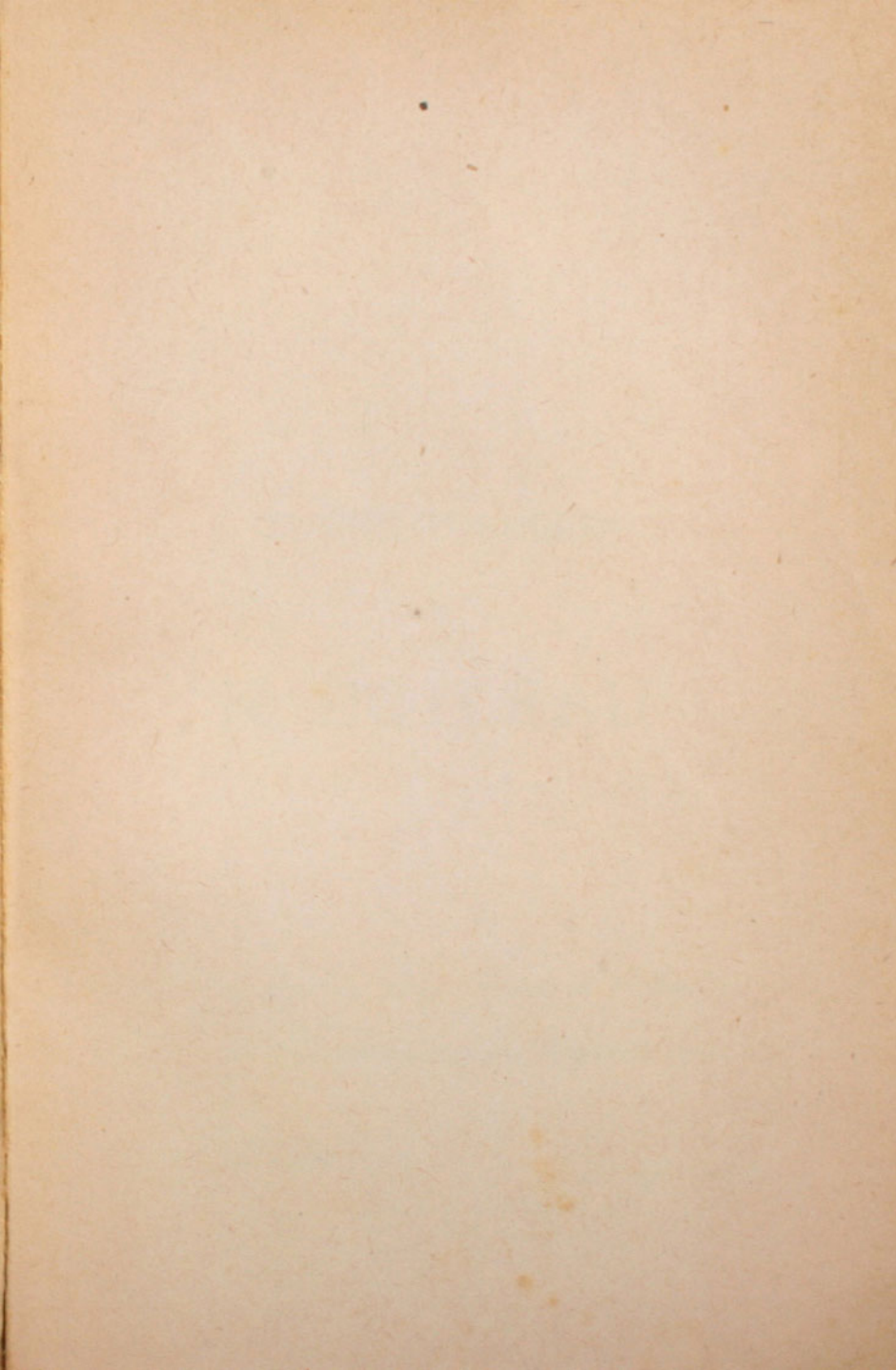


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26





ŒUVRES POÉTIQUES

DE

N. BOILEAU

*Mais pour moi de Paris Citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un Resveur inutile*

a Autent 7^e Juillet 1703

Dapreux

(Autographe de N. Boileau).

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

N. BOILEAU

Suivies d'Œuvres en prose

PUBLIÉES AVEC NOTES ET VARIANTES



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26,

—
Tous droits réservés

NOTICE SUR N. BOILEAU

Le célèbre poète français, Nicolas Boileau, connu sous le nom de Boileau-Despréaux, né à Paris en 1636, était fils de Gilles Boileau, greffier au Parlement; il suivit d'abord la carrière du Droit et se fit recevoir avocat, puis il s'essaya à la Théologie, mais une vocation irrésistible le poussait vers la poésie. Il débuta par quelques vagues compositions; mais ses premières satires, qui parurent en 1660, attirèrent sur lui l'attention du monde lettré.

Les « Adieux à Paris » et les « Embarras de Paris », où il se montrait déjà versificateur habile, exact et scrupuleux, coururent dans le monde en manuscrit et firent rechercher leur auteur. Admis à l'Hôtel de Rambouillet, il n'en devint que plus ennemi du faux goût et de la littérature en vogue.

Le « Discours au Roi » et les huit premières satires, qui furent publiés en 1666, obtinrent un succès prodigieux et annonçaient un maître.

Boileau compléta ce recueil, deux ans plus tard, au moment du grand combat qu'il engagea contre les écrivains médiocres qui se disputaient la faveur publique.

Les épîtres, qui parurent de 1669 à 1695, nous montrent le poète dans toute la plénitude de son talent. En 1673 parut l'« Art Poétique » qui valut à Boileau le nom de « législateur du Parnasse », tant cette œuvre fourmille d'exemples dont on ne s'écartera jamais qu'aux dépens du bon goût.

Vinrent ensuite le traité du « Sublime » (1673), le « Lutrin » (1681 à 1683). En 1677, Boileau fut nommé historiographe, avec Racine; sa nouvelle fonction, quoi qu'il n'ait rien écrit, ne fut pas tout à fait une sinécure, car elle lui donna de nombreuses préoccupations, et l'obligea de faire quelques voyages à la suite du roi. En 1683, à la mort de Colbert, il fut le concurrent de son ami La Fontaine à

l'Académie. La Fontaine l'emporta, mais son élection ne fut approuvée par le roi qu'en 1684, lorsque Boileau vint prendre le fauteuil de M. de Bezons.

Les infirmités, jointes au spectacle attristant des dernières années du règne de Louis XIV, firent à Boileau une vieillesse pleine de chagrins. Il mourut le 13 mars 1711, chez son confesseur, le chanoine Le Noir, au cloître Notre-Dame, où il s'était retiré après avoir vendu, vers la fin de 1705, sa maison d'Auteuil à son ami Le Verrier.

Il fut inhumé dans la chapelle basse de la Sainte-Chapelle du Palais. Le 27 nivôse an VIII (17 janvier 1800), ses restes furent transportés au Musée des Petits-Augustins, et, enfin, le 14 juillet 1849, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

PRÉFACE¹

Comme c'est icy vrai-semblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'agé comme je suis de plus de soixante et trois ans², et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse estre encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de luy dans les formes, et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne sçaurois attribuer un si heureux succez qu'au soin que j'ay pris de me conformer toujours à ses sentimens et d'attraper, autant qu'il m'a esté possible, son goust en toutes choses. C'est effectivement à quoy il me semble que les écrivains ne sçauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau estre approuvé d'un petit nombre de connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goust general des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, et il faudra à la fin que les connoisseurs eux-mesmes avouënt qu'ils se sont trompés en luy donnant leur approbation. Que si on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondray que c'est un je ne sçay quoy qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis, neanmoins, il consiste principalement à ne jamais presenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. L'esprit de l'homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il

1. L'édition dont nous reproduisons ici le texte est la dernière parue du vivant de Boileau; elle forme un volume in-4° en deux parties. Nous la préférons à l'édition in-12 parue quatre mois plus tard, qui renferme de nombreuses négligences d'impression que ne comporte pas l'in-4°. Nous avons laissé de côté le *Traité du Sublime* et emprunté à d'autres éditions les quelques pièces qui ont paru postérieurement. On trouvera en note, pour chacune d'elles, la date de première publication et l'indication du texte suivi. — Val. indique les notes de l'édition Valincourt (1743); Br., les notes de Brossette.

2. *Agé comme je suis de plus de soixante-trois ans...* Il avait alors plus de soixante-quatre ans.

n'entrevoit qu'à demi, et rien ne lui est plus agreable que lorsqu'on luy offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie et mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'est point, comme se le persuadent les ignorans, une pensée que personne n'a jamais eue ni dû avoir. C'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensoit, et qu'il la dit d'une maniere vive, fine et nouvelle. Considerons, par exemple, cette replique si fameuse de Louïs douzième à ceux de ses ministres qui lui conseilloyent de faire punir plusieurs personnes qui, sous le regne precedent et lorsqu'il n'estoit encore que duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le desservir. « *Un roy de France, leur répondit-il, ne venge point les injures d'un duc d'Orleans.* » D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il presente aux yeux une verité que tout le monde sent, et qu'il dit mieux que tous les plus beaux discours de morale, « *qu'un grand prince, lorsqu'il est une fois sur le thrône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre veuë que la gloire et le bien general de son Estat ?* » Veut-on voir, au contraire, combien une pensée fausse est froide et puerile ? je ne scaurois rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poëte Theophile, dans sa tragedie intitulée *Pyrâme et Thysbé*, lorsque cette malheureuse amante, ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrâme s'estoit tué, elle querelle ainsi ce poignard :

*Ah ! voici le poignard¹ qui du sang de son maistre
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !*

Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-mesme soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ? Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse ni par consequent moins froide. Elle est de Benserade, dans ses *Métamorphoses en rondeaux*, où, parlant du déluge envoyé par les dieux pour châtier l'insolence de l'homme, il s'exprime ainsi :

Dieu lava bien la teste à son image².

1. *Ah ! voici le poignard...* Ce vers et le suivant se trouvent à la fin du second monologue du cinquième acte.

2. *Dieu lava bien la tête à son image.* Rondeau sur le Déluge, page 47 de l'édition de Paris, 1694, in-42.

Peut-on, à propos d'une aussi grande chose que le déluge, dire rien de plus petit ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la pensée est d'autant plus fautive en toutes manières que le dieu dont il s'agit à cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les payens pour avoir fait l'homme à son image, l'homme, dans la fable, estant, comme tout le monde sçait, l'ouvrage de Prométhée.

Puis donc qu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infaillible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau ni vrai, ou qu'il est mal énoncé; et que, par conséquent, un ouvrage qui n'est point goûté du public est un tres-méchant ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, et admirer de méchantes choses; mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne luy plaise, et je defie tous les auteurs les plus mécontents du public de me citer un bon livre que le public ait jamais rebutté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadez. J'avoué néanmoins, et on ne le sçauroit nier, que quelquefois, lors que d'excellens ouvrages viennent à paroistre, la caballe et l'envie trouvent moyen de les rabbaïsser et d'en rendre en apparence le succes douteux; mais cela ne dure guères, et il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main: il demeure au fond tant qu'on l'y retient, mais bien-tost, la main venant à se lasser, il se releve et gagne le dessus. Je pourois dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet, et ce seroit la matière d'un gros livre; mais en voilà assez, ce me semble, pour marquer au public ma reconnaissance et la haute idée que j'ay de son goust et de ses jugemens.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru; et non seulement je l'ay revûe avec beaucoup de soin, mais j'y ay retouché de nouveau plusieurs endroits de mes ouvrages. Car je ne suis point de ces auteurs fuïans la peine, qui ne se croient plus obligez de rien racommoder à leurs écrits dès qu'ils les ont une fois donnez au public. Ils alleguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auroient peur, en les trop remaniant, de les affoiblir et de leur oster cet air libre et facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours; mais leur excuse, à mon avis, est tres-mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, et, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs et forcés. Un ouvrage ne doit point paroistre trop travaillé; mais il ne sçauroit estre trop travaillé, et c'est souvent le travail même qui en le polissant luy donne cette facilité tant vantée qui char-

me le lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles et des vers facilement faits. Les écrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillez, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écri~~voit~~, dit-on, avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un auteur à limer et à perfectionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paroist si aisé, travailloit extrêmement ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres; mais des gens qui en fassent, même difficilement, de fort bonnes, on en trouve tres-peu.

Je n'ay donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes écrits dans cette nouvelle édition, qui est, pour ainsi dire, mon édition favorite. Aussi y ai-je mis mon nom, que je m'estois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie; mais aujourd'huy que mes ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modestie pouroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs j'ai esté bien aise, en le mettant à la teste de mon livre, de faire voir par là quels sont précisément les ouvrages que j'avoué, et d'arrêter, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand par tout sous mon nom, et principalement dans les provinces et dans les pais étrangers. J'ay mesme, pour mieux prévenir cet inconvenient, fait mettre au commencement de ce volume une liste exacte et détaillée de tous mes écrits, et on la trouvera immédiatement après cette préface. Voilà de quoy il est bon que le lecteur soit instruit.

Il ne reste plus presentement qu'à luy dire quels sont les ouvrages dont j'ay augmenté ce volume. Le plus considerable est une onzième satire que j'ay tout récemment composée et qu'on trouvera à la suite des dix précédentes. Elle est adressée à monsieur de Valincour, mon illustre associé à l'Histoire. J'y traite du vrai et du faux honneur, et je l'ay composée avec le même soin que tous mes autres écrits. Je ne sçauroids pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise, car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes plus intimes amis, à qui même je n'ay fait que la reciter fort vite, dans la peur qu'il ne luy arrivast ce qui est arrivé à quelques autres de mes pieces, que j'ay vû devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier, plusieurs personnes à qui je les avois dites plus d'une fois les ayant retenues par cœur et en ayant donné des copies. C'est donc au public à m'apprendre ce que je dois penser de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs autres petites pieces de poésie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, et qu'on y a mêlées parmi les épigrammes qui y étoient déjà. Ce sont toutes bagatelles que j'ai la plupart composées dans ma première jeunesse; mais

que j'ay un peu rajustées pour les rendre plus supportables au lecteur. J'y ai fait aussi ajouter deux nouvelles lettres. L'une que j'écris à monsieur Perrault¹, et où je badine avec luy sur nôtre démêlé poétique, presque aussi-tost éteint qu'allumé. L'autre est un remerciement à M. le comte d'Ericeyra² au sujet de la traduction de mon *Art poétique* faite par luy en vers portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne avec une lettre et des vers françois de sa composition, où il me donne des louanges tres-delicates, et ausquelles il ne manque que d'estre appliquées à un meilleur sujet. J'aurois bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je luy donne à la fin de ce remerciement, de faire imprimer cette excellente traduction à la suite de mes poésies; mais malheureusement un de mes amis³, à qui je l'avois prestée, m'en a égaré le premier chant, et j'ay eu la mauvaise honte de n'oser r'écrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce sont-là à peu près tous les ouvrages de ma façon, bons ou méchans, dont on trouvera ici mon livre augmenté. Mais une chose qui sera seurement agreable au public, c'est le present que je luy fais dans ce mesme livre de la lettre que le celebre monsieur Arnaud a écrite à monsieur P**⁴ à propos de ma dixième satire, et où, comme je l'ay dit dans l'Epistre à mes Vers, il fait en quelque sorte mon apologie. J'ay mis cette lettre la dernière de tout le volume, afin qu'on la trouvast plus aisément. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accusent de temerité, d'avoir osé associer à mes écrits l'ouvrage d'un si excellent homme; et j'avouë que leur accusation est bien fondée. Mais le moyen de resister à la tentation de montrer à toute la terre, comme je le montre en effet par l'impression de cette lettre, que ce grand personnage me faisoit l'honneur de m'estimer, et avoit la bonté « *meas esse aliquid putare nugas ?* »⁵

Au reste, comme, malgré une apologie si authentique et malgré les bonnes raisons⁶ que j'ai vingt fois alleguées en vers et

1. *L'une que j'écris à Monsieur Perrault.* Ils s'étaient réconciliés en 1694.

2. *M. le comte d'Ericeyra.* François-Xavier de Menèzes, comte d'Ericeyra. Sa traduction de l'*Art poétique* est restée inédite, mais on trouve de lui des travaux dans les *Mémoires de l'Académie de Lisbonne*, et il a publié *Henriqueida*, poème épique.

3. *Un de mes amis.* Régnier Desmarais, secrétaire de l'Académie française.

4. *Monstieur P**.* Charles Perrault.

5. *Meas esse aliquid putare nugas.* Catulle à Cornelius Nepos, vers 4.

6. *Malgré les bonnes raisons...* Dans le *Discours sur la Satire*, et dans la Satire IX.

en prose, il y a encore des gens qui traitent de médisances les railleries que j'ai faites de quantité d'auteurs modernes, et qui publient qu'en attaquant les défauts de ces auteurs je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualitez, je veux bien, pour les convaincre du contraire, repeter ici encore les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la préface de mes deux éditions précédentes¹. Les voici : « Il est bon que le lecteur soit averti d'une chose, c'est qu'en attaquant dans mes ouvrages les défauts de plusieurs écrivains de nôtre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes. Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chappelain, par exemple, quoique poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne sçai comment, une assez belle ode, et qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les ouvrages de monsieur Quinaut, quoi que si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajouteray même, sur ce dernier, que, dans le temps où j'écrivis contre luy, nous estions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont, dans la suite, acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, de Cotin même, et de plusieurs autres que j'ay critiqués. En un mot, avec la même sincérité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prest à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux. »

Après cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sçai point de lecteur qui n'en doive aussi estre accusé, puis qu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des écrits qu'on fait imprimer, et qui ne se croye en plein droit de le faire du consentement même de ceux qui les mettent au jour ? En effet, qu'est-ce que mettre un ouvrage au jour ? N'est-ce pas, en quelque sorte, dire au public : Jugez-moy ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge ? Mais j'ai mis tous ce raisonnement en rimes dans ma neuvième satire, et il suffit d'y renvoyer mes censeurs.

1. Dans la préface de mes deux éditions précédentes... Dans la préface des éditions de 1683, 1685 et 1694.

DISCOURS AU ROI¹

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vicillesse,
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des dieux,
Soutiens tout par toi-même et vois tout par tes yeux ;
GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû².
Mais je sais peu louer, et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir³.

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon faible génie :
Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent les autels ;
Qui, dans ce champ d'honneur où le gain les amène,
Osent chanter ton nom sans force et sans haleine⁴ ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

L'un, en style pompeux habillant une églogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,

1. DISCOURS AU ROI, composé en 1665.

2. Variante :

*Ce n'est pas que mon cœur, de ta gloire charmé,
Ne soit à tant d'exploits d'un saint zèle enflammé.*

3. Var. 1666 à 1672 :

*Et ma plume, mal propre à peindre des guerriers,
Craindrait en les touchant de flétrir tes lauriers.*

1674 à 1682 :

*Et, de si hauts exploits mal propre à discourir,
Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.*

4. Var. :

*Dont la Muse marchant d'un pas lent et timide,
Ne l'offre en ses écrits qu'une louange aride...*

Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

L'autre, en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil,
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.

Sur le haut Hélicon, leur veine méprisée
Fut toujours des neuf sœurs la fable et la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant, à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On dirait qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire :
Et ton nom, du midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verraient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languirait tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume, injuste et téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire ;
Et parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connaît qui te peuvent louer¹.
Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers
Qui, pour rimer des mots pensent faire des vers,
Se donne en te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile.

1. Var. :

*Ce n'est pas que ma plume à soi-même infidèle,
En blâmant leurs écrits veuille blâmer leur zèle ;
Et parmi tant d'esprits, je veux bien l'avouer,
Il est des Apollon qui te savent louer.*

Et j'approuve les soins du monarque guerrier¹
 Qui ne pouvait souffrir qu'un artisan grossier
 Entreprit de tracer d'une main criminelle
 Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle².

Moi donc, qui connais peu Phébus et ses douceurs,
 Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf sœurs,
 Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,
 Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse ;
 Et, tandis que ton bras, des peuples redouté,
 Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
 Et retient les méchants par la peur des supplices,
 Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
 Et, gardant pour moi-même une juste rigueur,
 Je confie au papier les secrets de mon cœur.
 Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
 Comme on voit au printemps la diligente abeille
 Qui du butin des fleurs va composer son miel³,
 Des sottises du temps je compose mon fiel.
 Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
 Sans tenir en marchant une route certaine,
 Et, sans gêner ma plume en ce libre métier,
 Je la laisse au hasard courir sur le papier.

Le mal est qu'en rimant, ma muse, un peu légère,
 Nomme tout par son nom et ne saurait rien taire.
 C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
 Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans.
 Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
 Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
 Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
 N'aille du fond du puits tirer la vérité⁴.
 Tous ces gens, éperdus au seul nom de satire,

1. Alexandre.

2. Var. :

Et j'approuve les soins de ce prince guerrier
 Qui, craignant le pinceau d'un artisan grossier,
 Voulut qu'Apelle seul exprimât son visage.
 Ou Lysippe en airain fit fondre son image.

3. Var. :

Qui des fleurs qu'elle pille en compose son miel.

4. N'aille du fond du puits... Démocrite disait que la Vérité était dans le fond d'un puits, et que personne ne l'en avait encore pu tirer. Val.

Font d'abord le procès à quiconque ose rire.
 Ce sont eux que l'on voit d'un discours insensé,
 Publier dans Paris que tout est renversé,
 Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
 De jouer des bigots la trompeuse grimace.
 Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;
 C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
 Mais, bien que d'un faux zèle ils masquent leur faiblesse,
 Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
 En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
 Se couvre du manteau d'une austère vertu,
 Leur cœur, qui se connaît et qui fuit la lumière,
 S'il se moque de Dieu, craint *Tartuffe* et Molière¹.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écartier ?

GRAND ROI, c'est mon défaut, je ne saurais flatter.
 Je ne sais point au ciel placer un ridicule²,
 D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
 Et, sans cesse, en esclave, à la suite des grands,
 A des dieux sans vertus prodiguer mon encens.
 On ne me verra point d'une veine forcée,
 Même pour te louer, déguiser ma pensée ;
 Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
 Si mon cœur en ces vers ne parlait par ma main,
 Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
 Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

Mais, lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
 T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
 Faire honte à ces rois que le travail étonne,
 Et qui sont accablés du faix de leur couronne ;
 Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
 D'une heureuse abondance enrichir tes sujets,
 Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre,
 Nous faire de la mer une campagne libre ;
 Et tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,

1. *S'il se moque de Dieu...* Molière, environ vers ce temps-là, fit jouer son *Tartuffe*. Val.

2. *Un ridicule*, c'est-à-dire un homme ridicule. Cf. Molière, préface de *Précieuses ridicules* ; *l'École des femmes*, acte I, scène I ; la *Critique de l'École des femmes*, sc. vi ; *Don Juan*, acte I, sc. II, etc.

Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur ;
La France sous tes lois maîtriser la fortune,
Et nos vaisseaux, domptant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant :
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma muse, tout en feu, me prévient et te loue¹.

Mais bientôt la raison, arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton ni la voix assez forte.
Aussitôt je m'effraye, et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé ;
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paraît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage et j'aborde où je puis.

Var. :

Ma muse, avec ardeur, et t'admire et te loue.

SATIRE I¹

Damon², ce grand auteur, dont la muse fertile
Amusa si longtemps et la cour et la ville,
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau,
Et de qui le corps sec et la mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée,
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux et de ne ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère,
Et bien loin des sergents, des clercs et du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais,
Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
Ou que d'un bonnet vert³ le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,
La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :

Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche

1. Composée en 1660 et publiée en 1666.

2. Damon... Il est un peu chimérique. Toutefois j'ai eu quelque vue à Cassandre, celui qui a traduit *la Rhétorique* d'Aristote. *Val.* — François Cassandre a laissé en outre les *Parallèles historiques*, Paris, 1680, in-12, et une traduction des derniers volumes de de Thou.

3. Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit, en pleine rue, un bonnet vert sur la tête. *Val.*

D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche ;
 Et, sans lasser le ciel par des vœux impuissants,
 Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
 Tandis que, libre encor malgré les destinées,
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
 Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
 Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
 C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
 Que George vive ici, puisque George y sait vivre,
 Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
 De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis.
 Que Jaquin vive ici¹, dont l'adresse funeste
 A plus causé de maux que la guerre et la peste,
 Qui de ses revenus, écrits par alphabet,
 Peut fournir aisément un calepin complet².
 Qu'il règne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
 Mais moi, vivre à Paris, eh ! qu'y voudrais-je faire ?
 Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
 Et quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
 Je ne sais point en lâche essayer les outrages
 D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
 De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
 Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.
 Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.

1. Var. :

Qu'*Oronte* vive ici, puisqu'*Oronte* y sait vivre
 Puisqu'*ici* sa fortune, égale à ses souhaits,
 Sert d'un indigne prix à ses lâches forfaits.
 Que *Jacquer* vive ici...

Que George vive ici... Que Jaquin vive ici... George est là un mot inventé qui n'a point de rapport à M. Gorge, qui n'avait que dix ans quand je fis cette satire, et qui depuis a été un de mes meilleurs amis.

Jaquin est un nom mis au hasard. On l'a voulu imputer depuis à M. Jaquier, homme célèbre dans les finances, mais je n'ai jamais pensé à lui. (BOILEAU, note manuscrite dans les papiers de Brossette).

2. Var. :

A, comme on sait partout, un calepin complet.

Ambroise de Calepino, religieux Augustin, est l'auteur d'un dictionnaire célèbre qui a fait, pendant longtemps, donner son nom à bien des dictionnaires.

Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière¹.
 Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.
 J'appelle un chat un chat, et Rolet² un fripon.
 De servir un amant je n'en ai pas l'adresse,
 J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse³,
 Et je suis à Paris, triste, pauvre et reclus,
 Ainsi qu'un corps sans âme ou devenu perclus.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage
 Qui court à l'hôpital et n'est plus en usage ?
 La richesse permet une juste fierté,
 Mais il faut être souple avec la pauvreté.
 C'est par là qu'un auteur, que presse l'indigence⁴,
 Peut des astres malins corriger l'influence,
 Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
 D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair⁵.
 Ainsi de la vertu la fortune se joue.
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
 Qu'on verrait, de couleurs bizarrement orné,
 Conduire le carosse où l'on le voit traîné,
 Si dans les droits du Roi sa funeste science
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
 Je sais qu'un juste effroi, l'éloignant de ces lieux,
 L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux ;

1. Var. :

*Je ne sais point placer au-dessus de la lune
 Celui dont l'impudence a causé la fortune,
 Louer un mauvais livre avec déguisement.
 Le demander à lire avec empressement :
 Perdre, près d'un faquin, une journée entière.*

2. Rolet. Les éditions de 1667 et 1668 portent : « C'est un hôtelier du pays Blaisois », et celle de 1743 : « Procureur très décrié qui a été dans la suite condamné à faire amende honorable et banni à perpétuité. » *Val.*

3. Var. :

Je ne sais ni tromper ni vendre une maîtresse.

4. Var. :

*Mais pourquoi, dira-t-on, faire le bon apôtre ?
 Vous n'avez, dans ces lieux, qu'à vivre comme un autre,
 Qu'à courtiser quelqu'un dont le cœur généreux
 Peut goûter votre esprit, l'aimer, vous rendre heureux.
 Car enfin c'est par là qu'un auteur d'importance...*

5. L'abbé de la Rivière, dans ce temps-là (1665), fut fait évêque de Langres (l'évêché de Langres était duché-pairie) ; il avait été régent dans un collège. *Val.*

Mais en vain pour un temps une taxe l'exile ;
 On le verra bientôt pompeux en cette ville,
 Marcher eneor chargé des dépouilles d'autrui,
 Et jouir du Ciel même, irrité contre lui ;
 Tandis que Colletet,¹ crotté jusqu'à l'échine,
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
 Savant en ce métier si cher aux beaux esprits
 Dont Monmaur² autrefois fit leçon dans Paris.

Il est vrai que du Roi la bonté secourable
 Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
 Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
 Va tirer désormais Phébus de l'hôpital³.
 On doit tout espérer d'un monarque si juste.
 Mais, sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?
 Et, fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
 Et puis, comment percer cette foule effroyable
 De rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
 Et ravissent un bien qu'on devait aux derniers,
 Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile,
 Aller piller le miel que l'abeille distille ?
 Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté
 Que donne la faveur à l'importunité.
 Saint-Amand⁴ n'eut du Ciel que sa veine en partage :
 L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage,
 Un lit et deux placets⁵ composaient tout son bien,
 Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avait rien.
 Mais quoi, las de traîner une vie importune,
 Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
 Et, tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,

1. Colletet, fameux poète fort gueux dont on a encore plusieurs ouvrages. *Val.* — On a de lui : *Abrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, *La Muse coquette*, 4 parties in-12 ; des *Cantiques spirituels*, etc.

2. Monmaur, célèbre parasite dont Ménage a écrit la vie. *Val.*

3. Le Roi en ce temps-là donna plusieurs pensions aux gens de lettres. *Val.*

4. Saint-Amand. On a plusieurs ouvrages de lui où il y a beaucoup de génie. Il ne savait pas le latin, et était fort pauvre. *Val.*

5. *Placets*, petit siège qui n'a ni bras ni dossier. (LITTRÉ).

Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour¹.
 Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
 Il en revint couvert de honte et de risée ;
 Et la fièvre au retour, terminant son destin,
 Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.
 Un poète à la cour fut jadis à la mode ;
 Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode ;
 Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli
 N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli².

Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?
 Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
 Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau³,
 D'une robe à longs plis balayer le barreau ?
 Mais, à ce seul penser, je sens que je m'égare.
 Moi ? que j'aïlle crier dans ce pays barbare,
 Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
 Errer dans les détours d'un dédale de lois,
 Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ;
 Où Patru gagne moins qu'Uot et le Mazier⁴,
 Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier⁵ ?
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
 Arnaud à Charenton devenir huguenot,
 Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot⁶.

1. Saint-Amand. Le poème qu'il y porta était intitulé : *Le Poème de la Lune*, et il y louait le roi surtout de savoir bien nager. *Val.*

2. L'Angeli, célèbre fou que M. le Prince avait amené avec lui des Pays-Bas, et qu'il donna au roi. *Val.* — Il gagnait beaucoup d'argent, et tous les gens de qualité lui donnaient parce qu'ils craignaient ses bons mots. (BOILEAU, note manuscrite).

3. Brodeau a commenté Louet. *Val.* — Barthole, jurisconsulte, Georges Louet, jurisconsulte, évêque de Tréguier ; Julien Brodeau, avocat au parlement de Paris.

4. Uot, ou plutôt Huot, et le Mazier, avocats très médiocres. *Br.* — Olivier Patru, avocat célèbre, de l'Académie française.

5. Pé-Fournier, célèbre procureur : il s'appelait Pierre Fournier, mais les gens de Palais, pour abréger, l'appelaient Pé-Fournier. *Val.* — C'était parce qu'il joignait à sa signature la première lettre de son prénom. *Br.*

6. Jean des Marets de Saint-Sorlin, de l'Académie française ; Denys Sanguin de Saint-Pavin, abbé de Livry, poète fameux par son impiété.

Var. :

Sainte-Beuve jésuite, et Saint-Pavin bigot.

Quittons donc pour jamais une ville importune
 Où l'Honneur est en guerre avec la Fortune ;
 Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
 Et va la mitre en tête et la crosse à la main ;
 Où la science, triste, affreuse et délaissée,
 Est partout des bons lieux comme infâme chassée ;
 Où le seul art en vogue est l'art de bien voler ;
 Où tout me choque ; enfin, où... Je n'ose parler.
 Et quel homme si froid ne serait plein de bile
 A l'aspect odieux des mœurs de cette ville ?
 Qui pourrait les souffrir ? et qui, pour les blâmer,
 Malgré Muse et Phébus n'apprendrait à rimer ?
 Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grâce,
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,
 Et, sans aller rêver dans le double vallon,
 La colère suffit et vaut un Apollon.

« Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
 A quoi bon ces grands mots ? Doucement, je vous prie ;
 Ou bien montez en chaire, et là, comme un docteur,
 Allez de vos sermons endormir l'auditeur.
 C'est là que, bien ou mal, on a droit de tout dire. »

Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
 Qui contre ses défauts croit être en sûreté,
 En raillant d'un censeur la triste austérité¹ ;
 Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de faiblesse,
 Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse ;
 Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
 Dès que l'air est calmé, rit des faibles humains².
 Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
 Et règle les ressorts de la machine ronde³,

1. Var. :

*Mais chacun, en dépit de la Divinité,
 Croit jouir de son crime avec impunité.*

2. Var. :

*Et riant, hors de là, du sentiment commun,
 Prêche que trois font trois et ne font jamais un.*

3. Var. :

*Car de penser qu'un jour la céleste puissance
 Doit punir le coupable aux yeux de l'innocence.
 C'est là ce qu'il faut croire, et ce qu'il ne croit pas.
 Pour moi, qui suis plus simple et que l'enfer étonne...*

Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins ce qu'il n'avouera pas.

Pour moi qu'en santé même, un autre monde étonne,
Qui crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu Paris, adieu !

SATIRE II¹

A M. DE MOLIÈRE

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine,
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers,
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher ;
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher,
Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir,
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure² ;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault³.
Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.

1. C'est la quatrième dans l'ordre chronologique. Elle fut composée en 1662, selon le catalogue de l'édition de 1713 ; en 1663, selon Berriat-Saint-Prix ; en 1664, selon Brossette.

2. Var. :

*Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage.*

Michel, abbé de Pure, auteur de quelques pièces de théâtre, de quelques traductions et d'une *Vie du maréchal de Gassion*.

3. Philippe Quinault, poète lyrique, de l'Académie française.

De rage, quelquefois, ne pouvant la trouver,
 Triste, las et confus, je cesse d'y rêver ;
 Et, maudissant vingt fois le démon qui m'inspire,
 Je fais mille serments de ne jamais écrire.
 Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,
 Je la vois qui paraît quand je n'y pense plus.
 Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume ;
 Je reprends sur-le-champ le papier et la plume,
 Et, de mes vains serments perdant le souvenir,
 J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma muse, au moins, souffrait une froide épithète,
 Je ferais comme un autre¹, et, sans chercher si loin,
 J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.
 Si je louais Philis, *en miracles féconde*,
 Je trouverais bientôt à nulle autre seconde.
 Si je voulais vanter un objet *nonpareil*,
 Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil*.
 Enfin, parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,
 De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*,
 Avec tous ces beaux mots souvent mis au hasard,
 Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
 Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
 Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe².
 Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
 N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
 Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.
 Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
 Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Maudit soit le premier dont la verve insensée
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
 Et, donnant à ses mots une étroite prison,
 Voulut avec la rime enchaîner la raison.
 Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,

1. *Je ferais comme un autre...* C'est Ménage. On lit dans l'*Épître à Chapelain* :

J'abandonnai Bélinde, en miracles féconde,
 Et pour qui je brûlais d'une ardeur sans seconde.

2. François de Malherbe, né à Caen vers 1555, mort en 1628.

Mes jours pleins de loisir couleraient sans envie¹ ;
 Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant,
 Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
 Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
 La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.
 Mon cœur exempt de soins, libre de passions,
 Sait donner une borne à son ambition,
 Et, fuyant des grandeurs la présence importune,
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
 Et je serais heureux si, pour me consumer,
 Un destin envieux ne m'avait fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frénésie
 De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
 Et qu'un démon, jaloux de mon contentement,
 M'inspira le dessein d'écrire poliment,
 Tous les jours malgré moi, cloué sur un ouvrage,
 Retouchant un endroit, effaçant une page,
 Enfin, passant ma vie en ce triste métier,
 J'envie en écrivant le sort de Pelletier².

Bienheureux Scudéry³, dont la fertile plume
 Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
 Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
 Semblent être formés en dépit du bon sens ;
 Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
 Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire ;
 Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
 Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
 Malheureux mille fois celui dont la manie
 Veut aux règles de l'art asservir son génie !
 Un sot en écrivant fait tout avec plaisir ;
 Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
 Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
 Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.

1. Var. :

Sans ce métier, hélas ! si contraire à ma joie,
 Mes jours auraient été flés d'or et de soie.

2. Pelletier, poète du dernier ordre qui faisait tous les jours un sonnet. *Val.* — Il prit le vers de Boileau pour un éloge.

3. C'est le fameux Scudéry, auteur de beaucoup de romans, et frère de la fameuse mademoiselle de Scudéry. *Val.* — Il était de l'Académie française.

Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudrait pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma muse s'abîme,
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime ;
Ou, puisqu'enfin tes soins y seraient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III¹

A.

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier² ?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P.

Ah ! de grâce, un moment !... souffrez que je respire !...
Je sors de chez un fat, qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui, m'a forcé de diner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année
J'éluçais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde et, me serrant la main :
« Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo³ n'en a point de pareilles,
Et je gagerais bien que chez le commandeur,

1. Composée en 1665. — A. désigne l'auditeur, P. le poète.

2. Le Roi, en ce temps-là (1664), avait supprimé un quartier des rentes. *Vat.*

3. Boucingo, illustre marchand de vin. *Vat.*

Villandri ¹ priserait sa sève et sa verdeur,
 Molière avec *Tartuffe* ² y doit jouer son rôle;
 Et Lambert ³, qui plus est, m'a donné sa parole.
 C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.
 — Quoi ! Lambert ⁴ ? — Oui, Lambert. — A demain, c'est assez. »
 Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
 J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
 A peine étais-je entré que, ravi de me voir,
 Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir ;
 Et, montrant à mes yeux une allégresse entière :
 « Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière,
 Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
 Vous êtes un brave homme ; entrez, on vous attend. »
 A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
 Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
 Où, malgré les volets, le soleil irrité
 Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
 Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
 Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
 Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
 Qui m'on dit tout *Cyrus* ⁵ dans leurs longs compliments.
 J'enrageais. Cependant on apporte un potage :
 Un coq y paraissait en pompeux équipage,
 Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
 Par tous les conviés s'est appelé chapon.
 Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
 D'une langue en ragoût de persil couronnée ;
 L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
 Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
 On s'assied ; mais d'abord notre troupe serrée

1. Villandri, homme de qualité qui allait fréquemment dîner chez le commandeur de Souvré. *Val.* — Il comblait de flatteries ceux qui lui donnaient à manger. (Note manuscrite de BOILEAU.)

2. Le *Tartuffe* en ce temps-là avait été défendu, et tout le monde voulait avoir Molière pour le lui entendre réciter.

3. Lambert, le fameux musicien, était un fort bon homme qui promettait à tout le monde, mais qui ne venait jamais. — Note de l'édition de 1707.

4. Lambert. L'édition de 1713 répète la note de 1701. — Lulli avait épousé sa fille.

5. *Cyrus*, roman de dix tomes de mademoiselle de Scudéry. *Val.* — *Artamène, ou Le Grand Cyrus*, Paris, 1650-58, 10 vol. in-8.

Tenait à peine autour d'une table carrée,
 Où chacun malgré soi, l'un sur l'autre porté,
 Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
 Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
 Moi qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin
 Qu'aux sermons de Cassaignes¹ ou de l'abbé Cotin.

Notre hôte, cependant, s'adressant à la troupe :
 « Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
 Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
 Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
 Ma foi, vive Mignot² et tout ce qu'il apprête ! »
 Les cheveux, cependant me dressaient à la tête ;
 Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,
 Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
 J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
 Pour m'en éclaircir donc, j'en demande ; et d'abord
 Un laquais effronté m'apporte un rouge bord
 D'un Auvernat fumeux qui, mêlé de Lignage³,
 Se vendait chez Crenet pour vin de l'Hermitage⁴,
 Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
 N'avait rien qu'un goût plat et un déboire affreux.
 A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
 Toutefois, avec l'eau que j'y mets à foison,
 J'espérais adoucir la force du poison.

1. Jacques Cassaignes, ou Cassaignes, de l'Académie française et de celle des Inscriptions, Garde de la Bibliothèque du roi. C'était un orateur distingué, et il était sur le point de prêcher à la Cour quand le trait de Boileau le perdit dans l'opinion publique et le jeta dans une telle tristesse qu'il mourut fou à Saint-Lazare en 1679. — Charles Cotin, de l'Académie française, aumônier du roi, chanoine de Bayeux. Il a écrit contre Boileau en prose : *La Critique déstinguée sur les Satyres du temps* (1666 ?), in-8 de soixante-trois pages (anonyme) ; en vers : *Despréaux, ou la Satyre des Satyres*, s. d., in-8 de douze pages.

2. Mignot, fameux pâtissier-traiteur. Br. — Il enveloppait ses biscuits dans la *Satyre des Satyres* de l'abbé Cotin.

3. Auvernat, Lignage, deux fameux vins du terroir d'Orléans. Val.

4. Crenet, fameux marchand de vin logé à la Pomme de Pin. Val. — Vin de l'Hermitage, cru du département de la Drôme.

Mais, qui l'aurait pensé ? pour comble de disgrâce,
 Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
 Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
 Au mois de juin ! Pour moi, j'étais si transporté,
 Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
 Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
 J'allais sortir enfin, quand le rô a paru.

Sur un lièvre, flanqué de six poulets étiques,
 S'élevaient trois lapins, animaux domestiques
 Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
 Sentaient encor le chou dont ils furent nourris ;
 Autour de cet amas de viandes entassés,
 Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
 Et, sur les bords du plat, six pigeons étalés
 Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
 A côté de ce plat paraissaient deux salades,
 L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
 Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
 Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
 Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
 Tandis que mon faquin qui se voyait priser,
 Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
 Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
 Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Coteaux¹,
 A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
 Je riais de le voir, avec sa mine étique,
 Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,
 En lapins de garenne ériger nos clapiers,
 Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers ;
 Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
 Composer sur ses yeux son geste et son langage.
 Quand notre hôte, charmé, m'avisant sur ce point :
 « Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
 Je vous trouve aujourd'hui l'âme toute inquiète,

1. Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étaient partagés sur l'estime qu'on devait faire des vins des coteaux des environs de Reims. Ils avaient chacun leurs partisans.

Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
 Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout.
 Ah ! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût,
 Ces pigeons sont dodus ; mangez, sur ma parole ;
 J'aime à voir aux lapins cette chère blanche et molle.
 Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine ;
 Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine :
 J'en suis fourni, Dieu sait, et j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier. »
 A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
 Ou comme la statue est au *Festin de Pierre* ;
 Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
 Quelque aile de poulet, dont j'arrachais le lard.

Cependant, mon hâbleur, avec une voix haute,
 Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
 Qui tous deux, pleins de joie, en jetant un grand cri,
 Avec un rouge bord acceptent son défi.

Un si galant exploit réveillant tout le monde,
 On a porté partout des verres à la ronde,
 Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
 Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés,
 Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
 Lamentant tristement une chanson bachique¹,
 Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.
 La musique, sans doute, était rare et charmante :
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
 Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un jambon, d'assez maigre apparence,
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence :
 Un valet le portait, marchant à pas comptés,
 Comme un recteur suivi des quatre facultés.
 Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,

1. Une chanson bachique. Brossette prétend que Boileau fait ici allusion à M. de la C., son neveu, qui avait une assez belle voix, mais qui chantait tous les airs, même les plus gais, d'un ton mélancolique.

Lui servaient de massiers et portaient deux assiettes,
 L'une de champignons, avec des ris de veau,
 Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
 Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,
 Chacun a débité ses maximes frivoles,
 Régulé les intérêts de chaque potentat,
 Corrigé la police et réformé l'Etat ;
 Puis de là, s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre¹.
 Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos, on a parlé de vers.
 Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
 Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
 Élevait jusqu'au ciel Théophile² et Ronsard,
 Quand un des campagnards, relevant sa moustache³
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
 Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :
 « Morbleu ! dit-il, la Serre⁴ est un charmant auteur !
 Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
 La *Pucelle*⁵ est encore une œuvre bien galante,
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

1. L'Angleterre et la Hollande étaient alors (1665) en guerre, et le Roi avait envoyé du secours aux Hollandais. *Val.*

2. Théophile Viaud, ou plutôt de Viau, dont les œuvres complètes ont été publiées dans la *Bibliothèque elzévirienne* de P. Jannet, par M. Alleaume. — Pierre de Ronsard, prieur de Saint-Côme, près Tours. Ses œuvres complètes font également partie de la *Bibliothèque elzévirienne*.

3. *Relevant sa moustache*. Suivant Brossette, Boileau fait allusion à son cousin M. de B., gentilhomme de Châlons.

4. Jean Puget de la Serre, écrivain célèbre par son galimatias. *Val.* — Son ouvrage le plus connu est *Le Secrétaire de la Cour*. Paris, 1625, in-8. C'est un amas de formules épistolaires et de compliments qui a été réimprimé plus de cinquante fois ; il a laissé de plus des tragédies et des tragi-comédies en vers et en prose.

5. *La Pucelle*. C'est un mot dit par M^{me} de Longueville chez le prince de Condé.

Le Pays¹, sans mentir, est un bouffon plaisant ;
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture...
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
 A mon gré, le Corneille² est joli quelquefois.
 En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* :
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
 Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
 Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,
 Qu'un jeune homme... — Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
 A répondu notre hôte, *un auteur sans défaut*,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault.
 — Justement. A mon gré la pièce est assez plate.
 Et puis blâmer Quinault... — Avez-vous vu l'*Astrate*³ ?
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Surtout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé :
 Son sujet est conduit d'une belle manière,
 Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
 — Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
 A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète ;
 Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
 — Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
 — Peut-être, a dit l'auteur pâlisant de courroux ;
 Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous ?
 — Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
 — Vous ? Mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
 A l'auteur sur-le-champ aigrement réparti.
 — Je suis donc un sot, moi ? vous en avez menti ! »

1. Le Pays, ... écrivain estimé chez les provinciaux à cause d'un livre qu'il a fait, intitulé : *Amitiés, Amours et Amourettes*. Val — *Amitiés, Amours et Amourettes* ont paru pour la première fois à Grenoble, 1664, in-12. Le Pays a encore publié : *Les Nouvelles Œuvres*. Paris, 1672, 2 vol. in-12.

2. Corneille. Les comédiens, dans leurs affiches, l'appelaient le grand Corneille. (Note inédite de BOILEAU.)

3. *L'Astrate*, de Quinault. Paris, 1665, in-8.

Reprend le campagnard, et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves, s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées.
En vain à lever tout les valets sont forts prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare,
Et leur première ardeur, passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

SATIRE IV¹

A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER

D'où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille auteurs, retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote
La raison ne voit goutte et le bon sens radote.

D'autre part, un galant de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier.
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit ;
Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.

Un bigot orgueilleux qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Un libertin² d'ailleurs, qui, sans âme et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,

1. Composée en 1664. — L'abbé de La Mothe Le Vayer, fils unique de François de La Mothe Le Vayer, et qui a publié en 1656 une traduction de Florus, mourut en 1664, âgé de trente-cinq ans, victime du vin émétique, à ce que dit Guy Patin dans une lettre du 22 septembre 1664.

2. *Libertin*, irréligieux, incrédule.

Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour étonner des enfants et des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il contera plutôt combien dans un printemps,
Guénaud¹ et l'antimoine ont fait mourir de gens,
Et combien la Neveu², devant son mariage,
A de fois au public vendu son p***³.
Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots⁴ :
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarer⁵,
L'un à droite, l'autre à gauche, et courant vainement,
La même erreur les fait errer diversément,
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promène ;
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui, sous le nom de sage, est le plus fou de tous.
Mais, quoi que sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et, se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.

1. François Guénaud, médecin de la reine et grand partisan de l'antimoine, mort le 16 mai 1667. Sur toute la querelle de l'émétique on peut consulter : Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière*. Paris, 1802, in-8.

2. La Neveu. Infâme débordée connue de tout le monde. *Val.* — C'était une courtisane fameuse du temps de Louis XIII, que Monsieur, duc d'Orléans, promenait, quelquefois l'année, toute nue dans Paris. (Note inédite de BOILEAU, publiée par Berriat-Saint-Prix.)

3. Les éditions de 1666 à 1682, portent le mot en toutes lettres.

4. Var. :

*Mais pour rimer ici ma pensée en deux mots,
Sans s'arrêter en vain dans ces vagues propos.*

5. Var. :

*Comme lorsqu'en un bois tout rempli de traverses,
Souvent chacun s'égaré en ses routes diverses.*

Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître,
 Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
 Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
 Se regarde soi-même en sévère censeur,
 Rend à tous ses défauts une exacte justice,
 Et fait sans se flatter le procès à son vice.
 Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

Un avare idolâtre et fou de son argent,
 Rencontrant la disette au sein de l'abondance¹,
 Appelle sa folie une rare prudence,
 Et met toute sa gloire et son souverain bien
 A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
 Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage².
 Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
 Dira cet autre fou, non moins privé de sens,
 Qui jette, furieux, son bien à tous venants³,
 Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
 Se fait un embarras de sa bonne fortune.
 Qui des deux, en effet, est le plus aveuglé ?

L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé,
 Répondra chez Frédoc⁴ ce marquis sage et prude,
 Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,

1. Var. :

Au milieu de ses biens rencontrant l'indigence.

2. Var. :

De 1666 à 1682, au lieu du vers 43, on lisait les suivants :

*Dites-moi, pauvre esprit, âme basse et vénale,
 Ne vous souvient-il plus du tourment de Tantale,
 Qui, dans le triste état où le Ciel l'a réduit,
 Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit ?
 Vous riez : savez-vous que c'est votre peinture,
 Et que c'est vous par là que la fable figure ?
 Chargé d'or et d'argent, loin de vous en servir,
 Vous brûlez d'une soif qu'on ne peut assouvir.
 Vous nagez dans les biens ; mais votre âme altérée
 Se fait de sa richesse une chose sacrée ;
 Et tous ces vains trésors que vous allez cacher,
 Sont pour vous un dépôt où vous n'osez toucher.
 Quoi donc ! de votre argent ignorez-vous l'usage !*

3. Var. :

*Dira cet autre fou, qui, prodigue du sien,
 A trois fois en dix ans dévoré tout son bien.*

4. Frédoc tenait une académie de jeu. Br. — Montfleury le nomme dans la *Fille capitaine*, acte 1, scène IX :

Et qui font chez Frédoc toutes leurs caravanes.

Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
 Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
 Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
 Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
 Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés
 Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
 Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
 Fêter dans ses serments tous les saints de l'Église.
 Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
 Que ce nouveau Titan n'escalade les cieus.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice,
 Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice,
 Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
 D'un charme bien plus doux enivre la raison.
 L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie¹.

Chapelain veut rimer², et c'est là sa folie.
 Mais, bien que ces durs vers, d'épithètes enflés,
 Soient des moindres grimauds chez Ménage³ sifflés,
 Lui-même il s'applaudit et d'un esprit tranquille
 Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
 Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux
 Allait pour son malheur lui dessiller les yeux,
 Lui faisant voir ces vers et sans force et sans grâces,
 Montés sur deux grands mots comme sur deux échasses,
 Ces termes sans raison l'un de l'autre écartés
 Et ces froids ornements à la ligne plantés ?
 Qu'il maudirait le jour où son âme insensée
 Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée !

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :

1. Var. :

C'est par elles souvent qu'on se plaît dans la vie.

2. *Chapelain veut rimer.* Cet auteur, avant que sa *Pucelle* fût imprimée, passait pour le premier poète du siècle. L'impression gâta tout. *Val.* — Les douze premiers chants de la *Pucelle* ont seuls été imprimés. Paris, 1656, in-fol. et in-42.

3. On tenait toutes les semaines (le mercredi), chez Ménage, une assemblée où allaient beaucoup de petits esprits. *Val.* — « Il est très faux que les assemblées qui se font chez moi soient remplies de grimauds. Elles sont remplies de gens d'un grand mérite dans les lettres, de personnes de naissance, de personnes constituées en dignité. » MÉNAGE, *Dictionnaire étymologique*, au mot *Grimaud*

S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
 Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
 Enfin un médecin, fort expert en son art,
 Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard;
 Mais, voulant de ses soins exiger le salaire :
 « Moi, vous payer, lui dit le bigot en colère,
 Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
 En me tirant d'erreur, m'ôte du paradis ! »
 J'approuve son courroux, car, puisqu'il faut le dire,
 Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
 C'est elle qui, farouche, au milieu des plaisirs,
 D'un remords importun vient brider nos désirs.
 La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;
 C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
 Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
 Souvent, comme Joli¹, perd son temps à prêcher
 En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
 Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
 Et, s'en formant en terre une divinité,
 Pensent aller par elle à la félicité.
 C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
 Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
 Je les estime fort : mais je trouve en effet
 Que le plus fou, souvent, est le plus satisfait.

1. Joli, illustre prédicateur, alors curé de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, et depuis évêque d'Agen. *Val.*

SATIRE V

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse¹
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ;
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,

1. Composée en 1665. — Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, de l'Académie française et de l'Académie des sciences, né le 21 septembre 1638, mort le 9 septembre 1720. Son *Journal* a été publié en entier pour la première fois par MM. Soulié, Dussieux, de Chennevières, Mantz, de Montaiglon. Paris, F. Didot, 1854-1861, 49 vol. in-8. — Une note inédite de Boileau, publiée par Berriat-Saint-Prix, nous apprend que cette satire, destinée d'abord à La Rochefoucauld, ne fut adressée à Dangeau, que parce que le nom du premier avait trop de syllabes ; on le savait déjà par Louis Racine.

2. *Qu'un fat dont la mollesse.* Il s'agirait ici du comte Joachim d'Estaing, né vers 1617, qui passa une partie de sa vie à composer l'arbre généalogique de sa famille, et dont les prétentions nobiliaires fatiguaient ses contemporains.

S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?

Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.

Dites-nous, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière ;
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard, ¹
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux.
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois, fuyez-vous l'injustice,
Savez-vous pour la gloire oublier le repos ²
Et dormir en plein champ, le harnais sur le dos,
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux, et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés ;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre,
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre,
En vain un faux censeur voudrait vous démentir ³,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,

1. *Alfane*, cheval du roi Gradasse dans l'*Artoste*. *Val.* — *Bayard*, cheval des quatre fils Aymon. *Val.*

2. *Savez-vous sur un mur repousser des assauts ?*

3. *Toute l'histoire en vain pourrait vous démentir.*

Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérez ;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères :
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères,
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte peut-être et ma Muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur.
Il faut avec les grands un peu de retenue.
Eh bien, je m'adoucis. Votre race est connue.
Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers,
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers,
C'est beaucoup, mais enfin les preuves en sont claires,
Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
Leurs noms sont échappés du naufrage des temps ;
Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles,
Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;
Et si leur sang tout pur avec leur noblesse
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence ;
Chacun vivait content et sous d'égales lois.
Le mérite y faisait la noblesse et les rois ;
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture et le vice anobli ;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis et barons.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

Aussitôt maint esprit, fécond en rêveries,
 Inventa le blason avec les armoiries ;
 De ses termes obscurs fit un langage à part,
 Composa tous ces mots de *cimier* et d'*écart*,
 De *pal*, de *contrepal*, de *lambel* et de *face*
 Et tout ce que Segond¹ dans son *Mercur*e entasse.
 Une vaine folie enivrant la raison,
 L'honneur, triste et honteux, ne fut plus de saison.
 Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
 Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
 Il fallut habiter un superbe palais,
 Faire par les couleurs distinguer ses valets ;
 Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
 Le duc et le marquis se reconnut aux pages².

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
 Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien ;
 Et, bravant des sergents la timide cohorte,
 Laissa le créancier se morfondre à sa porte.
 Mais pour comble, à la fin, le marquis en prison
 Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
 Alors, le noble altier, pressé de l'indigence,
 Humblement du faquin rechercha l'alliance³ ;
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux⁴,
 Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux,
 Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang.
 L'amour [de vos aïeux passe en vous pour manie,
 Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
 Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix ;

1. Segond, auteur qui a fait le *Mercur*e armorial. Val.

2. Tous les gentilshommes considérables, en ce temps-là, avaient des pages. Val. — La Fontaine a dit, dans *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf* :

Tout marquis veut avoir des pages.

3. Var. :

Alors, pour subvenir à sa triste indigence
 Le noble du faquin rechercha l'alliance ;

4. Var. :

Et trafiquant d'un nom jadis si précieux.

Et, l'eût-on vu porter la mandille ¹ à Paris,
 N'eût-il de son vrai nom ni titre, ni mémoire,
 D'Hozier ² lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Toi donc qui, de mérite et d'honneurs revêtu,
 Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
 Dangeau, qui, dans le rang où notre Roi t'appelle,
 Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
 Et, plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
 Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis,
 Fuir d'un honteux loisir la douceur importune,
 A ses sages conseils asservir la fortune,
 Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
 Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi,
 Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime.
 Va par mille beaux faits mériter son estime.
 Sers un si noble maître, et fais voir qu'aujourd'hui
 Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

1. *Mandille*, petite casaque qu'en ce temps-là portaient les laquais.
Val.

2. D'Hozier, auteur très savant dans les généalogies. *Val.* — Il s'agit de Charles-René d'Hozier, juge d'armes de la noblesse de France, et qui a donné, entre autres ouvrages, les *Recherches de la noblesse de Champagne*. Châlons, 1673, 2 vol. in-fol.

SATIRE VI¹

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
 Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
 Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
 Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
 J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
 Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi ;
 L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
 L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
 Ce n'est pas tout encor. Les souris et les rats
 Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
 Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure².
 Tout conspire à la fois à troubler mon repos ;
 Et je me plains ici du moindre de mes maux.
 Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
 Auront de cris aigus frappé le voisinage,
 Qu'un affreux serrurier, que le ciel en courroux
 A fait, pour mes péchés, trop voisin de chez nous³,
 Avec un fer maudit qu'à grand bruit il apprête,
 De cent coups de marteau me va fendre la tête.
 J'entends déjà partout les charrettes courir,
 Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir ;
 Tandis que dans les airs mille cloches émues,
 D'un funèbre concert font retentir les nues,
 Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
 Pour honorer les morts, font mourir les vivants.
 Encor je bénirais la bonté souveraine,

1. Composée avec la première satire dont elle faisait d'abord partie.

2. L'abbé de Pure, ennuyeux célèbre. *Val.*

3. Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
 Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain.

Si le ciel à ces maux avait borné ma peine¹ ;
 Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,
 C'est encore pis vingt fois en quittant la maison.
 En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
 D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse ;
 L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
 Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
 D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
 Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçant,
 Font aboyer les chiens et jurer les passants.
 Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
 Là, je trouve une croix² de funeste présage ;
 Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
 En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
 Là, sur une charrette, une poutre branlante
 Vient menaçant de loin la foule, qu'elle augmente ;
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;
 D'un carrosse en passant il accroche une roue,
 Et du choc le renverse en un grand tas de boue,
 Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
 Dans le même embarras se vient embarrasser.
 Vingt carrosses bientôt, arrivant à la file,
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
 Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
 Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure ;

1. Imitation de Molière, *École des femmes*, acte V, scène II :
 J'étais, à dire vrai, dans une grande peine,
 Et je bénis du Ciel la bonté souveraine.

2. On faisait pendre alors, du toit de toutes les maisons que l'on couvrait, une croix de lattes pour avertir les passants de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une simple latte. *Val.* — «... Je ne sais pourquoi vous êtes en peine du sens de ce vers : *Là se trouve une croix*, etc., puisque c'est une chose que dans tout Paris, et *pueri sciant*, que les couvreurs, quand ils sont sur le toit d'une maison, laissent pendre du haut de cette maison une croix de lattes, pour avertir les passants de prendre garde à eux et de passer vite ; qu'il y en a quelquefois des cinq ou six dans une même rue et que cela n'empêche pas qu'il y ait souvent des gens blessés ; c'est pourquoi j'ai dit : *Une croix de funeste présage*. » (BOILEAU lettre à Brossette, du 5 mai 1709.)

Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
 Aussitôt cent chevaux, dans la foule appelés,
 De l'embarras qui croit ferment les défilés,
 Et, partout des passants enchaînant les brigades,
 Au milieu de la paix font voir les barricades¹.
 On n'entend que des cris poussés confusément.
 Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
 Moi donc qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
 Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
 Je me mets au hasard de me faire rouer.
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
 Guénaud² sur son cheval en passant m'éclabousse;
 Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
 On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant.
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
 Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
 Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
 J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.
 Car sitôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cadenas font fermer les boutiques,
 Que, retiré chez lui, le paisible marchand
 Va revoir ses billets et compter son argent,
 Que dans le Marché-neuf³ tout est calme et tranquille,
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
 Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue

1. Allusion aux barricades du 20 août 1648, pendant la Fronde.

2. Guénaud. C'était le plus célèbre médecin de Paris et qui allait toujours à cheval. *Val.*

3. Le Marché-Neuf, dit aussi Marché-Palud, entre le pont Saint-Michel et le Petit-Pont.

Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
 Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés :
 La bourse ! Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
 Afin que votre mort, de tragique mémoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire ¹.
 Pour moi, fermant ma porte et cédant au sommeil ²,
 Tous les jours je me couche avecque le soleil.
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
 Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ebranlent ma fenêtre et percent mon volet.
 J'entends crier partout : « Au meurtre ! on m'assassine ! »
 Ou : « Le feu vient de prendre à la maison voisine. »
 Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
 Et souvent sans pourpoint ³ je cours toute la nuit.
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
 Fait de notre quartier une seconde Troie,
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin, sous mille crocs la maison abimée,
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
 Je me retire donc, encor pâle d'effroi ;
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un effort inutile :
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville ;
 Il faudrait dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.
 Paris est pour un riche un pays de Cocagne :
 Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
 Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
 Recéler le printemps au milieu des hivers,
 Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
 Aller entretenir ses douces rêveries.
 Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
 Je me loge où je puis et comme il plaît à Dieu.

1. Il y a une histoire intitulée : *Histoire des Larrons*. Val. — Lyon-
 nais, *Histoire générale des Larrons*. Paris, 1625, in-8 ; ou Rouen,
 1657, in-8.

2. Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de sommeil.

3. Tout le monde en ce temps-là portait des pourpoints. Val.

SATIRE VII¹

Muse, changeons de style, et quittons la satire :
 C'est un méchant métier que celui de médire,
 A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal ;
 Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
 Maint poète aveuglé d'une telle manie,
 En courant à l'honneur, trouve l'ignominie ;
 Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
 A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
 Ne craint point du public les jugements divers,
 Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers.
 Mais un auteur malin qui rit, et qui fait rire,
 Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
 Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis,
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.
 Un discours trop sincère aisément nous outrage².
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage,
 Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
 Qui dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait.
 Muse, c'est donc en vain que la main vous démange.
 S'il faut rimer ici, rions quelque louange,
 Et cherchons un héros, parmi cet univers,
 Digne de notre encens et digne de nos vers.
 Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
 Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
 Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.

1. Composée en 1663.

2. Var. :

*Mais un auteur plaisant qui court partout le monde,
 Qui contrôle nos mœurs, qui nous mord et nous gronde,
 Dans sa critique ardeur qui se croit tout permis,
 Des lecteurs en tous lieux se fait des ennemis.
 La satire toujours nous pique et nous outrage.*

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
 Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
 Que des vers plus forcés que ceux de la *Pucelle*¹ :
 Je pense être à la gêne, et, pour un tel dessein,
 La plume et le papier résistent à ma main.
 Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite :
 Alors, certes, alors, je me connais poète.
 Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer.
 Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
 Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville,
 Ma main, sans que j'y rêve, écrira *Raumaville*².
 Faut-il d'un sot parfait montrer l'original,
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve *Sofal*³.
 Je sens que mon esprit travaille de génie.
 Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie,
 Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier :
 Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,
 Bonnacorse, Pradon, Colletet, Titreville⁴,
 Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
 Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret
 S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
 C'est en vain, qu'au milieu de ma fureur extrême,
 Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
 En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un,
 Ma plume aurait regret d'en épargner aucun ;
 Et sitôt qu'une fois la verve me domine,
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.

1. *La Pucelle*, poème héroïque de Chapelain dont tous les vers semblent faits en dépit de Minerve. *Val*.

2. *Raumaville*. Daunou, se fondant sur ce que les éditions de 1668 et 1675 portent *Saumaville*, croit qu'il s'agit du libraire *Somaville*.

3. *Sofal*. Henri Sauval, avocat au parlement de Paris. Il n'a publié de son vivant que les *Amours des rois de France* ; l'*Histoire des Antiquités de la ville de Paris*, 3 vol. in-fol., n'a paru qu'en 1724.

4.

... Perrin et Pelletier,
 Bonnacorse, Pradon, Colletet, Titreville.

Poètes décriés. *Val*. — Pierre Perrin, connu sous le nom de l'abbé Perrin, introduisit l'opéra en France ; il a traduit l'*Enéide* en vers, et ses poésies ont été recueillies en 1661, en 3 vol. in-12. — Balthazar de Bonnacorse a fait le *Lutrigot*, parodie du *Lutrin*. — Nous aurons occasion de parler de Pradon. — Il existe des vers de Titreville dans des recueils du temps.

Le mérite pourtant m'est toujours précieux,
 Mais, tout fat me déplait, et me blesse les yeux.
 Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
 Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.
 Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,
 Je sais coudre une rime au bout de quelques mots,
 Souvent j'habille en vers une maligne prose :
 C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
 Ainsi, soit que bientôt par une dure loi,
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
 Soit que le Ciel me garde un cours long et tranquille,
 A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
 Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
 Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
 Modère ces bouillons de ta mélancolie,
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Hé quoi ! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile¹,
 Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile²,
 Et vengeant la vertu par des traits éclatants,
 Allait ôter le masque aux vices de son temps ;
 Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
 Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
 Gourmandait en courroux tout le peuple latin,
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
 Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
 Personne ne connaît ni mon nom ni ma veine.
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil³,
 Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
 A peine quelquefois je me force à les lire
 Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
 Qui me flatte peut-être, et d'un air imposteur

1. Caius Lucilius vivait de 149 à 103 avant J.-C. Il ne reste de lui que des fragments publiés par J. Dousa : *Luclitii satyrarum quæ supersunt reliquæ*. Leyde, 1597, in-4.

2. *Var.* :

*Noircissait les Romains des vapeurs de sa bile.
 ... de sa plaisante bile.*

3. Le nom de Montreuil dominait dans tous les fréquents recueils de poésies choisies qu'on faisait alors. *Val.*

Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur¹.
Enfin c'est mon plaisir, je veux me satisfaire.
Je ne puis bien parler, et ne saurais me taire ;
Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine ;
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser ;
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

1. Par ces derniers vers, Boileau désignait Furetière. Quand Despréaux lui lut sa première satire, il s'aperçut qu'à chaque trait Furetière souriait malignement et laissait voir une joie secrète de la vue d'ennemis qui allaient fondre sur l'auteur. Cette perfide approbation fut bien remarquée par Despréaux. (D'ALEMBERT, *Eloge de Despréaux.*)

SATIRE VIII¹

A MONSIEUR M**

DOCTEUR DE SORBONNE

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Quoi ! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ? — Oui, sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.
L'homme, de la nature est le chef et le roi :

Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot ;
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire ;
Mais il faut les prouver. — En forme. J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme ;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au Palais ne monte les degrés.
Or, cette égalité dont se forme le sage,

1. Composée en 1667. — Cette satire est tout à fait dans le goût de Perse et marque un philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des hommes. *Val.* — Claude Morel, docteur en Sorbonne, doyen de la Faculté de théologie et chanoine théologal de Paris. C'était un grand moliniste que sa mâchoire, fort saillante, avait fait surnommer la *Mâchoire d'âne*.

Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
 La fourmi, tous les ans, traversant les guérets,
 Grossit ses magasins des trésors de Cérès ;
 Et, dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
 Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
 Cet animal, tapi dans son obscurité,
 Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
 Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
 Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
 Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
 Ou demeurer oisive au retour du Bélier.
 Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
 Voltige incessamment de pensée en pensée ;
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
 Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
 Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
 « Moi ! j'irais épouser une femme coquette ? —
 J'irais, par ma constance aux affronts endurci,
 Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi ¹ ?
 Assez de sots sans moi feront parler la ville, »
 Disait, le mois passé, ce marquis indocile
 Qui, depuis quinze jours dans le piège arrêté,
 Entre les bons maris pour exemple cité,
 Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
 A tiré pour lui seul une femme fidèle.
 Voilà l'homme, en effet. Il va du blanc au noir.
 Il condamne au matin ses sentiments du soir.
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,
 Il change à tous moments d'esprit comme de mode ;
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc
 Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.
 Cependant, à le voir, plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est la base et l'appui,
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.

1. Bussi, dans son *Histoire galante*, raconte beaucoup de galanteries très criminelles de dames mariées de la cour. Val. — Selon Brossette, Boileau ferait ici allusion à un livre d'*Heures* où figuraient, au lieu de saints, des maris malheureux. On sait quelle longue disgrâce valut à Bussy-Rabutin son *Histoire amoureuse des Gaules*.

De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
 Qui pourrait le nier ? poursuis-tu. — Moi, peut-être.
 Mais, sans examiner si, vers les antres sourds,
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours,
 Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
 Les lions de Barca videraient la Lybie¹ ;
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?
 L'ambition, l'amour, l'avarice ou la haine
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
 Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :
 « Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.
 — Hé, laissez-moi. — Debout. — Un moment. — Tu répliques ?
 — A peine le soleil fait ouvrir les boutiques !
 — N'importe, lève-toi. — Pour quoi faire après tout ?
 — Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
 Rapporter de Goa² le poivre et le gingembre.
 — Mais j'ai des biens en foule, et je m'en puis passer.
 — On n'en peut trop avoir, et, pour en amasser,
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure ;
 Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure ;
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet³,
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet ;
 Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge ;
 De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge⁴.
 — Et pourquoi cette épargne enfin ? — L'ignores-tu ?
 Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
 De son train quelque jour embarrasse la ville. »
 Que faire ? il faut partir, les matelots sont prêts.
 Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,

1. Var. d'un carton de l'édition de 1683 :

*Mais sans examiner de quel air au passant,
 L'ours pressé de la faim se montre obéissant,
 Et combien un lion, ou Getule ou Numide,
 Craint d'être recherché de vol et d'homicide.*

2. Goa, ville des Portugais, dans les Indes-Orientales. Val.

3. Galet, fameux joueur dont il est fait mention dans Régnier. Val.

4. Allusion à l'aventure du lieutenant-criminel Tardieu et de sa femme. Voir Satire X, vers 8-19.

Bientôt l'Ambition, et toute son escorte,
 Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,
 L'envoie en furieux au milieu des hasards,
 Se faire estropier sur les pas des Césars,
 Et, cherchant sur la brèche une mort indiscreète,
 De sa folle valeur embellir la *Gazette*.
 « Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos :
 Ce vice fut toujours la vertu des héros.
 Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
 — Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
 Ce fougueux l'Angely¹, qui, de sang altéré,
 Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré ?
 L'enragé qu'il était, né roi d'une province
 Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
 S'en alla follement, et pensant être Dieu,
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
 Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
 De sa vaste folie emplir toute la terre.
 Heureux si de son temps pour cent bonnes raisons,
 La Macédoine eût eu des Petites-Maisons²,
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
 Par avis de parents, enfermé de bonne heure. »
 Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
 Traiter, comme Senaut, toutes les passions,
 Et, les distribuant par classes et par titres,
 Dogmatiser en vers et rimer par chapitres,
 Laissons-en discourir la Chambre ou Coëffeteau³,
 Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.

1. L'Angely. Il en est parlé dans la première satire. *Val*.

2. Les Petites-Maisons. C'est un hôpital de Paris où l'on enferme les fous. *Val*. — « Tout proche (de l'Abbaye-aux-Bois) est l'hôpital des Petites-Maisons (rue de la Chaise, 28), où les insensés sont enfermés. Il y a aussi un assez bon nombre de vieilles femmes qui y sont logées et entretenues le reste de leur vie. » GERMAIN BRICE. — En 1557 l'hôpital fut rebâti à nouveau, et il devint en 1801 l'*Hospice des Ménages*, démoli en 1863 et transféré à Issy.

3. Senaut, La Chambre et Coëffeteau ont tous trois fait chacun un traité des passions. *Val*. — Jean-François Senaut, général de l'Oratoire, a donné un *Traité de l'usage des passions*. Marin Cureau de La Chambre, médecin ordinaire du roi, de l'Académie française et de celle des sciences, les *Caractères des Passions*. Nicolas Coëffeteau, nommé évêque de Marseille, un *Tableau des Passions humaines*.

Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
 Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
 Observe une police, obéit à des lois.
 Il est vrai. Mais pourtant, sans lois et sans police,
 Sans craindre archers, prévôts, ni suppôts de justice,
 Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
 Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
 Jamais pour s'agrandir, vit-on, dans sa manie,
 Un tigre, en factions partager l'Hyrcanie¹ ?
 L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
 Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?
 A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
 Déchirant à l'envie leur propre République,
Lions contre lions, parents contre parents,
*Combattre follement pour le choix des tyrans*² ?
 L'animal le plus fier qu'enfante la nature
 Dans un autre animal respecte sa figure,
 De sa rage avec lui modère les accès,
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
 Un aigle sur un champ prétendant droit d'aubaine³,
 Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
 Jamais, contre un renard chicanant un poulet,
 Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
 Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
 Traîné du fond des bois un cerf à l'audience,
 Et jamais juge, entr'eux, ordonnant le congrès⁴,
 De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
 On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,
 Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
 Chacun l'un avec l'autre, en toute sûreté,
 Vit sous les pures lois de la simple équité.
 L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,

1. Hyrcanie, province de Perse sur les bords de la mer Caspienne. *Val.*

2. Parodie. Il y a dans le *Cinna*: *Romains contre Romains*, etc. *Val.*

3. *Droit d'aubaine*. C'est un droit qu'a le Roi de succéder aux biens des étrangers qui meurent en France et qui n'y sont point naturalisés. *Val.* — Il a été supprimé en 1819.

4. *Le congrès*. Cet usage fut aboli sur le plaidoyer de M. le président de Lamoignon, alors avocat général. *Val.*

Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
 C'était peu que sa main, conduite par l'enfer,
 Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer,
 Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,
 Allât encor de lois embrouiller le Digeste,
 Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
 Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
 Et pour comble de maux apportât dans la France
 Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.

Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter ?
 L'homme a ses passions, on n'en saurait douter.
 Il a, comme la mer, ses flots et ses caprices ;
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est-ce pas l'homme, enfin, dont l'art audacieux
 Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux ?
 Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
 A fouillé la nature, en a percé les causes ?
 Les animaux ont-ils des Universités ?
 Voit-on fleurir chez eux les quatre Facultés¹ ?
 Y voit-on des savants en droit, en médecine,
 Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine ?
 — Non sans doute, et jamais chez eux un médecin
 N'empoisonna les bois de son art assassin ;
 Jamais docteur armé d'un argument frivole
 Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
 Mais, sans chercher au fond si notre esprit déçu
 Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,
 Toi-même, réponds-moi. Dans le siècle où nous sommes,
 Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?
 « Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?
 Dit un père à son fils dont le poil va fleurir.
 Prends-moi le bon parti. Laisse là tous les livres.
 Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? — Vingt livres.
 — C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
 Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
 Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences,

1. L'Université est composée de quatre Facultés, qui sont les Arts, la Théologie, le Droit et la Médecine. Les docteurs portent dans les jours de cérémonies des robes rouges fourrées d'hermine. *Val.*

Prends, au lieu d'un Platon, le *Guidon des finances*¹,
 Sache quelle province enrichit les traitants,
 Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
 Endurcis-toi le cœur. Sois arabe, corsaire,
 Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
 Ne va point sottement faire le généreux,
 Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux,
 Et, trompant de Colbert la prudence importune,
 Va par tes cruautés mériter la fortune.
 Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
 Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
 Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
 De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
 Te prouver à toi-même en grec, hébreu, latin,
 Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
 Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage ;
 Il a sans rien savoir la science en partage.
 Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
 La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
 Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
 Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
 L'or même à la laideur donne un teint de beauté,
 Mais tout devient affreux avec la pauvreté. »
 C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
 Trace vers la richesse une route facile ;
 Et souvent tel y vient qui sait pour tout secret :
 Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
 Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible,
 Va marquer les écueils de cette mer terrible,
 Perce la sainte horreur de ce livre divin,
 Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin,
 Débrouille des vieux temps les querelles célèbres,
 Eclaircis des rabbins les savantes ténèbres,
 Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
 Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
 Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
 Te paye, en l'acceptant, d'un *Je vous remercie*.
 Ou si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,

1. *Le Guidon des Finances*, livre qui traite des Finances. Val. — L'auteur est J. Hennequin.

Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs,
 Et, prenant désormais un emploi salulaire,
 Mets-toi chez un banquier ou bien chez un notaire.
 Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot¹,
 Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
 Un docteur ? diras-tu, parlez de vous, poète ;
 C'est pousser un peu loin votre muse indiscrete.
 Mais sans perdre en discours le temps hors de saison,
 L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
 N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?
 Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
 Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
 Et que sert à Cotin² la raison qui lui crie :
 N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie,
 Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer.
 Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
 Tous les jours, de ses vers qu'à grand bruit il récite,
 Il met chez lui voisins, parents, amis en fuite ;
 Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
 Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertier.
 Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
 Ne va point follement de sa bizarre voix
 Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
 Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
 L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte,
 Réglé par ses avis, fait tout à contretemps,
 Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
 Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige.
 Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
 Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
 Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
 Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
 S'effrayer sottement de leurs propres chimères,

1. Saint Thomas d'Aquin, surnommé le *Docteur angélique*. — Jean Duns Scot, surnommé le *Docteur subtil*.

2. Cotin. Il avait écrit contre moi et contre Molière, ce qui donna occasion à Molière de faire les *Femmes savantes*, et d'y tourner Cotin en ridicule. *Val*.

Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air¹?
 Jamais l'homme dis-moi, vit-il de bête folle
 Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
 Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
 Demander à genoux la pluie ou le beau temps?
 Non. Mais, cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,
 Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
 A vu dans un pays les timides mortels
 Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;
 Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
 L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
 Que peut servir ici l'Egypte et ses faux dieux?
 Quoi! me prouvez-vous par ce discours profane,
 Que l'homme, qu'un docteur est au-dessous d'un âne?
 Un âne, le jouet de tous les animaux,
 Un stupide animal sujet à mille maux,
 Dont le nom seul en soi comprend une satire?
 — Oui, d'un âne: et qu'a-t-il qui nous excite à rire?
 Nous nous moquons de lui, mais s'il pouvait un jour,
 Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;
 Si, pour nous réformer, le Ciel, prudent et sage,
 De la parole enfin lui permettait l'usage,
 Qu'il put dire tout haut ce qu'il se dit tout bas,
 Ah! docteur, entre nous, que ne dirait-il pas?
 Et que peut-il penser lorsque dans une rue,
 Au milieu de Paris, il promène sa vue;
 Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
 Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
 Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
 Courir chez un malade un assassin en housse;
 Qu'il trouve de pédants un escadron fourré
 Suivi par un recteur de bedeaux entouré;
 Ou qu'il voit la justice, en grosse compagnie,

1. Bien des gens croient que, lorsqu'on se trouve treize à table, il y a toujours dans l'année un des treize qui meurt, et qu'un corbeau aperçu dans l'air présage quelque chose de sinistre. *Val.*

Var. :

*De fantômes en l'air combattre leurs désirs,
 Et de vains arguments chicaner leurs plaisirs.*

Mener tuer un homme avec cérémonie ?
Que pense-t-il de nous, lorsque sur le midi
Un hasard au Palais le conduit un jeudi¹ ;
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la Grand'Salle ?
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,
Les clerks, les procureurs, les sergents, les greffiers ?
O ! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvait trouver la voix qu'il eût au temps d'Ésope !
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons et secouant la tête :
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête !

1. Un jeudi. C'est le jour des grandes audiences. *Vol.*

SATIRE IX¹

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler,
Vous avez des défauts que je ne puis celer.
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croirait, à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie ou Gautier² en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neuf sœurs, vous a rendu poète ?
Sentez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
Qui vous a pu souffler une si folle audace ?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,

1. Composée en 1667. — Cette satire est entièrement dans le goût d'Horace, et d'un homme qui se fait son procès à soi-même pour le faire à tous les autres. *Val.* — C'est une imitation d'Horace, liv. II, satire VII.

2. Avocat fameux et très mordant. Lorsqu'un plaideur voulait intimider son adversaire, il le menaçait de lui lâcher Gautier qu'on avait surnommé : *Gautier la Gueule.*

On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
 Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
 Osez chanter du Roi les augustes merveilles :
 Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
 Et par l'espoir du gain votre Muse animée
 Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
 Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
 Tout chantre ne peut pas sur le ton d'un Orphée,
 Entonner en grands vers *la Discorde étouffée*,
 Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts*,
 Et le *Belge effrayé fuyant sous ses remparts*¹.
 Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
 Racan² pourrait chanter au défaut d'un Homère ;
 Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
 Quoiqu'un tas de grimauds vantent notre éloquence,
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
 Un poème insipide et sottement flatteur
 Déshonore à la fois le héros et l'auteur ;
 Enfin de tels projets passent notre faiblesse.
 Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
 Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté
 Cache le noir venin de sa malignité.
 Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
 Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues
 Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
 Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
 A vos propres périls enrichir le libraire ?
 Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
 D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures,

1. Cette satire a été faite dans le temps que le Roi prit L'Ille en Flandre.

2. Honorat de Bueil, marquis de Racan avait quitté les armes pour se livrer à la poésie.

Aux Saumaises¹ futurs préparer des tortures.
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
 Combien pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
 Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
 Courir de main en main par la ville semés ;
 Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
 Suivre, chez l'épicier, Neuf-Germain et la Serre ;²
 Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
 Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf³.
 Le bel honneur pour vous en voyant vos ouvrages
 Occuper le loisir des laquais et des pages,
 Et souvent, dans un coin renvoyés à l'écart,
 Servir de second tome aux airs du Savoyard⁴ !

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
 Fasse de vos écrits prospérer la malice,
 Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
 Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
 Que l'effroi du public et la haine des sots ?
 Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?
 Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
 Laissez mourir un fat dans son obscurité.
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?

1. Saumaise, célèbre commentateur. *Val.*

2 Neuf-Germain, auteur extravagant. *Val.* — Louis de Neuf-Germain, qui se qualifiait de *Poète hétéroclite de Monseigneur, frère unique de Sa Majesté*, vivait sous Louis XIII. — La Serre, auteur peu estimé. *Val.*

3. *Les rebords du Pont-Neuf*. Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut. *Val.*

4. Fameux chanteur du Pont-Neuf, dont on vante encore les chansons. — Il s'appelait Philipot, et il nous apprend, dans une de ses chansons, ce que dit aussi d'Assoucy, qu'il était aveugle :

Je suis l'illustre Savoyard,
 Des chantres le grand capitaine ;
 Je ne mène pas mon soldat,
 Mais c'est mon soldat qui me mène.

Le *Jonas*¹ inconnu, sèche dans la poussière ;
 Le *David*, imprimé, n'a point vu la lumière ;
 Le *Moïse* commence à moisir par les bords ?
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts.
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs pour remuer leur cendre ?
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynault²
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime
 Retranché les auteurs ou supprimé la rime.
 Écrive qui voudra : chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
 Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
 Peut conduire un héros au dixième volume³.
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans,
 Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
 Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
 Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !
 Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups ;
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
 Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique ;
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

1. Poème héroïque qui n'a point réussi, non plus que le *David* ni le *Moïse*. Ces trois poèmes avaient été faits : le *Jonas* par Coras, le *David* par Las Fargues et le *Moïse* par Saint-Amant. Val.

2. Jean Hesnault, fils d'un boulanger de Paris, est surtout connu par un sonnet contre Colbert ; il avait voyagé avant de se livrer à la poésie. Les autres noms cités dans ces deux vers ont leur note ailleurs.

3. Au dixième volume. Les romans de *Cyrus*, de *Clélie* et de *Pharamond* sont chacun de dix volumes. Val. — Les deux premiers sont de Scudéry et le troisième de La Calprenède

Il ne pardonne pas aux vers de la *Pucelle*,
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace¹.
 Avant lui, Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
 L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime ;
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
 J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'irait que mieux
 Quand de ces médisants l'engeance toute entière
 Irait la tête en bas rimer dans la rivière².

Voilà comme on vous traite ; et le monde, effrayé,
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,
 Veut faire au moins de grâce adoucir la sentence :
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles,
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
 Répondez, mon esprit ; ce n'est plus raillerie :
 Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
 Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
 Où la droite raison trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aussitôt : *L'impertinent auteur !*
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,

1. Saint-Pavin reprochait à l'auteur qu'il n'était riche que des dépouilles d'Horace, de Juvénal et de Régnier. *Val.* — Bonnacorse, Coras, Cotin, Desmarets, Pradon, Sainte-Garde et beaucoup d'autres lui font, à bien des reprises, le même reproche. Marmontel, dans l'*Encyclopédie*, au mot *Imitation*, lui en fait une qualité.

2. Allusion à un mot du duc de Montausier, disant qu'il fallait envoyer aux galères Boileau couronné de lauriers. Le duc avait pourtant, dans sa jeunesse, composé lui-même des satires que Ménage qualifie de vives et âcres.

Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?

Non, non, la médisance y va plus doucement.

Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère

Alidor à ses frais bâtit un monastère :

*Alidor*¹, dit un fourbe, *il est de mes amis.*

Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.

C'est un homme d'honneur, de piété profonde,

Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse et médire avec art,

Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,

Fuit ce ton radouci que prend la médisance.

Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,

De choquer un auteur qui choque le bon sens,

De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,

C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la Cour un sot de qualité

Peut juger de travers avec impunité :

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile².

Un clerc pour quinze sous, sans craindre le holà,

Peut aller au parterre attaquer *Attila*³,

Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,

Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,

Qui la balance en main ne pèse les écrits.

Dès que l'impression fait éclore un poète,

Il est esclave né de quiconque l'achète.

Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,

Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.

1. « Son Alidor était si connu qu'au lieu de dire la maison de l'*Institution*, on disait souvent, par plaisanterie, la maison de la *Restitution*. » (Louis RAGINE, *Mémoires*, p. 50.) — Boiteau, d'après une note manuscrite des papiers de Brossette, dit qu'il a voulu parler de « Dalibert, fameux maltôtier qui avait été effectivement laquais. »

2. Un homme de qualité fit un jour ce beau jugement en ma présence. *Val*.

3. *Attila* fut représenté par la troupe de Molière le 4 mars 1667. Il fut joué vingt fois de suite, et eut trois autres représentations la même année.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
 Au lecteur, qu'il ennuie, a beau demander grâce :
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?
 On sera ridicule, et je n'oserai rire ?
 Et qu'ont produit mes vers de si pernecieux,
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
 Loin de les décrier, je les ai fait paraître ;
 Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
 Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
 Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché ?
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre,
 C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
 En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en crois,
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

*Il a tort, dira l'un. Pourquoi faut-il qu'il nomme ?
 Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
 Balzac¹ en fait éloge en cent endroits divers.
 Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
 Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?*

Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
 En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
 Ma Muse en l'attaquant, charitable et discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vente en lui la foi, l'honneur, la probité ;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt de me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
 Qu'il soit le mieux renté² de tous les beaux esprits,
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,

1. Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Richelieu lui avait donné, avec une pension de deux mille livres, le brevet de conseiller d'Etat, historiographe du roi. Le bruit soulevé par le premier recueil de ses lettres, publié en 1624, le fit se retirer dans sa terre.

2. *Le mieux renté.* Chapelain avait de divers endroits 8000 livres de pension. *Val.*

J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.

Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine¹ l'étale en deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre le *Cid* un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer².
Mais, lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière³.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue ;
Qu'il s'en prenne à sa muse, allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs, dont l'appât vous abuse ;
A de plus doux emplois occupez votre muse,
Et laissez à Feuillet⁴ réformer l'univers.
— Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe,
Délivrer de Sion le peuple gémissant,

1. Bilaine, libraire du palais. *Val.*

2. *En vain contre le Cid...* Voyez l'*Histoire de l'Académie* par Pélisson. *Val.* — Sur toute cette affaire du *Cid*, voir l'*Histoire de l'Académie française*, par Pélisson et d'Olivet, édition publiée par M. Ch. Livet. Paris, 1858, 2 vol. in-8, tome 1^{er}, p. v-vi, 86-100, 499-500 ; et J. Taschereau, *Histoire de Cornette*.

3. François Payot ou Pajot de Linière, plus connu pour son athéisme que pour ses vers. Charpentier lui attribue à tort le *Chapelain décoiffé*, et il avait fait une épigramme contre la *Pucelle*.

4. Fameux prédicateur fort outré dans ses prédications.

*Faire trembler Memphis ou pâlir le Croissant,
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, les palmes idumées?*
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affecté,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie¹,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre,
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tout ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux que j'ai commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile ;
Pradon² comme un soleil en nos ans a paru ;

1. Lucile, poète latin satirique. *Val.* — Lélie, consul romain. *Val.* — An de Rome 643, 440 ans avant J.-C.

2. Nicolas Pradon. Ses tragédies eurent beaucoup de succès à la représentation, et celle de *Phèdre et Hippolyte* parut éclipser d'abord la *Phèdre* de Racine.

Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt¹ ni Patru :
 Cotin, à ses sermons trainant toute la terre,
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
 Saufal est le phénix des esprits relevés ;
 Perrin²... Bon, mon esprit, courage, poursuivez !
 Mais ne voyez-vous pas que leur troupe, en furie,
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
 Et Dieu sait, aussitôt, que d'auteurs en courroux,
 Que de rimeurs blessés, s'en vont fondre sur vous !
 Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
 Amasser contre vous des volumes d'injures,
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
 Vous aurez beau vanter le Roi en vos ouvrages,
 Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
 Qui méprise Cotin n'estime point son Roi,
 Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi³.
 — Mais quoi ! répondez-vous : Cotin nous peut-il nuire ?
 Et par ses cris enfin, que saurait-il produire ?
 Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
 L'entrée aux pensions où je ne prétends pas⁴ ?
 Non, pour louer un Roi que tout l'univers loue,
 Ma langue n'attend pas que l'argent la dénoue ;
 Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
 On me verra toujours, sage dans mes caprices,
 De ce même pinceau, dont j'ai noirci les vices
 Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
 Lui marquer mon respect et tracer ses vertus.
 — Je vous crois : mais pourtant on crie, on vous menace.
 — Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
 — Hé, mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
 Qui peut...—Quoi?—Je m'entends.—Mais encor?—Taisez-vous.

1. Nicolas Perrot d'Ablancourt, traducteur célèbre, reçu à l'Académie en 1637. On appelait ses traductions de Tacite, de César, de Lucien, de Thucydide, de Xénophon, d'Adrien, de Frontin, les *Belles infidèles*.

2. Saufal, Perrin, auteurs médiocres. *Val*.

3. Cotin, dans un de ses écrits, m'accusait d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine. (BOILEAU. Note manuscrite).

4. *L'entrée aux pensions*... En 1662, Chapelain avait fait donner une de ces pensions à Cotin. *Val*.

AU LECTEUR

Voici enfin la satire qu'on me demande depuis si long-temps. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'est que j'ai esté bien aise qu'elle ne parust qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon livre, où je voulois qu'elle fust inserée. Plusieurs de mes amis, à qui je l'ai luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, et ont publié que c'estoit la meilleure de mes satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaisir. Je connois le public. Je sçai que naturellement il se revolte contre ces loüanges outrées qu'on donne aux ouvrages avant qu'ils ayent paru, et que la pluspart des lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut qu'avec un dessein formé de le rabbaïsser.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces discours avantageux ; et non seulement je laisse au public son jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon ode sur Namur d'exercer aussi contre ma satire toute la rigueur de leur critique. J'espere qu'ils le feront avec le mesme succès ; et je puis les assurer que tous leurs discours ne m'obligeront point à rompre l'espece de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots et les syllabes. Je sçaurai fort bien soutenir contre ces censeurs Homere, Horace, Virgile, et tous ces autres grands personnages dont j'admire les écrits ; mais pour mes écrits, que je n'admire point, c'est à ceux qui les approuveront à trouver des raisons pour les deffendre. C'est tout l'avis que j'ai à donner icy au lecteur.

La bienséance neanmoins voudroit, ce me semble, que je fisse

icy quelque excuse au beau sexe de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices. Mais, au fond, toutes les peintures que je fais dans ma satire sont si generales que, bien loin d'apprehender que les femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation et sur leur curiosité que je fonde la plus grande esperance du succès de mon ouvrage. Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé moyen, dans une matiere aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échaper un seul mot qui pust le moins du monde blesser la pudeur. J'espere donc que j'obtiendrai aisément ma grace et qu'elles ne seront pas plus choquées des predications que je fais contre leurs defauts, dans cette satire, que des satires que les predicateurs font tous les jours en chaire contre ces mesmes defauts.

SATIRE X¹

Enfin, bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord :
Ton beau-père futur vide son coffre-fort,
Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument² authentique.
C'est bien fait ; il est temps de fixer tes désirs.
Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême,
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler *petit cœur* ou *mon bon*,
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père !
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussitôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance !
Car tu ne seras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.
Mais quoi ! Je vois déjà que ce discours t'aigrit :
Charmé de Juvénal³ et plein de son esprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée,
Comme lui nous chanter *que, dès le temps de Rhée*
La Chasteté déjà, la rougeur sur le front,

1. Composée en 1692 et 1693. — Juvénal, dans sa première satire, a traité le même sujet.

2. *Instrument*, en style de pratique, veut dire toutes sortes de contrats. *Val.*

3. Juvénal a fait une satire contre les femmes, qui est son plus bel ouvrage.

*Avait chez les humains reçu plus d'un affront ;
 Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
 L'impiété, l'orgueil, et tous les autres vices ;
 Mais que la bonne foi, dans l'amour conjugal,
 N'alla point jusqu'au temps du troisième métal¹ ?*
 Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable ;
 Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,
 Que si, sous Adam même et loin avant Noé,
 Le vice audacieux, des hommes avoué,
 A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,
 Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre ;
 Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs²,
 Plus d'une Pénélope honora son pays,
 Et que, même aujourd'hui, sur ces fameux modèles,
 On peut trouver encor quelques femmes fidèles.

Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter,
 Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.
 Ton épouse dans peu sera la quatrième.
 Je le veux croire ainsi ; mais la chasteté même,
 Sous ce beau nom d'épouse, entrât-elle chez toi,
 De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
 Fais toujours du logis avertir la maîtresse.
 Tel parti tout baigné des pleurs de sa Lucrece
 Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,
 Trouva... Tu sais... — Je sais que d'un conte odieux
 Vous avez comme moi sali votre mémoire.
 Mais laissons-là, dis-tu, Joconde et son histoire.
 Du projet d'un hymen déjà fort avancé,
 Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
 Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
 Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
 J'ai trop bien profité pour n'être pas instruit
 A quels discours malins le mariage expose.
 Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose ;
 Que de maris trompés tout rit dans l'univers :
 Epigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,
 Satire, comédie ; et, sur cette matière,

1. Paroles du commencement de la satire du Juvénal.

2. Phryné, courtisane d'Athènes ; Laïs, courtisane de Corinthe. *Vat*

J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Molière ;
 J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon et Saint-Gelais,
 Arioste, Marot, Boccace, Rabelais,
 Et tous ces vieux recueils de satires naïves,
 Des malices du sexe immortelles archives.
 Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu
 Que de ces contes vains le monde entretenu
 N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'usage ;
 Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage ;
 Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris
 Ont été très souvent de commodes maris ;
 Et que, pour être heureux sous ce joug salulaire,
 Tout dépend en un mot du bon choix qu'on sait faire.

Enfin, il faut ici parler de bonne foi :
 Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi
 Ces neveux affamés dont l'importun visage
 De mon bien, à mes yeux, fait déjà le partage.
 Je crois déjà les voir, au moment annoncé
 Qu'à la fin sans retour leur cher oncle est passé,
 Sur quelques pleurs forcés qu'ils auront soin qu'on voie,
 Se faire consoler du sujet de leur joie.
 Je me fais un plaisir, à ne vous rien celer,
 De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler,
 Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
 Arracher de leurs yeux de véritables larmes.

Vous dirai-je encor plus ? soit faiblesse ou raison,
 Je suis las de me voir, les soirs, en ma maison,
 Seul avec des valets souvent voleurs et traitres,
 Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres.
 Je ne me couche point qu'aussitôt dans mon lit
 Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
 Ces histoires de morts lamentables, tragiques¹,
 Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques.
 Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
 Nous naissons, nous vivons pour la société.
 A nous-mêmes livrés dans une solitude,
 Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude ;

1. *Les histoires de mort*. Blandin et Du Rosset ont composé ces *Histoires*. Val. — *Les Histoires tragiques* de François Du Rosset, très souvent réimprimées.

Et si, durant un jour, notre premier aïeul,
 Plus riche d'une côte, avait vécu tout seul,
 Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
 S'il n'eût point prié Dieu d'abrégér la journée.
 N'allons donc point ici réformer l'univers,
 Ni, par de vains discours et de frivoles vers
 Etalant au public notre misanthropie,
 Censurer le lien le plus doux de la vie.
 Laissons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il est.
 L'hyménée est un joug, et c'est ce qui m'en plaît.
 L'homme, en ses passions, toujours errant sans guide,
 A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride.
 Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
 Et, pour le rendre libre, il le faut enchaîner :
 C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.

Ah bon ! voilà parler en docte janséniste,
 Alcippe, et, sur ce point si savamment touché,
 Desmares¹, dans Saint-Roch, n'aurait pas mieux prêché.
 Mais c'est trop t'insulter. Quittons la raillerie ;
 Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.
 Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour.
 Entends donc, et permets que je prêche à mon tour.

L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,
 Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal² instruite,
 Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.
 Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
 Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
 Elle conservera sa première innocence ?
 Par toi-même, bientôt, conduite à l'Opéra,
 De quel air penses-tu que ta sainte verra

1 Desmares, célèbre prédicateur. *Val.* — Toussaint-Guy-Joseph Desmares, de l'Oratoire. Son jansénisme le fit persécuter. — *Saint-Roch*, paroisse de Paris. *Val.*

2. Il y a deux abbayes du nom de Port-Royal, l'une auprès de Chevreuse (Seine-et-Oise) Port-Royal-des-Champs, l'autre, la plus ancienne, au faubourg Saint-Jacques, Port-Royal de Paris, fondée en 1204, par Mathilde de Garlande, épouse de Mathieu de Montmorency-Marly. Port-Royal-des-Champs, devenu l'asile du jansénisme, fut supprimé violemment en 1709, et détruit par arrêt du 22 janvier 1710. Port-Royal de Paris fut transformé en prison pendant la révolution ; depuis 1814, c'est un hôpital destiné aux femmes sur le point d'accoucher.

D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
 Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ;
 Entendra ces discours sur l'amour seul roulants ;
 Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands ;
 Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu suprême,
 On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même ;
 Qu'on ne saurait trop tôt se laisser enflammer,
 Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer,
 Et tous ces lieux communs de morale lubrique
 Que Lulli¹ réchauffa des sons de sa musique ?
 Mais de quels mouvements dans son cœur excités
 Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?
 Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
 Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide,
 Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
 Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

Supposons, toutefois, qu'encor fidèle et pure,
 Sa vertu de ce choc revienne sans blessure :
 Bientôt, dans ce grand monde où tu vas l'entraîner,
 Au milieu des écueils qui vont l'environner,
 Crois-tu que, toujours ferme aux bords du précipice,
 Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?
 Que, toujours insensible aux discours enchanteurs
 D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs,
 Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
 D'abord tu la verras, ainsi que dans *Clélie*,
 Recevant ses amants sous le doux noms d'amis,
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
 Puis, bientôt, en grande eau, sur le fleuve de Tendre,
 Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
 Et ne présume pas que Vénus ou Satan
 Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman.
 Dans le crime, il suffit qu'une fois on débute,
 Une chute toujours attire une autre chute.
 L'honneur est comme une île escarpée et sans bords .
 On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

1. Jean-Baptiste Lulli, né à Florence en 1633, mort à Paris le 22 mars 1687. Attaché d'abord à mademoiselle de Montpensier, Louis XIV le prit bientôt à son service en lui donnant l'inspection de ses violons. Il obtint en 1672 le privilège de l'Opéra, et, de cette époque jusqu'à sa mort, il écrivit dix-neuf partitions.

Peut-être, avant deux ans, ardente à te déplaire,
 Éprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire,
 Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
 Donner chez la Cornu rendez-vous aux galants;
 De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,
 Suivre à front découvert Z... et Messaline;
 Compter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
 Blessés, battus pour elle, et quatre assassinés;
 Trop heureux si, toujours femme désordonnée,
 Sans mesure et sans règle au vice abandonnée,
 Par cent traits d'impudence, aisés à ramasser,
 Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.

Mais que deviendras-tu si, folle en son caprice,
 N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
 Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
 Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter?
 Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille
 Chez ta femme aborder et la cour et la ville?
 Tout, hormis toi, chez toi rencontre un doux accueil:
 L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup d'œil.
 Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine,
 Aux autres elle est douce, agréable, badine;
 C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocard,
 Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard,
 Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
 Bâtit de ses cheveux le galant édifice.
 Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour.
 Si tu veux posséder ta Lucrece à ton tour,
 Attends, discret mari, que la belle, en cornette,
 Le soir ait étalé son teint sur la toilette,
 Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis.
 Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.
 Alors, tu peux entrer; mais, sage en sa présence,
 Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
 D'abord, l'argent en main, payé et vite et comptant.
 Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent,
 Pour la voir aussitôt, sur ses deux pieds haussée,
 Déplorer sa vertu si mal récompensée:
 Un mari ne veut pas fournir à ses besoins;
 Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins?
 A cinq cents louis d'or, tout au plus, chaque année

Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?
 Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris
 Toi-même convaincu déjà tu t'attendris,
 Tout prêt à laisser, pourvu qu'elle s'apaise.
 Dans ton coffre en pleins sacs puiser tout à son aise.

A quoi bon, en effet, t'alarmer de si peu ?
 Hé ! que serait-ce donc, si le démon du jeu
 Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
 Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
 Tu voyais tous tes biens, au sort abandonnés,
 Devenir le butin d'un pique¹ ou d'un sonnez !
 Le doux charme pour toi de voir chaque journée
 De nobles champions ta femme environnée,
 Sur une table longue et façonnée exprès,
 D'un tournoi de bassette ordonner les apprêts ;
 Ou, si par un arrêt la grossière police
 D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
 Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet,
 Ou promener trois dés chassés de son cornet ;
 Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
 S'en aller méditer une vole au jeu d'ombre ;
 S'écrier sur un as mal à propos jeté,
 Se plaindre d'un gano qu'on n'a point écouté,
 Ou querellant tout bas le Ciel, qu'elle regarde,
 A la bête² gémir d'un roi venu sans garde.
 Chez elle, en ces emplois, l'aube du lendemain
 Souvent la trouve encor les cartes à la main.
 Alors, pour se coucher les quittant non sans peine,
 Elle plaint le malheur de la nature humaine
 Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
 Tant d'heures sans jouer se consomment au lit.
 Toutefois, en partant la troupe la console,
 Et d'un prochain retour chacun donne parole.
 C'est ainsi qu'une femme en doux amusements
 Sait du temps qui s'envole employer les moments ;
 C'est ainsi que souvent par une forcenée

1. *Pique*, terme du jeu de piquet ; *sonnez*, les deux six, terme du jeu de tric-trac. *Val*.

2. *Bassette*, *Lansquenet*, *Ombre*, *Bête*, jeux de cartes. *Gano* terme du jeu d'ombre. *Val*.

Une triste famille, à l'hôpital trainée,
 Voit ses biens, en décret sur tous les murs écrits,
 De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
 Que si la famélique et honteuse lésine
 Venant, mal à propos, la saisir au collet,
 Elle te réduisait à vivre sans valet,
 Comme ce magistrat¹ de hideuse mémoire
 Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.

Dans la robe on vantait son illustre maison.
 Il était plein d'esprit, de sens et de raison.
 Seulement, pour l'argent un peu trop de faiblesse
 De ces vertus en lui ravalait la noblesse.
 Sa table toutefois sans superfluité
 N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
 Chez lui, deux bons chevaux de pareille encolure
 Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,
 Et du foin que leur bouche au ratelier laissait
 De surcroît une mule encor se nourrissait.
 Mais cette soif de l'or qui le brûlait dans l'âme
 Le fit enfin songer à choisir une femme,
 Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé :
 Vers son triste penchant son naturel guidé
 Le fit dans une avare et sordide famille
 Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille,
 Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
 Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
 Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée,
 Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;
 Et trois cent mille francs avec elle obtenus
 La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
 Il l'épouse, et bientôt son hôtesse nouvelle,
 Le prêchant, lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
 Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
 Lui-même le sentit, reconnut son péché,

1. *Ce magistrat.* Le lieutenant criminel Tardieu. *Val.* — Il était le parrain de Jacques Boileau, le docteur en Sorbonne, frère de Despréaux. Sa femme, Marie Ferrier, était fille d'un ministre converti. C'est elle que Racine désigne, dans les *Plaideurs*, sous le nom de la pauvre Babonette.

Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut ;
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut ;
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent ;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent.
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement souffletées,
Avaient à coups de pied descendu les montées,
Et, se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit, et qu'il avait vu naître,
Et qui, de quelque somme amassée au bon temps,
Vivait encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait ; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leur logis, libres et triomphants.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine :
On condamna la cave, on ferma la cuisine ;
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait,
Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux trainant l'ignominie.
Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme aux bons jours composait sa parure ?
Décrirai-je ses bas, en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçants, vingt fois rapetassés,
Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle

Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle¹ ?
 Peindrai-je son jupon, bigarré de latin,
 Qu'ensemble composaient trois thèses de satin,
 Présent qu'en un procès sur certain privilège
 Firent à son mari les régents d'un collège,
 Et qui, sur cette jupe, à maint rieur encor,
 Derrière elle faisait dire : *Argumentabor* ?

Mais peut-être j'invente une fable frivole.
 Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
 Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu.
 Vingt ans, j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
 A tous mes habitants montrer que l'avarice
 Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
 Et nous réduire à pis que la mendicité.
 Des voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,
 De cette triste vie enfin les délivrèrent² :
 Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
 Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.

Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure :
 Mais un exemple enfin si digne de censure
 Peut-il dans la satire occuper moins de mots ?
 Chacun sait son métier : suivant notre propos.
 Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
 Écolier, ou plutôt singe de Bourdaloue,
 Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
 En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits :
 La femme sans honneur, la coquette, et l'avare.
 Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
 Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
 Gronde, choque, dément, contredit un mari³.
 Il n'est point de repos ni de paix avec elle.

1. La plupart des femmes portaient alors un masque de velours noir lorsqu'elles sortaient. *Val.*

2. Var. :

A la fin un beau jour tous deux les massacrerent.

3. A la suite de ce vers venaient d'abord les quatre suivants :
*Qui dans tous ses discours par quolibets s'exprime,
 A toujours dans la bouche un proverbe, une rime,
 Et d'un roulement d'yeux aussitôt applaudit
 Au mot aigrement fou qu'au hasard elle dit.*

(BOILEAU, Lettre à Racine.)

Son mariage n'est qu'une longue querelle.
 Laisse-t-elle un moment respirer son époux,
 Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux.
 Et, sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
 Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
 Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
 Pourrait d'un nouveau tome augmenter Richelet¹.
 Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie ;
 En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie
 Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
 Mais eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr²,
 Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
 L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
 Combien n'a-t-on point vu de belles au doux yeux
 Avant le mariage anges si gracieux,
 Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
 Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages,
 Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
 Sous leur fontange³ altièrè asservir leurs maris ?

Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse;
 Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
 Que son âme, livrée à ses tristes soupçons,
 De la raison encor écoute les leçons ?

Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres.
 Résous-toi, pauvre époux, à vivre de coulevres ;
 A la voir tous les jours, dans ses fougueux accès,
 A ton geste, à ton rire intenter un procès ;
 Souvent, de ta maison gardant les avenues,
 Les cheveux hérissés, t'attendre au coin des rues,
 Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,

1. Richelet, auteur qui a donné un Dictionnaire français. *Val.* — On doit en outre à Richelet un *Dictionnaire des Rimes*, un *Recueil des plus belles Lettres des meilleurs auteurs français*, et des traductions.

2. *Saint-Cyr*, célèbre maison près de Versailles, où on élève un grand nombre de demoiselles. *Val.* — M^{me} de Maintenon la fit construire en 1686 pour y recevoir deux cent cinquante demoiselles nobles. Napoléon 1^{er} lui donna sa destination actuelle d'École spéciale militaire.

3. *Fontange*. C'est un nœud de ruban que les femmes mettent sur le devant de la tête pour attacher leur coiffure. *Val.* — C'est à la duchesse de Fontanges, l'une des premières maîtresses de Louis XIV, que cette parure doit son nom.

Et partout où tu vas, dans ses yeux enflammés,
 T'offrir, non pas d'Isis, la tranquille Euménide¹,
 Mais la vraie Alecto peinte dans l'*Énéide*,
 Un tison à la main chez le roi Latinus,
 Soufflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus,
 Mais quoi ! je chausse ici le cothurne tragique.
 Reprenons au plutôt le brodequin comique,
 Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
 Dis-moi donc, laissant là cette folle hurler,
 T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades
 Qui dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
 Se font, des mois entiers, sur un lit effronté,
 Traiter d'une visible et parfaite santé,
 Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
 Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance ?
 Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
 Mettre ainsi cette belle aux bords du monument ?
 La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
 A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
 Non : il est question de réduire un mari
 A chasser un valet dans la maison chéri,
 Et qui, parce qu'il plaît, a trop su lui déplaire ;
 Ou de rompre un voyage utile et nécessaire,
 Mais qui la priverait huit jours de ses plaisirs,
 Et qui loin d'un galant, objet de ses désirs...
 O ! que, pour la punir de cette comédie,
 Ne lui vois-je une vraie et triste maladie !
 Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
 Courtois et Denyau², mandés à son secours,
 Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
 Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète,
 Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
 Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point,
 Et, fuyant de Fagon³ les maximes énormes,

1. Furie, dans l'opéra d'*Isis*, qui demeure presque toujours à ne rien faire. *Isis* est un opéra de Quinault, musique de Lulli.

2. Courtois et Denyau, médecins de Paris. *Val.* — Ils n'iaient la circulation du sang.

3. Fagon, premier médecin du roi. *Val.* — Gui-Crescent Fagon, était neveu de Gui La Brosse, intendant du Jardin du roi, et soutint sa thèse sur la circulation du sang, ce qui était alors une grande hardiesse.

Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
 Dieu veuille avoir son âme, et nous délivre d'eux.
 Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux,
 Je ne puis, cette fois, que je ne les excuse.
 Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?
 Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
 Attacher, de ce pas, ton esprit et tes yeux.

Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'est cette savante
 Qu'estime Roberval et que Sauveur¹ fréquente.
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni ?
 C'est que, sur le calcul, dit-on, de Cassini²,
 Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
 A suivre Jupiter, passé la nuit entière.
 Gardons de la troubler. Sa science, je crois,
 Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
 D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
 Tantôt, chez Dalancé³, faire l'expérience ;
 Puis d'une femme morte avec son embryon
 Il faut chez Du Vernay⁴ voir la dissection.
 Rien n'échappe aux regards de notre curieuse⁵.

Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse,
 Reste de ces esprits jadis si renommés
 Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
 De tous leurs sentiments cette noble héritière
 Maintient encore ici leur secte façonnrière.
 C'est chez elle toujours que les fades auteurs
 S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.

1. Roberval, Sauveur, illustres mathématiciens. *Val.* — Gilles Personne, de l'Académie des sciences, né à Roberval (Oise). — Joseph Sauveur de l'Académie des sciences, maître de mathématiques du roi d'Espagne et de Monseigneur le duc de Bourgogne.

2. Cassini, fameux astronome. *Val.* — Louis XIV le fit venir à Paris, et il fut installé à l'Observatoire, que sa famille ne devait plus quitter, le 14 septembre 1672.

3. Dalancé, chez qui on faisait beaucoup d'expériences de physique. *Val.* — Fils d'un chirurgien célèbre qui lui avait laissé une grande fortune, il la consacra tout entière à des expériences de physique.

4. Du Vernay, médecin du roi, connu pour être très savant dans l'anatomie. *Val.*

5. Une hypothèse de Brossette, que discutent tous les commentateurs, signale M^{me} de La Sablière comme l'original de la curieuse.

Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure
 Aux Perrins, aux Corras est ouverte à toute heure.
 Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.
 Là, tous les vers sont bons, pourvu qu'ils soient nouveaux.
 Au mauvais goût public la belle y fait la guerre,
 Plaint Pradon, opprimé des sifflets du parterre,
 Rit des vains amateurs du grec et du latin,
 Dans la balance met Aristote et Cotin ;
 Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
 Pèse sans passion Chapelain et Virgile ;
 Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
 Mais pourtant, confessant qu'il a quelques beautés,
 Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
 Autre défaut, sinon qu'on ne le saurait lire,
 Et, pour faire goûter son livre à l'univers,
 Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers¹.

A quoi bon m'étaler cette bizarre école
 Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une folle ?
 De livres et d'écrits bourgeois admirateur,
 Vais-je épouser ici quelque apprentie auteur ?
 Savez-vous que l'épouse avec qui je me lie
 Compte entre ses parents des princes d'Italie ?
 Sort d'aïeux dont les noms... — Je t'entends et je vois
 D'où vient que tu t'es fait secrétaire du Roi :
 Il fallait de ce titre appuyer ta naissance.
 Cependant, t'avouerais-tu ici mon insolence ?
 Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,

1. Au lieu de ces deux vers il y avait, jusqu'en 1698, les quatorze vers suivants, que Boileau supprima lors de sa réconciliation avec Perrault :

*Et croit qu'on pourra même enfin le lire un jour,
 Quand la langue vieillie aura changé de tour,
 On ne sentira plus la barbare structure
 De ses expressions mises à la torture ;
 S'étonne cependant d'où vient que chez Coignard
 Le Saint-Paulin écrit avec un si grand art,
 Et d'une plume douce, aisée et naturelle,
 Pourrit, vingt fois encor moins lu que La Pucelle.
 Elle en accuse alors notre siècle infecté
 Du pédantesque goût qu'ont pour l'antiquité
 Magistrats, princes, ducs, et même fils de France,
 Qui lisent sans rougir et Virgile et Térence,
 Et, toujours pour P** pleins d'un dégoût malin,
 Ne savent pas s'il est au monde un Saint-Paulin*

Pour m'épouser entrait avec tous ses grands noms,
 Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères,
 Je lui dirais bientôt : « Je connais tous vos pères :
 Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat
 Où sous l'un des Valois Enghien sauva l'Etat¹.
 D'Hozier n'en convient pas ; mais, quoi qu'il en puisse être
 Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
 Ainsi donc, au plutôt délogeant de ces lieux,
 Allez, princesse, allez avec tous vos aïeux,
 Sur le pompeux débris des lances espagnoles,
 Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérizoles :
 Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous. »

J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux.
 Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
 De l'assistance au sceau² ne tire point son lustre,
 Et que, né dans Paris de magistrats connus,
 Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
 De ces nobles sans nom que, par plus d'une voie,
 La province souvent en guêtres nous envoie.
 Mais, eussé-je comme eux des meuniers pour parents,
 Mon épouse vint-elle encor d'aïeux plus grands,
 On ne la verrait point, vantant son origine,
 A son triste mari reprocher la farine.
 Son cœur, toujours nourri dans la dévotion,
 De trop bonne heure apprit l'humiliation ;
 Et, pour vous détromper de la pensée étrange
 Que l'hymen aujourd'hui la corrompe et la change,
 Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
 Exigé qu'un époux ne la contraindrait point
 A traîner après elle un pompeux équipage,
 Ni surtout de souffrir par un profane usage,
 Qu'à l'église jamais, devant le Dieu jaloux,
 Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.
 Telle est l'humble vertu, qui dans son âme empreinte...
 — Je le vois bien, tu vas épouser une sainte ;
 Et dans tout ce grand zèle il n'est rien d'affecté.
 Sais-tu bien cependant, sous cette humilité,

1. Combat de Cérizoles gagné par le duc d'Enghien en Italie.

2. Assistance au Sceau, principale fonction des secrétaires du roi nouveaux anoblis.

L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
Alcippe, et connais-tu la nation dévotte ?

Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.

A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer.
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer¹.
Mais, pour quelques vertus si pures, si sincères,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires
Qui, sous un vain dehors d'austère piété,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,
Et couvrent, de Dieu même, empreint sur leur visage
De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage ?
N'attends pas qu'à tes yeux j'aie ici l'étaler.
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.

De leurs galants exploits les Bussys, les Brantômes,
Pourraient avec plaisir te compiler des tomes,
Mais, pour moi dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigote altière
Qui, dans son fol orgueil, aveugle et sans lumière,
A peine sur le seuil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection ;
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse
Va quatre fois par mois se vanter à confesse,
Et, les yeux vers le ciel, pour se le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourments qu'elle me fait souffrir.

Sur cent pieux devoirs aux saints elle est égale,

1. Une lettre de Racine à Boileau, du 30 mai 1693, montre que tout cet éloge de M^{me} de Maintenon était un peu commandé.

Elle lit Rodriguez¹, fait l'oraison mentale,
 Va pour les malheureux quêter dans les maisons,
 Hante les hôpitaux, visite les prisons,
 Tous les jours à l'église entend jusqu'à six messes;
 Mais de combattre en elle et dompter ses faiblesses,
 Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,
 Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
 Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle,
 C'est ce qu'en vain le Ciel voudrait exiger d'elle.
 Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
 Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger.
 Il faut, sans différer, savoir ce qu'il en pense.
 Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
 Qu'il paraît bien nourri ! Quel vermillon ! quel teint !
 Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint !
 Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine.
 Il eut encore hier la fièvre et la migraine,
 Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
 Il serait sur son lit peut-être à trembloter.
 Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
 Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
 Quelque léger dégoût vient-il le travailler,
 Une faible vapeur le fait-elle bâiller,
 Un escadron coiffé d'abord court à son aide ;
 L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède ;
 Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
 Confitures surtout volent de tous côtés ;
 Car de tous mets sucrés, secs, en pâte ou liquides,
 Les estomacs dévots toujours furent avides ;
 Le premier massepain, pour eux, j'e crois, se fit,
 Et le premier citron à Rouen fut confit².
 Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes,
 Du paradis pour elle il aplanit les routes ;
 Et, loin sur ses défauts de la mortifier,
 Lui-même prend le soin de la justifier.

1. Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus. Son principal ouvrage est la *Pratique de la Perfection chrétienne*, plusieurs fois traduit en français, entre autres par Port-Royal et par l'abbé Regnier-Desmarais.

2. Les plus exquis citrons confits se font à Rouen. *Val.*

Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure ?
 Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure :
 Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner ?
 Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
 Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode ;
 Une femme surtout doit tribut à la mode.
 L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits ;
 L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis.
 Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?
 Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
 Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser ?
 Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuser.
 On ne peut pas toujours travailler, prier, lire ;
 Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
 Le plus grand jeu, joué dans cette intention,
 Peut même devenir une bonne action.
 Tout est sanctifié par une âme pieuse.
 Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse,
 Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parents
 Engloutir à la Cour charges, dignités, rangs.
 Votre bon naturel en cela pour eux brille.
 Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.
 D'ailleurs tous vos parents sont sages, vertueux ;
 Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
 D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
 Éprises du néant des vanités humaines.
 Laissez-là, croyez-moi, gronder les indévots,
 Et sur votre salut, demeurez en repos.
 Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
 Alors, croyant d'un ange entendre la réponse,
 Sa dévote s'incline et, calmant son esprit,
 A cet ordre d'en haut sans réplique souscrit.
 Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit légitimes,
 Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes ;
 Dans un cœur tous les jours nourri du sacrement,
 Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
 Et croit que devant Dieu ses fréquents sacrilèges
 Sont pour entrer au ciel d'assurés privilèges.
 Voilà le digne fruit des soins de son docteur.
 Encore est-ce beaucoup, si ce guide imposteur,
 Par les chemins fleuris d'un charmant quiétisme,

Tout à coup l'amenant au vrai molinozisme¹,
 Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
 Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

Mais dans ce doux état, molle, délicieuse,
 La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuse
 Qui, follement outrée en sa sévérité,
 Baptisant son chagrin du nom de piété,
 Dans sa charité fausse, où l'amour-propre abonde,
 Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde ?
 Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
 Ne présume du crime, et ne trouve un péché.
 Pour une fille honnête et pleine d'innocence
 Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance,
 Réputés criminels, les voilà tous chassés,
 Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
 Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
 Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille,
 Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
 De voir que le portier lui demande son nom,
 Et que, parmi ses gens changés en son absence,
 Il cherche vainement quelqu'un de connaissance.

Fort bien : le trait est bon. Dans les femmes, dis-tu,
 Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
 Voilà le sexe peint d'une noble manière !
 Et Théophraste même, aidé de la Bruyère²,
 Ne m'en pourrait pas faire un plus riche tableau.
 C'est assez ; il est temps de quitter le pinceau.
 Vous avez désormais épuisé la satire.
 — Épuisé ! cher Alcippe. Ah ! tu me ferais rire !
 Sur ce vaste sujet si j'allais tout tracer,
 Tu verrais sous ma main des tomes s'amasser.
 Dans le sexe j'ai peint la piété caustique.
 Et que serait-ce donc si, censeur plus tragique,
 J'allais t'y faire voir l'athéisme établi,

1. *Molinozisme*. Miguel Molinoz, né dans le diocèse de Saragosse en 1627, mort en 1696 dans les prisons de l'Inquisition, publia en 1675 la *Guide spirituelle*, où soixante-huit propositions furent condamnées et qui donna naissance à la secte des molinistes ou quédistes.

2. La Bruyère a traduit les *Caractères* de Théophraste et fait ceux de son siècle. *Vai.*

Et, non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
 Si j'allais t'y montrer plus d'une Capanée¹
 Pour souveraine loi mettant la Destinée,
 Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
 Et nous parlant de Dieu du ton de Des Barreaux² ?

Mais, sans aller chercher cette femme infernale,
 T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale,
 Qui, m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?
 T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
 T'ai-je encore exprimé la brusque impertinente ?
 T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,
 Qui veut, vingt ans encore après le sacrement,
 Exiger d'un mari les respects d'un amant ?
 T'ai-je fait voir de joie une belle animée
 Qui souvent, d'un repas sortant toute enfumée,
 Fait même à ses amants, trop faibles d'estomac,
 Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac ?
 T'ai-je encore décrit la dame brelandière,
 Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière³,
 Et souffre des affronts que ne souffrirait pas
 L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas ?
 Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tysiphones,
 Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes,
 Qui, prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
 S'irritent sans raison contre leur propre sang,
 Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
 Battent dans leurs enfants l'époux qu'elles haïssent,
 Et font de leur maison, digne de Phalaris⁴,
 Un séjour de douleurs, de larmes et de cris ?
 Enfin t'ai-je dépeint la superstitieuse,
 La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse,
 Celle qui de son chat fait son seul entretien,

1. Capanée était un des sept chefs de l'armée qui mit le siège devant Thèbes. Les poètes ont dit que Jupiter le foudroya à cause de son impiété. *Val*

2. Des Barreaux. On dit qu'il se convertit avant que de mourir. *Val.* — Jacques Vallée, sieur Des Barreaux, conseiller au parlement.

3. *Se fait cabaretière.* Il y a des femmes qui donnent à souper aux joueurs, de peur de ne plus les revoir s'ils sortaient de leur maison. *Val.*

4. Phalaris, tyran en Sicile, très cruel. *Val.* — Il s'empara du pouvoir, à Agrigente, vers 571 avant J.-C.

Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien ?
 Il en est des milliers ; mais ma bouche, enfin lasse,
 Des frois quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce.

J'entends. C'est pousser loin la modération.

Ah ! finissez, dis-tu, la déclamation.

Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
 J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
 Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
 D'un censeur, dans le fond, qui folâtre et qui rit,
 Plein du même projet qui vous vint dans la tête
 Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la bête !
 Mais enfin vous et moi c'est assez badiner.

Il est temps de conclure, et pour tout terminer,
 Je ne dirai qu'un mot : La fille qui m'enchanté,
 Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
 N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
 Si, par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
 La belle, tout-à-coup rendue insociable,
 D'ange, ce sont vos mots, se transformait en diable,
 Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
 Lui dire : « Eh bien ! Madame, il faut nous séparer.
 Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre,
 Mon bien se monte à tant ; tenez, voilà le vôtre.
 Partez ; délivrons-nous d'un mutuel souci. »

Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?

Pour sortir de chez toi, sur cette offre offensante,
 As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
 Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
 Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?
 Bientôt son procureur, pour elle usant sa plume,
 De ses prétentions va t'offrir un volume.

Car, grâce au droit reçu chez les Parisiens,
 Gens de douce nature et maris bons chrétiens,
 Dans ses prétentions une femme est sans borne.

Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.

Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.

— Des arbitres !... Tu crois l'empêcher de plaider ?

Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
 Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
 Pour elle, un bout d'arpent qu'il faudra disputer
 Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.

Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse ;
Et, sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettrait pavillon bas¹,
Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie,
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procès abattu, consterné,
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, réduit à la reprendre.

1. La comtesse de Crissé serait l'original de ce portrait, aussi bien que de la comtesse de Pimbèche des *Plaideurs*.

SATIRE XI ¹

A MONSIEUR DE VALINCOUR

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

DE LA MARINE ET DES COMMANDEMENTS DE MONSIEUR

LE COMTE DE TOULOUSE

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde ;
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur,
Et tout crie ici-bas : l'honneur ! vive l'honneur !
Entendons discourir sur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ses confrères ;
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur en sa personne à ramer condamné.
En un mot, parcourons et la mer et la terre ;
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, magistrats : chez eux, si je les crois,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.

Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne ²,
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'aperçois partout que folle ambition,

1. Composée en 1698, à l'occasion du procès intenté aux Boileau sur leur noblesse, par une compagnie de financiers. — A monsieur de Valincour. Jean-Baptiste-Henri du Troussel de Valincour, de l'Académie française et de celle des Sciences. On a de lui : *Lettre à madame la marquise de sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12 ; *La Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1681, in-12 ; des observations sur l'*Edipe* de Sophocle ; quelques traductions en vers ; des contes, etc.

2. *Leur portant la Lanterne*. Allusion au mot de Diogène le Cynique, qui portait une lanterne en plein jour, et qui disait qu'il cherchait un homme. *Val*.

Faiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
 Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
 Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre
 Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
 Souvent, à ce qu'il est joué un rôle opposé.
 Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
 Impudemment le fou représenter le sage,
 L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
 Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
 Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
 Bientôt on les connaît, et la vérité perce.
 On a beau se farder aux yeux de l'univers,
 A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts
 Le public malin jette un œil inévitable ;
 Et bientôt la Censure, au regard formidable,
 Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
 Et nous développer avec tous nos défauts.
 Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
 Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être ;
 Et jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici-bas
 Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
 En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,
 Veut par un air riant en éclaircir les ombres
 Le ris sur son visage est en mauvaise humeur ;
 L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;
 Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,
 Et la vanité brille en toutes ses bassesses ¹.
 Le naturel toujours sort, et sait se montrer.
 Vainement on l'arrête, on le force à rentrer,
 Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.
 Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
 Revenons de ce pas à mon texte égaré.
 L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré.
 Mais l'honneur, en effet, qu'il faut que l'on admire,
 Quel est-il, VALINCOUR ? Pourras-tu me le dire ?
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler,
 L'avare à voir chez lui le Pactole² rouler,

1. Ces vers seraient le portrait du premier président de Harlay.

2. Le Pactole, fleuve de Lydie où l'on trouve de l'or, ainsi que dans plusieurs autres fleuves. *Val.*

Un faux brave à vanter sa prouesse frivole,
 Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole,
 Ce poète à noircir d'insipides papiers,
 Ce marquis à savoir frauder ses créanciers,
 Un libertin à rompre et jeûnes et carême,
 Un fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourrait le penser ?
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?
 Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence,
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence,
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieus,
 De posséder enfin mille dons précieux ?
 Mais, avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme,
 Un roi même, souvent peut n'être qu'un infâme,
 Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.
 Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer ?
 Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Evremond¹ nous prône,
 Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
 Sans elle, la valeur, la force, la bonté,
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
 Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.
 Un injuste guerrier², terreur de l'univers,
 Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
 S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
 N'est qu'un plus grand voleur que Duterte et Saint-Ange³.
 Du premier des Césars on vante les exploits :
 Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
 Eût-il pu disculper son injuste manie ?
 Qu'on livre son pareil en France à La Reynie⁴,
 Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers

1. Saint-Evremond a fait une dissertation dans laquelle il donne la préférence à Pétrone sur Sénèque. *Val.*

2. *Un injuste guerrier.* Alexandre. *Val.*

3. Fameux voleurs de grand chemin.

4. Gabriel-Nicolas de La Reynie fut pourvu de la charge de maître des requêtes en 1661. Six ans après, le Roi, voulant établir un bon ordre dans la ville de Paris, ôta la police au lieutenant-civil, et créa une charge de lieutenant de police dont M. de La Reynie fut pourvu en 1667. Il fut l'un des commissaires de la Chambre ardente établie à l'Arsenal pour la recherche des personnes accusées de sortilège et de poisons. *Note de l'édition de 1772*

Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
 C'est d'un roi ¹ que l'on tient cette maxime auguste,
 Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
 Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla,
 Joignez-y Tamerlan, Genserik, Attila :
 Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
 Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes ²
 Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
 Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
 Oui, la justice en nous est la vertu qui brille.
 Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
 Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
 C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
 A cet unique appât l'âme est vraiment sensible ;
 Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui
 Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
 Disons plus : il n'est point d'âme livrée au vice
 Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
 Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau.
 Tout n'est pas Caumartin, Bignon ni Daguesseau ³ ;
 Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,
 Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage ;
 Et, du butin acquis en violant les lois,
 C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.
 Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
 Un dévot aux yeux creux et d'abstinence blême,
 S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
 L'Évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
 Sois dévot ; elle dit : Sois doux, simple, équitable.
 Car d'un dévot souvent au chrétien véritable,
 La distance est deux fois plus longue, à mon avis,

1. Agésilas.

2. Socrate.

3. Urbain-Louis Le Febvre de Caumartin, conseiller d'État, intendant des finances et sous-doyen du conseil. — Jean-Paul Bignon, abbé de Saint-Quentin, doyen de l'église collégiale de Saint-Germain-l'Auxerrois, des Académies française, des sciences et des inscriptions, bibliothécaire du roi, doyen des conseillers d'État. — Henri-François d'Aguesseau, chancelier de France.

Que du pôle antarctique au détroit de Davis ¹.
 Encor par ce dévot ne crois pas que j'entende
 Tartuffe, ou Molinos et sa mystique bande.
 J'entends un faux chrétien mal instruit, mal guidé,
 Et qui, de l'Évangile en vain persuadé,
 N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice ;
 Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice,
 Qui, toujours près des grands, qu'il prend soin d'abuser,
 Sur leurs faibles honteux sait les autoriser,
 Et croit pouvoir au Ciel, par ses folles maximes,
 Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.
 Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.
 Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
 Coucluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
 De regarder en tout la raison et la loi,
 D'être doux pour tout autre et rigoureux pour soi,
 D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
 Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.
 Je doute que le flot des vulgaires humains
 A ce discours pourtant donne aisément les mains,
 Et, pour t'en dire ici la raison historique,
 Souffre que je l'habille en fable allégorique :
 Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
 L'honneur, cher VALINCOUR, et l'équité, sa sœur,
 De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
 Régnaient chéris du Ciel dans une paix profonde.
 Tout vivait en commun sous ce couple adoré.
 Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé.
 La vertu n'était point sujette à l'ostracisme ²,
 Ni ne s'appelait point alors un ^{****} ³
 L'honneur, beau par soi-même, et sans vains ornements,
 N'étalait point aux yeux ni l'or ni les diamants,
 Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,

1. Déroit sous le pôle arctique près de la Nouvelle Zemble. John Davis, célèbre navigateur anglais, découvrit en août 1585 le déroit qui a conservé son nom.

2. Loi par laquelle les Athéniens avaient droit de reléguer tel de leurs citoyens qu'ils voulaient. *Val*.

3. *Un*****. Les éditions postérieures à 1743 portent seules le mot *Jansénisme*.

Maintenait de sa sœur les règles salutaires.
 Mais, une fois au Ciel par les dieux appelé,
 Il demeura longtemps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
 Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
 Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
 S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur ;
 Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
 Seul porter désormais le faix du diadème,
 De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
 A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
 L'innocente équité, honteusement bannie,
 Trouve à peine un désert ou fuir l'ignominie.
 Aussitôt, sur un trône éclatant de rubis,
 L'imposteur monte, orné de superbes habits.
 La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent,
 Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent.
 Tout fier, il montre alors un front plus sourcilieux ;
 Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
 Par son ordre amenant les procès et la guerre,
 En tous lieux de ce pas vont partager la terre,
 En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
 Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
 Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit inique
 Bâtit de vaines lois un code fantastique ;
 Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
 L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
 Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
 Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs ou Tue.*

Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
 Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer :
 Le frère au même instant s'arma contre le frère ;
 Le fils trempa ses mains dans le sang de son père ;
 La soif de commander enfanta les tyrans,
 Du Tanaïs ¹ au Nil porta les conquérants ;
 L'ambition passa pour la vertu sublime ;
 Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.
 On ne vit plus que haine et que division,
 Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

1. Le Tanaïs est un fleuve du pays des Scythes. *Val.*

Le véritable honneur sur la voûte céleste,
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieux
Va partout se montrer dans les terrestres lieux ;
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage,
S'en va trouver sa sœur et dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour.
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,
Sur les tristes mortels le faux honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais, en fut-il l'auteur, je conclus de sa fable
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

DISCOURS DE L'AUTEUR

POUR SERVIR D'APOLOGIE

A LA SATIRE XII, SUR L'ÉQUIVOQUE¹

Quelque heureux succez qu'aient eu mes ouvrages, j'avois résolu, depuis leur dernière édition, de ne plus rien donner au public; et, quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'eusse encore fait contre l'équivoque une satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée ne jugeoient pas inférieure à mes autres écrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée; et je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux desormais de me faire oublier que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on debitoit dans le monde, sous mon nom, quantité de méchants écrits, et entr'autres une pièce en vers contre les Jésuites également odieuse et insipide, et où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur Société les injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin; car, bien que tous les gens sensez aient connu sans peine que la pièce n'étoit point de moi, et qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aient présumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un mediocre affront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma satire contre l'ÉQUIVOQUE, parce qu'en la lisant les moins éclairés,

1. Ce Discours, composé vers la fin de 1708, fut publié en 1711.

même de ces petits esprits, ouvriraient peut-être les yeux, et verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas et rampant de l'auteur de ce pitoyable écrit. Ajoûtez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma satire, en la donnant au public, un avertissement en maniere de preface où je me justifierois pleinement, et tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui, et j'espère que le peu que je viens de dire produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la satire pour laquelle est fait ce discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, et par une espece de dépit et de colere poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin, à Auteuil, et révois en marchant à un poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avois même déjà composé quelques vers dont j'étois assez content. Mais, voulant continuer, je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue ; et, m'étant sur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniere qu'au lieu de m'appliquer davantage à reformer cette équivoque, et de poursuivre mon poëme contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'équivoque même une satire qui pût me vanger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de mediocres difficultez à mettre en vers un sujet si sec. Et même il s'en presenta d'abord une qui m'arrêta tout court ; ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferois le mot d'équivoque, beaucoup d'habiles écrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux. Et, bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers ; mais ensuite, les pensées me venant en foule, et les choses que j'avois à reprocher à l'équivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cens cinquante.

C'est au public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Et je n'emploierai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres écrits, mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'est que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin que toutes mes autres poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les Jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'équivoque je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale, le mot d'équivoque, en ce sens-là, ne voulant dire qu'une ambiguïté de paroles; mais que je l'ai pris comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolâtrie avoit pris naissance de l'équivoque, les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier père avoit prêté l'oreille aux promesses du Démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique, sur tout ma satire étant un pur jeu d'esprit où il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante et plus considérable qu'on me fera peut être au sujet des propositions de morale relâchée que j'attaque dans la dernière partie de mon ouvrage. Car, ces propositions aiant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces théologiens, et causer ainsi une espèce de scandale dans l'Église. A cela je répons premièrement qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Église, et tout récemment encore par deux des plus grands Papes qui aient depuis long-temps rempli le S. Siège. Je dis en second lieu qu'à l'exemple de ces célèbres vicaires de Jesus-Christ je n'ai point nommé les auteurs de ces propositions, ni aucun de ces théologiens dont

on dit que je puis causer la diffamation, et contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lu, ni ne suis d'humeur à lire leurs écrits : ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, et s'être trompez dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisième lieu qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Église en traitant de ridicules des propositions rejetées de toute l'Église, et plus dignes encore par leur absurdité d'être sifflées de tous les fidèles que refutées sérieusement. C'est ce que je me croi obligé de dire pour me justifier. Que si, après cela, il se trouve encore quelques theologiens qui se figurent qu'en décrivant ces propositions j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi ne sauroit venir que des mauvais artifices de l'équivoque, qui, pour se vanger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces theologiens en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, et dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me semble, bien des paroles, et peut-être trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considerable ouvrage qu'est la satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne croi pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux lecteurs qu'en attaquant comme je fais dans ma satire ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières ; mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon épître de l'amour de Dieu, j'ai non seulement consulté sur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au prelat de l'Église qui, par l'étendue de ses connoissances et par l'éminence de sa dignité, est le plus capable et le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matières : je veux dire à M. le cardinal de Noailles¹, mon archevêque. J'ajouterai que ce pieux et savant cardinal a eu trois semaines ma satire entre les mains, et qu'à mes instantes prières, après l'avoir lue

1. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Cahors en 1679, évêque de Châlons-sur-Marne la même année, archevêque de Paris en 1695, cardinal en 1700.

et relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ et sur lequel je lui ai donné entière satisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation si authentique, si sure, et si glorieuse, je puis marcher la tête levée, et dire hardiment des critiques qu'on pourra faire désormais contre la doctrine de mon ouvrage que ce ne sauroient être que de vaines subtilitez d'un tas de miserables sophistes formés dans l'école du mensonge, et aussi affidés amis de l'équivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens et de la vérité.

SATIRE XII

SUR L'ÉQUIVOQUE ¹

Du langage français bizarre hermaphrodite,
De quel genre te faire, Équivoque maudite,
Ou maudit ? car sans peine aux rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocents les discours imposteurs ;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs,
Par qui, de mots confus sans cesse embarrassée,
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agréments
Les yeux faux et gâtés de tes louches amants,
Et ne viens point ici de ton ombre grossière
Envelopper mon style, ami de la lumière.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fuis donc. Mais non, demeure ; un démon qui m'inspire
Veut qu'encore une utile et dernière satire,
De ce pas, en mon livre, exprimant tes noirceurs,
Se vienne en nombre pair joindre à ses onze sœurs ;
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche : voyons, malgré l'âge et sa glace,
Si ma muse aujourd'hui, sortant de sa langueur,
Pourra trouver encore un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique ² ?
Ne vaudrait-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,
Répandre de tes jeux le sel réjouissant,

1. Composée en 1705 et publiée pour la première fois en 1711, après la mort de l'auteur.

2. En 1705, Boileau avait soixante-neuf ans.

Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
 Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?
 Je ferais mieux, j'entends, d'imiter Benserade ¹.
 C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
 Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la Cour,
 Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
 Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
 Mais ce n'est plus le temps. Le public, détrompé,
 D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.
 Tes bons mots, autrefois délices des ruelles ²,
 Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,
 Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
 Sont des collets montés et des vertugadins ³.
 Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
 De ton froid jeu de mots l'insipide figure :
 C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
 Et pour mille beaux traits vanté si justement,
 Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
 Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
 Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
 Faire de son discours la piquante beauté.

Mais laissons là le tort qu'à ces brillants ouvrages
 Fit le plat agrément de tes vains badinages.
 Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,
 Source de toute erreur, sema dans l'univers ;
 Et, pour les contempler jusque dans leur naissance,
 Dès le temps nouveau né, quand la Toute-Puissance
 D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
 N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
 Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme

1. Isaac de Benserade, de l'Académie française, a fait des tragédies, mais il est surtout connu pour avoir mis en rondeaux les *Métamorphoses d'Ovide*. Le *Sonnet sur Job*, qui, avec le sonnet de Voiture sur la princesse Uranie, donna lieu à la fameuse querelle des *Jobelins* et des *Uraniciens*, est de lui.

2. La ruelle est, à proprement parler, l'espace qui, dans la chambre à coucher, se trouve derrière le lit ; on a fini par appliquer ce nom à la chambre elle-même. Les *Précieuses*, étendues sur leur lit, recevaient les beaux esprits dans la ruelle.

3. *Vertugadins*. C'est une manière de cercle de baleine que les dames se mettent sur les hanches et sur quoi pose la jupe, de sorte que cela étend et élargit leurs jupes considérablement. (RICHELET.)

Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal ?
Il en fit sur-le-champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'était plus, grâce à sa vanité,
Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif, partout faisaient la guerre,
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivait enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et, bien que l'homme alors parût si rabaisé,
Par toi contre le ciel un orgueil insensé
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,
Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abimer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais, avant qu'il lâchât les écluses des cieus,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus comme serpent dans l'arche conservée ;
 d'abord, poursuivant tes projets suspendus,
Chez les mortels restants, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables et de songes,
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors, ce ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance.
Puis, de cent dogmes faux la superstition
Répandant l'idolâtre et folle illusion,
Sur la terre en tous lieux disposé à les suivre,
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre ;
Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce :
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices,

Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt, te signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui partout fis parler les oracles ;
C'est par ton double sens, dans leurs discours jeté,
Qu'ils surent en mentant dire la vérité,
Et, sans crainte rendant leurs réponses normandes,
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.

Ainsi, loin du vrai jour par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice ;
Et, par toi de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse ;
La candeur se nomma grossièreté, rudesse.
Au contraire, l'aveugle et folle ambition
S'appela des grands cœurs la belle passion ;
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquisite prudence,
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers ;
Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques rois censés grands politiques,
Qu'infâmes scélérats à la gloire aspirants,
Et voleurs revêtus du nom de conquérants.

Mais à quoi s'attacha ta savante malice ?
Ce fut surtout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires lois ton ambiguité
Répandant son adroite et fine obscurité,
Aux yeux embarrassés des juges les plus sages
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages ;
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci ;
Le texte fut souvent par la glose obscurci ;
Et, pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux, et le bon droit eut tort.
Voilà comment, déchu de sa grandeur première,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière,
Et, par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,

Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.

De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
 Il resta quelque trace encore dans la Judée.
 Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissants
 Vainement on chercha la vertu, le droit sens;
 Car qu'est-ce loin de Dieu que l'humaine sagesse?
 Et Socrate l'honneur de la profane Grèce,
 Qu'était-il en effet, de près examiné,
 Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné¹,
 Et, malgré la vertu dont il faisait parade,
 Très équivoque ami du jeune Alcibiade?
 Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
 Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,
 Par l'humaine raison, de clarté dépourvue,
 L'humble et vraie équité fut à peine entrevue;
 Et par un sage altier, au seul faste attaché,
 Le bien même accompli souvent fut un péché².

Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
 Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
 Vint du sein lumineux de l'éternel séjour
 De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
 A l'aspect de ce Dieu, les démons disparurent;
 Dans Delphes, dans Délos, tes oracles se turent;
 Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux:
 L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
 Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
 Chez la nation même à son culte fidèle,
 De tous côtés arma tes nombreux sectateurs:
 Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.
 C'est par eux que l'on vit la Vérité suprême
 De mensonge et d'erreur accusée elle-même,
 Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,

1. Au lieu de ce vers l'auteur avait mis celui-ci :

*Qu'un mortel, comme un autre, au mal déterminé,
 Et c'est le vers que M. le cardinal de Noailles lui fit changer.*

2. Brossette donne à ces deux vers les deux compositions antérieures qui suivent :

*Et, faite avec un cœur au seul faste attaché,
 La bonne action même au fond fut un péché.*

Ou :

*Et, fait avec un cœur au seul faste attaché,
 Le bien même, le bien au fond fut un péché.*

Et l'auteur de la vie à mourir condamné.
 Ta fureur toutefois, à ce coup, fut déçue,
 Et pour toi ton audace eut une triste issue.
 Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité,
 Se releva soudain tout brillant de clarté ;
 Et partout sa doctrine en peu de temps portée
 Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée.
 Des superbes autels à leur gloire dressés,
 Tes ridicules dieux tombèrent renversés :
 On vit en mille endroits leurs honteuses statues
 Pour le plus bas usage utilement fondues,
 Et gémir vainement Mars, Jupiter, Vénus,
 Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenus.
 Sans succomber pourtant tu soutins cet orage,
 Et, sur l'idolâtrie enfin perdant courage,
 Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,
 Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.

Alors, pour seconder ta triste frénésie,
 Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie.
 Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
 De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
 Par lui l'erreur, toujours finement apprêtée,
 Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
 De son mortel poison tout courut s'abreuver,
 Et l'Église elle-même eut peine à s'en sauver.
 Elle-même deux fois, presque toute arienne,
 Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne,
 Lorsqu'attaquant le Verbe et sa divinité¹,
 D'une syllabe impie un saint mot augmenté
 Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières,
 Et fit de sang chrétien couler tant de rivières.
 Le fidèle, au milieu de ces troubles confus

1. Voici, suivant Brossette, la première composition de ces quatre vers :

*Lorsque chez ses sujets, l'un contre l'autre armés,
 Et sur un Dieu fait homme au combat animés,
 Tu fis, dans une guerre et si triste et si longue,
 Périr tant de chrétiens, martyrs d'une diphthongue.*

Ce dernier vers est resté célèbre. Les orthodoxes disent que le Fils est de même substance que le Père : *Omoustos* ; les ariens, qu'il est de substance semblable : *Omotoustos*.

Quelque temps égaré, ne se reconnut plus,
Et, dans plus d'un aveugle et ténébreux concile¹,
Le mensonge parut vainqueur de l'Évangile.

Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeler Arius, Valentin et Pélage²,
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge
Dieu, pour faire éclaircir à fond ces vérités,
A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités.
Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,
Et soi-disant choisis pour réformer l'Église,
Vinrent du célibat affranchir la prêtrise,
Et, des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux moines las du joug rendre la liberté.
Alors, n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible,
Et, sans être approuvé par le clergé romain,
Tout protestant fut pape, une Bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris ;
Ou qu'en toutes saisons, sur les murs, à Paris,
On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes,
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés à coup sûr du *Mercure galant*.

Ce ne fut plus partout que fous anabaptistes,
Qu'orgueilleux puritains, qu'exécrables déistes.

1. On cite plus de vingt conciles tenus par les Ariens de 348 à 360.

2. Arius, né en Lybie ou à Alexandrie, fut le fondateur de la secte *arienne*, qui niait la divinité de Jésus-Christ. — Valentin, hérésiarque platonicien du x^e siècle, né en Égypte. On ne connaît que par saint Irénée les idées de Valentin. Sa divinité, qu'il appelait *Plérôme* ou *Plénitude*, résultait d'une longue suite d'Éons, êtres mâles et femelles partagés en différentes classes. — Pélage, hérésiarque anglais du iv^e siècle. Son nom primitif était Morgan; il niait le péché originel et la nécessité de la grâce: il trouva dans saint Augustin un rude adversaire.

Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
 Et chaque chrétien fut de différente loi.
 La Discorde, au milieu de ces sectes altières,
 En tous lieux cependant déploya ses bannières ;
 Et ta fille, au secours des vains raisonnements
 Appellant le ravage et les embrasements.
 Fit en plus d'un pays, aux villes désolées,
 Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.
 L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur ;
 Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
 De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
 Oublia la douceur, aux chrétiens commandée,
 Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
 Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
 Au signal tout à coup donné pour le carnage,
 Dans les villes, partout, théâtres de leur rage,
 Cent mille faux zélés, le fer en main courants,
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents,
 Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
 Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique¹.
 Car quel lion, quel tigre égale en cruauté
 Une injuste fureur qu'arme la piété ?

Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
 Étaient pourtant toujours de l'Église abhorrées ;
 Et, dans ton grand crédit pour te bien conserver,
 Il fallait que le Ciel parut les approuver.
 Ce chef-d'œuvre devait couronner ton adresse.
 Pour y parvenir donc, ton active souplesse
 Dans l'école abusant tes grossiers écrivains,
 Fit croire à leurs esprits, ridiculement vains,
 Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
 Par deux ou trois d'entr'eux réputé soutenable,
 Prenait chez eux un sceau de probabilité
 Qui même contre Dieu lui donnait sûreté,
 Et qu'un chrétien pouvait, rempli de confiance,
 Même en le condamnant, le suivre en conscience.
 C'est sur ce beau principe, admis si follement,
 Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement
 De la plus dangereuse et terrible morale

1. Nuit de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572.

Que Lucifer, assis dans la chaire infernale,
 Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
 Ait jamais enseignée aux novices démons.
 Soudain, au grand honneur de l'école païenne,
 On entendit prêcher dans l'école chrétienne
 Que sous le joug du vice un pécheur abattu
 Pouvait, sans aimer Dieu ni même la vertu,
 Par la seule frayeur au sacrement unie,
 Admis au ciel, jouir de la gloire infinie,
 Et que, les clefs en main, sur ce seul passeport,
 Saint Pierre, à tous venants devait ouvrir d'abord.

Ainsi, pour éviter l'éternelle misère,
 Le vrai zèle au chrétien n'étant plus nécessaire,
 Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
 De tout crime laver la coupable action.
 Bientôt se parjurer cessa d'être un parjure ;
 L'argent à tout denier se prêta sans usure ;
 Sans simonie on put contre un bien temporel
 Hardiment échanger un bien spirituel¹ ;
 Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare ;
 Et même chez les rois le superflu fut rare.
 C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,
 L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.
 C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse
 Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe,
 Pourvu que, laissant là son salut à l'écart,
 Lui-même, en la disant, n'y prenne aucune part².
 C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme,
 Sans blesser la justice, assassiner un homme.
 Assassiner ! Ah ! non, je parle improprement ;
 Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,
 Surtout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
 Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.

1. Voici deux variantes de ces deux vers indiquées, la première par Boileau dans sa lettre à Brossette du 2 août 1707, l'autre par Brossette :
*Qu'en chaire tous les jours combattant ton audace,
 Blâment plus haut que moi les vrais enfants d'Ignace.*

Ou :

*Que tous les jours remplis de tes visions folles,
 Plus d'un moine à long froc prêche dans tes écoles...*

2. Wendrock. Nom sous lequel Nicole a publié sa traduction latine des *Provinciales*.

Enfin ce fut alors que, sans se corriger,
 Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager ?
 Veux-je d'un pape illustre¹, armé contre tes crimes,
 A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes² ;
 Exprimer tes détours burlesquement pieux
 Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux ;
 Tes subtils faux-fuyants pour sauver la mollesse,
 Le larcin, le duel, le luxe, la paresse ;
 En un mot, faire voir à fond développés
 Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés
 Que, sans peur débitant tes distinctions folles,
 L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles ?

Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
 A quels nombreux combats il faut me préparer ?
 J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques
 Hautement me compter au rang des hérétiques,
 M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
 Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur,
 De Pascal, de Wendrock, copiste misérable,
 Et, pour tout dire enfin, janséniste exécration.
 J'aurai beau condamner, en tout sens expliqués,
 Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués³ ;
 Blâmer de tes docteurs la morale risible,
 C'est, selon eux, prêcher en calvinisme horrible ;
 C'est nier qu'ici-bas, par l'amour appelé,
 Dieu pour tous les humains voulut être immolé.

Prévenons tout ce bruit : trop tard, dans le naufrage,
 Confus, on se repent d'avoir bravé l'orage.
 Halte-là donc, ma plume ; et toi, sors de ces lieux,
 Monstre à qui, par un trait des plus capricieux,
 Aujourd'hui terminant ma course satirique,
 J'ai prêté dans mes vers une âme allégorique
 Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,

1. *Un pape illustre.* Benoît Odescalchi, Innocent X.
 2. Dans une lettre à Brossette, du 2 août 1707. Boileau donne, de ces deux vers, la variante qui suit :
 Veux-je ici, rassemblant un corps de tes maximes,
 Donner Soto, Bannez, Diana, mis en rimes.
 3. C'est-à-dire les cinq propositions qu'on disait être dans le livre de *Jansenius*, et que nul n'a jamais pu y trouver. (V. Pascal, *1^{re} Lettre à un Provincial*).

Dans ces pays, par toi rendus si renommés,
 Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe¹ arrose ;
 Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
 Porte-la dans TRÉVOUX², à ce beau tribunal,
 Où de nouveaux Midas un sénat monacal,
 Tous les mois, appuyé de ta sœur l'Ignorance,
 Pour juger Apoilon tient, dit-on, sa séance.

FIN DES SATIRES

1. L'Orne... la Sarthe, rivières qui passent par la Normandie.
 Val. — La Sarthe a seulement sa source en Normandie.

2. Trévoux, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Ain. C'était la capitale de la principauté de Dombes. Les jésuites y publièrent de 1701 à 1707, avec l'appui de Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, un recueil littéraire célèbre : *Mémoires pour servir à l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, Paris et Trévoux, 265 vol. in-12. Il est question de Boileau dans le cahier de septembre 1703. C'est aussi à Trévoux, en 1704, que parut la réimpression du Dictionnaire de Furetière connue sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux*.

ÉPITRE I.

AU ROI

Grand roi, c'est vainement qu'adjuvant la satire,
Pour toi seul désormais j'avais fait vœu d'écrire,
Dès que je prends la plume, Apollon, éperdu,
Semble me dire : Arrête, insensé ; que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages² ?
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char,
Je ne pusse attacher *Alexandre et César* ;
Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide³,
T'exalter aux dépens et de *Mars* et d'*Alcide* ;
Te livrer le *Bosphore*, et, d'un vers incivil,
Proposer au *Sultan* de te céder le *Nil*.
Mais, pour te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire ;
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différents,
Phébus même aurait peur, s'il entraît sur les rangs ;
Que, par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;

1. Composée après le traité d'Aix-la-Chapelle en 1668, à la demande de Colbert, pour détourner le roi de la guerre. Cette épître a été présentée à Louis XIV par M^{me} de Thiange, sœur de M^{me} de Montespan.

2. Suivant Brossette, Boileau aurait d'abord ainsi fait ces deux vers :

Où vas-tu t'embarquer ? Regagne le rivage.
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrage.

3. Var. :

Ce n'est pas que *ma main*, comme un autre, à ton char,
Grand roi, ne put lier *Alexandre* et *César* ;
Ne put, sans se peigner, dans quelque ode insipide...

Et, si ma muse enfin n'est égale à mon Roi,
 Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
 « Est-ce là cet auteur, l'effroi de la *Pucelle*,
 Ce censeur, diront-ils, qui nous réformait tous ?
 Quoi ? ce critique affreux n'en sait pas plus que nous.
 N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
 Comme lui dans nos vers, pris *Memphis* et *Byzance*,
 Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le turban,
 Et coupé, pour rimer, les *cèdres du Liban* ?
 De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
 Se revêtir encore de nos phrases usées ? »

Que répondrais-je alors ? Honteux et rebuté,
 J'aurais beau me complaire en ma propre beauté,
 Et, de mes tristes vers admirateur unique,
 Plaindre en les relisant l'ignorance publique,
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
 Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans lecteur
 Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
 Habiller chez Francœur¹ le sucre et la cannelle.
 Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
 J'imite de Conrart² le silence prudent ;
 Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
 Et regarde le champ, assis sur la barrière.

Malgré moi, toutefois, un mouvement secret
 Vient flatter mon esprit, qui se tait à regret.
 Quoi ! dis-je, tout chagrin dans ma verve infertile,
 Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
 Faudra-il sur sa gloire attendre à m'exercer
 Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
 Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
 N'ose le suivre aux champs de l'Isle et de Bruxelles,
 Sans le chercher aux bords de l'Escaut et du Rhin,
 La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
 Oui, GRAND ROI, laissons là les sièges, les batailles ;
 Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,

1. Claude Julienne, dit Francœur, épicier, fournisseur de la maison du roi, demeurait rue Saint-Honoré, devant la croix du Trahoir, à l'enseigne du *Franc-Cœur*. L'un de ses ancêtres devait à Henri III le surnom de Francœur.

2. Fameux académicien qui n'a jamais rien écrit.

Et, souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
 S'aïlle couvrir de sang, de poussière et de feu.
 A quoi bon d'une muse au carnage animée
 Échauffer ta valeur, déjà trop allumée ?
 Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
 En ne nous laissons point des douceurs de la paix.
 « Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
 Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
 Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
 — Je vais, lui dit ce prince, à Rome, où l'on m'appelle.
 — Quoi faire ? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous ;
 Mais, Rome prise, enfin, Seigneur, où courons-nous¹ ?
 — Du reste des Latins la conquête est facile.
 — Sans doute on les peut vaincre ; est-ce tout ? — La Sicile
 De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 — Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
 Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise.
 Les chemins sont ouverts ; qui peut nous arrêter ?
 — Je vous entends, Seigneur : nous allons tout dompter ;
 Nous allons traverser les sables de Libye,
 Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
 Courir, delà le Gange, en de nouveaux pays,
 Faire trembler le Scythe aux bords de Tanaïs,
 Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
 Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
 — Alors, cher Cinéas, victorieux, content,
 Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
 — Eh, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ? »
 Le conseil était sage et facile à goûter.
 Pyrrhus vivait heureux s'il eût pu l'écouter ;
 Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
 C'est aux prélats de cour prêcher la résidence².
 Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,

1. *Mais quand nous l'aurons prise, eh bien, que ferons-nous ?*

2. Les évêques préféreraient alors, en général, le séjour de la Cour à celui de leur diocèse, et Saint-Simon en cite un, le cardinal de Polignac, qui n'avait jamais mis le pied dans son archevêché.

Approuve un fainéant sur le trône endormi ;
 Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
 On peut être héros sans ravager la terre.
 Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
 L'erreur parmi les rois donne les premiers rangs,
 Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
 Chaque siècle est fécond en heureux téméraires :
 Chaque climat produit des favoris de Mars.
 La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars ;
 On a vu mille fois des fanges méotides
 Sortir des conquérants, Goths, Vandales, Gépides.
 Mais un roi vraiment roi qui, sage en ses projets,
 Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
 La terre compte peu de ces rois bienfaisants.
 Le Ciel à les former se prépare longtemps.
 Tel fut cet empereur¹, sous qui Rome adorée
 Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée,
 Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
 Qui soupirait le soir si sa main fortunée
 N'avait par ses bienfaits signalé la journée.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
 Mais, où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
 GRAND ROI, sans recourir aux histoires antiques,
 Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,
 Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
 Au-devant de ton joug courait de toutes parts,
 Toi-même te borner au fort de ta victoire,
 Et chercher dans la paix² une plus juste gloire ?
 Ce sont là les exploits que tu dois avouer,
 Et c'est par là, GRAND ROI, que je te veux louer.
 Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,
 Suivront aux champs de Mars ton courage rapide ;
 Iront de ta valeur effrayer l'univers,
 Et camper devant Dôle au milieu des hivers³.

1. Titus.

2. La paix de 1668. *Val.*

3. Le Roi venait de conquérir la Franche-Comté en plein hiver février 1668). *Val.*

Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
 Je dirai les exploits de ton règne paisible.
 Je peindrai les plaisirs en foule renaissants¹,
 Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants².
 On verra par quels soins ta sage prévoyance,
 Au fort de la famine, entretint l'abondance³.
 On verra les abus par ta main réformés⁴,
 La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés,
 Du débris des traitants ton épargne grossie,
 Des subsides affreux la rigueur adoucie⁵,
 Le soldat dans la paix sage et laborieux⁶,
 Nos artisans grossiers rendus industrieux⁷,
 Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
 Que payait à leur art le luxe de nos villes⁸.
 Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments⁹,
 Du loisir d'un héros nobles amusements.
 J'entends déjà frémir les deux mers, étonnées
 De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées¹⁰.
 Déjà de tous côtés la Chicane, aux abois,
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois¹¹.
 Oh ! que ta main par là va sauver de pupilles !
 Que de savants plaideurs désormais inutiles !
 Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?
 L'univers, sous ton règne, a-t-il des malheureux ?

1. Le Carrousel de 1662 et les *Plaisirs de l'île enchantée*, à Versailles, en mai 1664.

2. La Chambre de justice contre les traitants, en 1664.

3. Ce fut en 1663. *Val.* — C'est en 1662 que l'on fit venir des blés de Russie et de Pologne. Le roi avait fait établir des fours dans le Louvre, et on y fabriquait du pain vendu à un prix modique.

4. Plusieurs édits donnés pour réformer le luxe. *Val.* — Le vers suivant désignerait-il les Grands Jours d'Auvergne en 1665 ?

5. Les tailles furent diminuées de quatre millions. *Val.*

6. Les soldats employés aux travaux publics. *Val.*

7. Etablissement en France des manufactures. *Val.* — Les manufactures de tapisseries des Gobelins et de points de France en 1665 ; celle des glaces en 1666.

8. Dans une lettre à Maucroix du 29 avril 1665, Boileau dit que La Fontaine lui avait affirmé plusieurs fois que ces deux vers étaient ceux de tous qu'il estimait le plus.

9. La colonnade du Louvre, Versailles, etc.

10. Le canal du Languedoc. *Val.* — Proposé par Paul Riquet en 1664 et commencé en 1665.

11. L'ordonnance de 1667. *Val.* — L'*Ordonnance civile* fut publiée en avril 1667 ; l'*Ordonnance criminelle* ne parut qu'en août 1670.

Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
 Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
 Dont la triste indigence ose encore approcher,
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
 C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies
 De leur longue disette à jamais affranchies¹.
 GRAND ROI, poursuis toujours ; assure leur repos.
 Sans elles, un héros n'est pas longtemps héros :
 Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
 Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
 En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
 Achille mit vingt fois tout Iliion en deuil ;
 En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie
 Énée enfin porta ses dieux et sa patrie ;
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
 Seraient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelque haut fait que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une muse fidèle,
 Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit ; ouvre-lui tes trésors ;
 En poètes fameux rends nos climats fertiles.
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
 Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
 Vont pour toi déposer à la postérité !

Pour moi, qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
 Sens au bout de ma plume expirer la satire,
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois, si quelqu'un de mes faibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
 Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
 On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
 « Boileau, qui dans ses vers pleins de sincérité
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
 Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
 A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire. »

1. Le Roi, en 1663, donna des pensions à beaucoup de gens de lettres de toute l'Europe. *Vat.*

ÉPITRE II

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES¹

A quoi bon réveiller mes muses endormies
Pour tracer aux auteurs des règles ennemies ?
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
« O le plaisant docteur qui, sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse !
Nos écrits sont mauvais, les siens valent-ils mieux ? »
J'entends déjà d'ici Linière furieux
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
« De l'encre, du papier, dit-il ; qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plus tôt rempli la page et le revers. »
Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et, souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice ?
Attends-tu qu'un fermier, payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien, pour le moins, daigne te faire part ?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton Église²,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise ?

1. Composée en 1669, pour y intercaler l'apologue de l'huile, et publiée en 1672. — Jean-François-Armand Fumée Des Roches, à qui Gabriel Guéret a dédié son *Parnasse réformé*, descendait d'Armand Fumée, premier médecin de Charles VII.

2. Des Roches avait dans le midi deux ou trois abbayes commendataires assez considérables, et ses droits, fort obscurs, donnaient lieu à de fréquents différends entre les moines et leur abbé ; c'est pour cela que Boileau dédie à Des Roches une épître contre la chicane.

Crois-moi, dût Ausanet¹ t'assurer du succès,
 Abbé, n'entrepris point même un juste procès.
 N'imite point ces fous dont la sottise avarice
 Va de ses revenus engraisser la justice,
 Qui, toujours assignants et toujours assignés,
 Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
 « Soutenons bien nos droits : sot est celui qui donne. »
 C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne ;
 Ce sont là les leçons dont un père manceau
 Instruit son fils novice au sortir du berceau.
 Mais pour toi qui, nourri bien en deçà de l'Oïse,
 As sucé la vertu picarde et champenoise,
 Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficiaire,
 Faire enrouer pour toi Corbin ni le Mazier².
 Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
 Allumait dans ton cœur l'humeur litigieuse,
 Consulte-moi d'abord, et, pour la réprimer,
 Retiens bien la leçon que je vais te rimer :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
 Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre.
 Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
 La Justice passa, la balance à la main.
 Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose.
 Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cause.
 La Justice, pesant ce droit litigieux,
 Demande l'huitre, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux,
 Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
 « Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille :
 Des sottises d'autrui nous vivons au Palais.
 Messieurs, l'huitre était bonne. Adieu ; vivez en paix. »

1. Ausanet, fameux avocat au parlement de Paris. *Val.*

2. Corbin, Le Mazier, deux autres avocats. *Val.*

ÉPITRE III

A MONSIEUR ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE¹

Oui, sans peine, au travers des sophismes de Claude²,
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,
Prêts d'embrasser l'Église, au prêche les rappelle ?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sais frapper ;
Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : « Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire ? »
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton³ l'hérétique douleur,
Et, balançant Dieu même en son âme flottante,

1. Composée en 1673. — Le titre de docteur de Sorbonne ne put être ajouté au nom d'Antoine Arnauld qu'après la mort de celui-ci.

2. Arnauld était alors occupé à écrire contre le sieur Claude, ministre de Charenton. *Val.* — Jean Claude, le plus célèbre des controversistes protestants, qui disputa contre Bossuet, Arnauld et Nicole. Le livre d'Antoine Arnauld auquel Boileau fait allusion dans sa note est sans doute *La Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie défendue contre le titre du sieur Claude.*

3. *Charenton*, lieu près de Paris où ceux de la R. P. R. (religion prétendue réformée) avaient un temple. *Val.* — L'édification d'un temple à Charenton fut autorisée par lettres patentes d'Henri IV du 4^{er} août 1606. Ce premier temple, qui n'était qu'un bâtiment insignifiant, fut détruit en 1621 dans une émeute contre le protestantisme. Jacques de Brosse fut alors chargé de construire un véritable temple, qui disparut lors de l'édit de Louis XIV du 18 octobre 1685, qui révoquait l'édit de Nantes et ordonnait la destruction de tous les temples protestants.

Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
 Des superbes mortels le plus affreux lien,
 N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.
 Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
 Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
 Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
 Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
 Par elle la vertu devient lâche et timide.
 Vois-tu ce libertin, en public intrépide,
 Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit,
 Il irait embrasser la vérité, qu'il voit ;
 Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
 Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
 Des jugements d'autrui nous tremblons follement,
 Et chacun, l'un de l'autre adorant les caprices,
 Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
 Misérables jouets de notre vanité,
 Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
 A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
 Faire de notre mal un secret ridicule ?
 Le feu sort de vos yeux, pétillants et troublés,
 Votre pouls, inégal, marche à pas redoublés ;
 Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
 « Qu'avez-vous ? — Je n'ai rien. — Mais... — Je n'ai rien, vous
 Répondra ce malade à se taire obstiné. [dis-je, »
 Mais, cependant, voilà tout son corps gangrené,
 Et la fièvre demain, se rendant la plus forte,
 Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.
 Prévenons sagement un si juste malheur.
 Le jour fatal est proche, et vient comme un voleur.
 Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
 Profitons de l'instant que de grâce il nous donne.
 Hâtons-nous ; le temps fuit et nous traîne avec soi :
 Le moment où je parle est déjà loin de moi.
 Mais quoi ? toujours la honte en esclaves nous lie.
 Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie ;
 C'est toi qui fis tomber le premier malheureux.
 Le jour que, d'un faux bien sottement amoureux,
 Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
 Au démon par pudeur il vendit la nature.

Hélas ! avant ce jour, qui perdit ses neveux,
 Tous les plaisirs couraient au devant de ses vœux :
 La faim aux animaux ne faisait point la guerre,
 Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
 N'attendait point qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
 Traçât à pas tardifs un pénible sillon ;
 La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
 Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.
 Mais, dès ce jour, Adam déchu de son état,
 D'un tribut de douleurs paya son attentat.
 Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
 Forçât la terre avare à devenir fertile.
 Le chardon importun hérissa les guérets ;
 Le serpent venimeux rampa dans les forêts ;
 La canicule en feu désola les campagnes ;
 L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
 Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
 Il fallut aux brebis dérober leur toison.
 La peste en même temps, la guerre et la famine
 Des malheureux humains jurèrent la ruine ;
 Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
 Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
 De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
 L'avare, des premiers en proie à ses caprices,
 Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
 Pour toute honte alors compta la pauvreté¹
 L'honneur et la vertu n'osèrent plus paroître,
 La piété chercha les déserts et le cloître.
 Depuis, on n'a point vu de cœur si détaché,
 Qui par quelque lien ne tint à ce péché.
 Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
 Moi-même, Arnauld, ici qui te prêche en ces rimes,
 Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,

1. Une note de Brossette, publiée par Cizeron-Rival, applique ce vers et les deux précédents à Charles-Marie Le Tellier, archevêque de Reims. Ce prélat ne concevait pas comment on pouvait être honnête homme à moins d'avoir un revenu de dix mille livres. Un jour il s'informait de la probité de quelqu'un : « Monseigneur, lui répondit Boileau, il s'en faut de quatre mille livres de rentes qu'il soit un homme d'honneur. » (DAUNOU.)

En vain j'arme contre elle une faible vertu.
Ainsi, toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer ;
Et, même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

ÉPITRE IV ¹

AU ROI

En vain pour te louer, ma muse, toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête;
Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends les noms durs et barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.
Et, l'oreille effrayée, il faut, depuis l'Issel ²,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie
Et qui peut sans frémir aborder Woerden?
Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden?
Quelle muse, à rimer en tous lieux disposée,
Oserait approcher des bords du Zuiderzée?
Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghem, Harderwic, Knotzembourg?
Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines;
Et partout, sur le Wahal, ainsi que sur le Lech,
Le vers est en déroute, et le poète à sec.

1. Composée au mois de juillet 1672 et publiée au mois d'août de la même année.

2. Issel, rivière de Hollande qui se jette dans le Zuiderzée; Tessel, île hollandaise de l'Océan Germanique; Woerden, ville forte de la Hollande sur le Rhin; Heusden, autre ville de Hollande; Doësbourg, prise par Monsieur le 22 juin 1672; Zutphen, capitale du comté de ce nom, prise par Monsieur le 26 juin 1672; Wageninghem, Harderwic, villes du duché de Gueldre, qui se rendirent les 22 et 23 juin; Knotzembourg, fort sur le Wahal, assiégé le 15, pris le 17 juin par Turenne; le Wahal et le Lech sont deux branches du Rhin qui se mêlent à la Meuse.

Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
 Laissaient prendre courage à nos muses timides,
 Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
 Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
 Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière ;
 Pégase s'effarouche et recule en arrière ;
 Mon Apollon s'étonne, et Nimègue est à toi
 Que ma muse est encore au camp devant Orsoy ¹.
 Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage ;
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
 Un trop juste devoir veut que nous l'essayons.
 Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
 Car, puisqu'en cet exploit tout paraît incroyable,
 Que la vérité pure y ressemble à la fable,
 De tous vos ornements vous pouvez l'égayer ;
 Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer.
 Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques,
 Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle ², entre mille roseaux,
 Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante,
 Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
 Lorsqu'un cri, tout à coup, suivi de mille cris,
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
 Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
 Qui toutes, accourant vers leur humide roi,
 Par un récit affreux redoublent son effroi.
 Il apprend qu'un héros conduit par la victoire
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
 Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 « Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
 Il marche vers Tholus ³, et tes flots en courroux

1. Orsoy, place forte du duché de Clèves, fut prise en deux jours au commencement de juin 1672. — Nimègue, capitale du duché de Gueldre, fut prise par Turenne le 7 juillet de la même année.

2. Montagne d'où le Rhin prend sa source. C'est le mont Saint-Gothard, dans le canton des Grisons (Suisse).

3. Tholus, lieu sur le Rhin, près du fort de Skinck, où était un bureau de péage (*Tol'huis* : *huis* bureau, *tol'* péage).

Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.

Il a de Jupiter la taille et le visage ;

Et, depuis ce Romain ¹ dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;

Le feu sort à travers ses humides prunelles.

« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois ².

Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;

Et de mille remparts mon onde environnée

De ces fleuves sans nom suivra la destinée ?

Ah ! périssent mes eaux ! ou, par d'illustres coups,

Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,

Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.

Son front cicatricé ³ rend son air furieux,

Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

En ce moment, il part, et, couvert d'une nue,

Du fameux fort de Skinq prend la route connue.

Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts

Ses pâles défenseurs par la frayeur épars ;

Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,

Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.

Confus, il les aborde et, renforçant sa voix :

« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,

Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,

Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ⁴ ?

Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,

Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.

Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,

N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?

Allez, vils combattants, inutiles soldats,

Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;

Et, la faux à la main, parmi vos marécages ;

1. Jules César.

2. La conquête de la Flandre espagnole en 1667.

3. *Cicatricé*, couvert de cicatrices. Cicatrisée se disait seulement d'une plaie ; le *Dictionnaire de l'Académie*, celui de Littré, n'admettent que cicatrisé, et Littré cite précisément pour exemple ce vers de Boileau. Boiste donne les deux mots.

4. Il y avait sur les drapeaux des Hollandais : *Pro honore et patriâ*.

Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
 Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
 Ressuscite l'honneur, déjà mort en leur âme ;
 Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.
 Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
 Par son ordre Grammont ¹, le premier dans les flots,
 S'avance, soutenu des regards du héros.
 Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel ² le suit de près ; sous ce chef redouté
 Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
 Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant l'Esdiguière ³,
 Vivonne, Nantouillet, et Coëslin, et Salart :
 Chacun d'eux au péril veut la première part.
 Vendôme ⁴, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élançe.
 La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois ⁵,
 Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.

1. Monsieur le comte de Guiche.

2. Charles-Amédée de Broglio, comte de Revel, mort lieutenant général en 1707.

3. L'Esdiguière, monsieur le comte de Saux. *Val*.

4. Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart et de Vivonne, alors général des galères, mort maréchal de France. Il était, ainsi que le chevalier de Nantouillet, très lié avec Boileau. — Armand de Combout, duc de Coëslin, pair de France, chevalier des ordres du roi. — Philippe de Vendôme, chevalier de Malte, n'avait pas tout à fait dix-sept ans lors du passage du Rhin.

5. Le marquis de La Salle traversa le Rhin un des premiers, et fut blessé par les cuirassiers français, qui le prirent pour un Hollandais. — Le marquis de Beringhen, premier écuyer du roi et colonel du régiment Dauphin. — Arnauld de Bautru, comte de Nogent, capitaine des gardes de la porte, lieutenant général au gouvernement d'Auvergne, maître de la garde-robe et maréchal de camp, tué au passage du fleuve. — Louis Oger, marquis de Cavois ou de Cavoie, depuis grand maréchal des logis de la maison du roi. Il était le quatrième des sept fils de François Oger, et les trois premiers furent tués à l'armée. Il est question de lui dans la correspondance entre Boileau et Racine.

Louis, les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage.
 Par ses soins, cependant, trente légers vaisseaux
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
 Cent guerriers, s'y jetant, signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume;
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint;
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume, et se plaint.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse
 Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
 Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer.
 Le Destin à ses yeux n'oserait balancer.
 Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
 Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,
 Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
 Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés¹;
 Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les escadrons et gagne les batailles;
 Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'ennemi, renversé, fuit et gagne la plaine.
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire et ses bords.
 Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
 - A Wurts² jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
 Wurts, l'espoir du pays et l'appui de ses murs,
 Wurts!... ah! quel nom, GRAND ROI! quel Hector que ce Wurts!
 Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
 Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles !

1. Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, fils de Louis II de Bourbon, prince de Condé (le grand Condé).

2. Wurts, commandant de l'armée ennemie. *Val.* — Wurts, qui commandait le camp destiné à s'opposer au passage du Rhin, s'était acquis beaucoup de réputation en défendant Cracovie pour les Suédois contre les Impériaux.

Bientôt on eut vu Skinq¹, dans mes vers emporté,
 De ses fameux remparts démentir la fierté.
 Bientôt... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
 Finissons, il est temps ; aussi bien, si la rime
 Allait mal à propos m'engager dans Arnheim²,
 Je ne sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim³.

O ! que le Ciel, soigneux de notre poésie,
 GRAND ROI, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
 Bientôt, victorieux de cent peuples altiers,
 Tu nous aurais fourni des rimes à milliers.
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
 Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.
 Là, plus d'un bourg fameux par son antique nom
 Vient offrir à l'oreille un agréable son.
 Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre ;
 D'y trouver d'Illion la poétique cendre ;
 De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
 Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
 Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
 Est-il dans l'univers de plage si lointaine
 Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puisse porter,
 Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
 Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
 Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
 Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,
 Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont⁴.

1. Ce fort, qui passait pour imprenable, fut assiégé le 18 et pris le 21 juin 1672.

2. Arnheim, ville considérable du duché de Gueldre, prise par Turenne le 14 juin 1672.

3. Hildesheim, petite ville de l'électorat de Trèves.

4. *Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.*

Tararc-Pompon, ajouta Bussy-Rabutin, qui d'ailleurs écrivit une lettre où toute l'épître était amèrement censurée. Le P. Rapin et le comte de Limoges, s'entremirent pour réconcilier Despréaux et Bussy, qui, se craignant l'un l'autre, ne jugèrent pas à propos de continuer la querelle. (DAUNOU.) — Il est question de tout cela dans une lettre de Boileau à Bussy du 25 mai 1673.

ÉPITRE V

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES

SECRÉTAIRE DU CABINET¹

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sais et parler et te taire,
Apprends-moi si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler,
Et, dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encore aux auteurs redouter mes caprices ?
Jadis non sans tumulte on m'y vit éclater,
Quand mon esprit, plus jeune et prompt à s'irriter,
Aspirait moins au nom de discret et de sage.
Que mes cheveux, plus noirs, ombrageaient mon visage.
Maintenant que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre².
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés,
Que tout, jusqu'à Pinchène³, et m'insulte et m'accable,

1. Composée et publiée en 1674. — Gabriel-Joseph de Lavergne, comte de Guilleragues, secrétaire des commandements du prince de Conti, secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, ambassadeur à la cour ottomane, né à Bordeaux, mort d'apoplexie à Constantinople le 5 décembre 1634.

2. A la quarante-et-unième année.

3. Pinchène était neveu de Voiture. *Val.* — Étienne Martin, seigneur de Pinchène, contrôleur de la maison du roi, né à Amiens, « qui, dit le *Catalogue manuscrit de la Bibliothèque Richelieu*, s'imaginait avoir de l'esprit parce qu'il était neveu de Voiture ». Il y a sur Pinchène, que nous retrouverons dans le Chant V du *Lutrin*, une anecdote curieuse dans le *Carpenteriana*.

Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable ;
 Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
 Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés¹.
 Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
 Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
 Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
 C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime ;
 Je songe à me connaître, et me cherche en moi-même.
 C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que l'astrolabe² en main, un autre aille chercher
 Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe³ ;
 Que Rohaut⁴ vainement sèche pour concevoir
 Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir ;
 Ou que Bernier⁵ compose et le sec et l'humide
 Des corps ronds et crochus errants parmi le vide.
 Pour moi, sur cette mer qu'ici bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
 A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
 Et sauver, s'ils se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous ;
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
 Un fou, rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
 Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
 Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.
 Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,

1. Dans un grand nombre d'éditions ce vers a été imprimé ainsi :
Ainsi que mes chagrins, mes beaux jours sont passés.

2. L'astrolabe sert à mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

3. La parallaxe (ce mot est féminin) est la différence entre le lieu apparent et le lieu véritable d'un astre, c'est-à-dire entre la place que semble occuper l'astre, vu de la surface de la terre, et celle qu'il occuperait, vu du centre.

4. Rohaut, fameux cartésien. *Val.* — Jacques Rohaut, professeur de la philosophie cartésienne, gendre de Cl. Clerselier, autre cartésien, inhumé en l'abbaye de Sainte-Geneviève, à côté de Descartes.

5. Bernier, célèbre voyageur qui a composé un abrégé de la philosophie de Gassendi. *Val.* — François Bernier, médecin et voyageur, était en relations avec les personnages les plus illustres de son temps.

Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre ?
 Possédé d'un ennui qu'il ne saurait dompter,
 Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter.
 C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
 Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs auteurs infortunés,
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
 A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
 Le bonheur, tant cherché sur la terre et sur l'onde,
 Est ici comme aux lieux où mûrit le coco,
 Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco¹.
 On ne le tire point des veines du Potose².
 Qui vit content de rien possède toute chose.
 Mais, sans cesse ignorants de nos propres besoins,
 Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

« O ! que si, cet hiver, un rhume salutaire,
 Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
 Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil
 Et remplir sa maison d'un agréable deuil !
 Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense ! »
 Disait, le mois passé, doux, honnête et soumis,
 L'héritier affamé de ce riche commis
 Qui, pour lui préparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
 La mort vient de saisir le vieillard catharreux.
 Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux ?
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
 Déjà, nouveau seigneur, il vante sa noblesse.
 Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
 Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
 En mille vains projets à toute heure il s'égare :
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
 Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
 Il vivrait plus content si, comme ses aïeux,
 Dans un habit conforme à sa vraie origine,
 Sur le mulet encore il chargeait la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,

1. Capitale du Pérou.

2. Montagne où sont les mines d'argent.

Que la faste éblouit d'un bonheur apparent.
 L'argent ! l'argent ! dit-on : sans lui tout est stérile ;
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile ;
 L'argent en honnête homme érige un scélérat ;
 L'argent seul au Palais peut faire un magistrat.
 « Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme ?
 Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme :
 Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
 J'ai cent mille vertus en louis bien comptés,
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ? »
 C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
 Mais pour moi, que l'éclat ne saurait décevoir,
 Qui met au rang des biens l'esprit et le savoir,
 J'estime autant Patru¹, même dans l'indigence,
 Qu'un commis engraisé des malheurs de la France.

Non que je sois du goût de ce sage² insensé
 Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
 Jeta tout dans la mer pour crier : « Je suis libre ».
 De la droite raison je sens mieux l'équilibre ;
 Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
 La vertu se contente et vit à peu de frais.
 Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
 Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
 Ton ami, dès l'enfance, ainsi l'a pratiqué.
 Mon père, soixante ans au travail appliqué,
 En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
 Un revenu léger et son exemple à suivre³.
 Mais bientôt, amoureux d'un plus noble métier,
 Fils⁴, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
 Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
 J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.

1. Fameux avocat et le meilleur grammairien du xvii^e siècle.

2. Cratès, philosophe cynique.

3. Environ douze mille écus de patrimoine dont Boileau mit le tiers à fonds perdu sur l'Hôtel de ville de Lyon, qui lui fit une rente de quinze cents livres pendant sa vie. *Br.*

4. *Fils* de Gilles, greffier de la Grand'chambre; *frère* de Jérôme, qui eut la charge du père; *oncle* et de plus *cousin-germain*, par alliance, de Dongois, greffier d'audience de la Grand'chambre; *cousin-germain*, par alliance, de Jean Chassebras, greffier du Grand Conseil; *beau-frère* de trois greffiers, Jean Dongois et Charles Langlois, à la Chambre de l'édit, et Joachim Poyvinet à celle des requêtes.

La famille en pâlit, et vit en frémissant
 Dans la poudre du greffe un poète naissant.
 On vit avec horreur une muse effrénée
 Dormir chez un greffier la grasse matinée.
 Dès lors à la richesse il fallut renoncer.
 Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
 Et, surtout redoutant la basse servitude,
 La libre vérité fut mon unique étude.
 Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
 Qui l'eût cru que pour moi le sort dût se fléchir ?
 Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
 Toujours prête à courir au-devant du mérite,
 Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
 Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
 La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
 Ni les cris douloureux de mes vains adversaires¹,
 Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
 C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
 Qu'à son gré maintenant la Fortune me joue,
 On me verra dormir au branle de sa roue.
 Si quelque soin encore agite mon repos,
 C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
 Ce soin ambitieux, me tirant par l'oreille,
 La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille;
 Me dit que ces bienfaits dont j'ose me vanter
 Par des vers immortels ont dû se mériter.
 C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon âme.
 Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
 Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
 Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
 Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
 Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
 Ou d'un vil intérêt reconnaissant la loi,
 Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

1. Le roi ayant donné une pension de deux mille livres à Boileau, un seigneur de la Cour, qui n'aimait pas Despréaux, s'avisait de dire que bientôt le roi donnerait des pensions aux voleurs de grands chemins. Le roi sut cette réponse et en fut irrité. Celui qui l'avait faite fut obligé de la désavouer. (SAINT-MARC.) — Cizeron-Rival, *Antécédents littéraires*, p. 177, dit, d'après Brossette, que c'est le duc de Montausier.

ÉPÎTRE VI

A MONSIEUR DE LAMOIGNON

AVOCAT GÉNÉRAL ¹

Oui, Lamoignon², je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile,
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village³, ou plutôt un hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égaré au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers-souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre,
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille

1. Composée en 1677, avant l'Épître VII, et publiée en 1683. Cf. Horace, livre II, satire VI.

2. Chrétien-François de Lamoignon, depuis président à mortier (1698), fils de Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris. *Val.*

3. Hautile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenant à mon neveu, l'illustre M. Dongois.

Met à profit les jours que la Parque me file.
 Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
 J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
 Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
 Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construis,
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
 Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide
 J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
 Ou, d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
 Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
 Une table, au retour, propre et non magnifique,
 Nous présente un repas agréable et rustique.
 Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussin¹,
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain :
 La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
 Et mieux que Bergerat² l'appétit l'assaisonne
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
 Que, pour jamais, foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage :
 Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
 Veut qu'encor tout poudreux et sans me débouter,
 Chez vingt juges pour lui j'aie solliciter.
 Il faut voir de ce pas les plus considérables :
 L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables³.
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
 « Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,

1. René Brulart, comte de Broussin, fils de Louis Brulart, seigneur de Broussin et du Raucher, et de Mademoiselle Colbert; il était fort habile dans l'art de la bonne chère.

2. Fameux traîtreur.

3. L'Hospice des incurables a été élevé en 1636 par l'architecte Dubois sur des terrains appartenant à l'Hôtel-Dieu de Paris, au moyen de legs et de donations de Marguerite Rouillé, femme d'un conseiller au Châtelet, de Jean Gouillet, prêtre, et surtout du cardinal de La Rochefoucauld, abbé de Sainte-Geneviève et grand aumônier de France. Il fut autorisé par lettres patentes du mois d'avril 1637, et c'est depuis 1802 qu'il est consacré exclusivement aux femmes.

Et d'attentat horrible on traita la satire.
 — Et le Roi, que dit-il ? — Le Roi se prit à rire¹.
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux ;
 Pradon a mis au jour un livre contre vous²,
 Et chez le chapelier du coin de notre place,
 Autour d'un caudebec³ j'en ai lu la préface.
 L'autre jour, sur un mot, la Cour vous condamna,
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina⁴.
 Un écrit scandaleux sous votre nom se donne⁵.
 D'un pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
 — Moi ? — Vous. On nous l'a dit dans le Palais-Royal. »
 Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
 Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
 Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
 Toujours depuis ce temps en proie aux sots discours,
 Contre eux la vérité m'est un faible secours.
 Vient-il de la province une satire fade,
 D'un plaisant du pays insipide boutade,
 Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
 Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
 J'ai beau prendre à témoin et la Cour et la Ville.
 « Non, à d'autres, dit-il, on connaît votre style.
 Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
 — Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.

1. *Le Roi se prit à rire.* Le duc de Montausier ne se lassait point de blâmer les satires de Boileau. Un jour, le roi, peu touché des censures que ce seigneur en faisait, se prit à rire et lui tourna le dos. Notre auteur n'avait garde de manquer à faire usage d'un fait qui lui faisait honneur. Quand il récita cette *Épître* au roi, Sa Majesté remarqua principalement cet endroit et se mit encore à rire. (SAINT-MARC).

2. C'est la préface de la *Phèdre* de Pradon, qui a paru en 1677, six ans avant les *Épîtres* VI et VII ; Pradon fut donc l'agresseur.

2. Sorte de chapeaux de laine qui se font à Caudebec en Normandie. *Val*.

4. L'abbé Tallemant avait fait courir le bruit, et Pradon avait dit à la table de Pellot, premier président de Rouen, que Boileau avait reçu des coups de bâton.

5. Un écrit satirique contre le duc de Nevers. *Br.* — C'est un sonnet sur les mêmes rimes que celui que Madame Deshoulières avait fait sur la *Phèdre* de Racine. Cf. *Épître* VII.

Peut-on m'attribuer ces sottises étranges¹ ?

— Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges. »

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les Muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valenciennes² est entré comme un foudre ;
Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil ;
Que devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.
« Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler ! »
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment ;
Et, justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré ;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves ;
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,

1. On a attribué à Boileau, et même imprimé sous son nom ou inséré dans de mauvaises éditions de ses œuvres, des satires contre le mariage, contre les maltôtes ecclésiastiques, contre les directeurs, etc.

2. Valenciennes fut assiégée et emportée d'assaut en mars 1677. Cambrai fut pris le 17 d'avril 1677, après vingt jours de siège.

Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
 Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
 Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
 Au comble parvenus, il veut que nous croissions ;
 Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
 Cependant tout décroît, et moi-même, à qui l'âge
 D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
 J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.
 Ma muse, qui se plaît dans les routes perdues,
 Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
 Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter
 Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
 Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,
 Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
 J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
 Et montre pour Paris si peu de passion.
 C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
 Le mérite éclatant et la haute éloquence
 Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
 Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois :
 Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie ;
 Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
 Que l'oppresser ne montre un front audacieux ;
 Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
 Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
 Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
 Il me faut du repos, des prés et des forêts.
 Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
 Attendre que septembre ait ramené l'automne,
 Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
 Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
 Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
 T'ira joindre à Paris pour s'enfuir à Bavielle¹.

1. *Bavielle*, maison de campagne de Monsieur de Lamoignon. *Val*. — C'est une seigneurie considérable, à neuf lieues de Paris, du côté de Chartres et d'Étampes. (SAINT-MARC.) — C'est aujourd'hui un hameau de 76 habitants, dépendant de la commune de Saint-Chéron, département de Seine-et-Oise.

Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier galoper sur ta trace.
Tantôt, sur l'herbe assis, au pied de ces coteaux
Où Polycrène¹ épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude ;
Chercher quels sont les biens véritables et faux ;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse.
Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce
Que sans cesse à Baviille attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées
Qui, du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors, sauve qui peut, et quatre fois heureux,
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux !

1. Fontaine à une demi-lieue de Baviille, ainsi nommée par le premier président de Lamoignon.

ÉPITRE VII

A MONSIEUR RACINE¹

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé².
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages :
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par prière,

1. Composée en 1677, pour consoler Racine du succès de la *Phèdre* de Pradon, représentée sur le théâtre de la troupe du roi deux jours après celle de Racine, jouée par les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, le 1^{er} janvier 1677. On peut consulter sur toute cette grande querelle des deux *Phèdre* les *Mémoires* de Racine fils.

2. La Champmeslé, célèbre comédienne. *Val.* — Marie Desmares, fille d'un président au parlement de Rouen. Elle épousa un acteur du théâtre de Rouen, Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, et débuta avec lui en 1669, au théâtre du Marais, à Paris : ils passèrent de là au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, puis sur celui de la rue Guénégaud. On sait que la Champmeslé fut aimée de Racine.

Pour jamais sous la tombe eut enfermé Molière,
 Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés
 Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
 L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur¹ voulait la scène plus exacte.
 Le vicomte indigné sortait au second acte².
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu.
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Voulait venger la Cour immolée au parterre³.
 Mis sitôt que, d'un trait de ses fatales mains,
 La Parque l'eût rayé du nombre des humains,
 On reconnut le prix de sa muse éclipse.
 L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir,
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
 De Corneille vieilli sais consoler Paris⁴,
 Cesse de t'étonner si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
 La calomnie en main quelquefois te poursuit.
 En cela, comme en tout, le Ciel, qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse.
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté.
 Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.

1. Le commandeur de Souvré.

2. De Broussin, ami du commandeur de Souvré.

3. Plapisson, ne pouvant résister au crève-cœur de voir le public y applaudir, leva d'abord les épaules de pitié; mais bientôt, emporté par son jaloux dépit, il s'écria, en s'adressant au parterre: «Ris donc, parterre, ris donc!» La *Critique de l'École des femmes* a immortalisé cette plaisante boutade. (J. Taschereau, *Histoire de... Molière*, page 47.)

4. *Suréna*, la dernière tragédie de Corneille, a été jouée à la fin de l'année 1674.

Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance,
 Et peut-être ta plume aux censeurs de *Pyrrhus* ¹
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis *Burrhus*.
 Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vue,
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
 De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
 Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
 Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
 Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
 C'est en m'en guérissant que je sais leur répondre ;
 Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
 Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
 Imite mon exemple ; et lorsqu'une cabale,
 Un flot de vains auteurs follement te ravale,
 Profite de leur haine et de leur mauvais sens ;
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
 Que vaut contre tes vers une ignorance vaine ?
 Le Parnasse français, anobli par ta veine,
 Contre tous ces complots saura te maintenir,
 Et soulever pour toi l'équitable avenir.
 Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
 De *Phèdre*, malgré soi perfide, incestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné,
 Ne bénira d'abord le siècle fortuné
 Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

1. La tragédie d'*Andromaque* était surtout critiquée par les gens de cour, le prince de Condé en tête. Racine s'en vengea par l'épigramme suivante qu'il s'adresse à lui-même :

*Le vraisemblable est choqué dans ta pièce,
 Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui.*

*Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
 D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.*

Le comte d'Olonne n'était pas trop aimé de sa femme et le maréchal de Créqui ne passait pas pour aimer trop les femmes.

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
 Et qu'importe à nos vers que Perrin¹ les admire,
 Que l'auteur du *Jonas*² s'empresse pour les lire,
 Qu'ils charment de Senlis le poète idiot³,
 Ou le sec traducteur du français d'Amyot⁴,
 Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
 Soient du peuple, des grands, des provinces, goûtées ;
 Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois ;
 Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ;
 Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
 Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne⁵,
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
 Et plut au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
 Que Montausier voulut leur donner son suffrage⁶.

1. Perrin. Il a traduit l'*Énéide* et fait le premier opéra qui ait paru en France. *Val*.

2. *L'auteur du Jonas*. Coras.

3. *De Senlis le poète idiot*. Linière. *Val*.

4. François Tallemant, abbé du Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, premier aumônier de Madame, duchesse d'Orléans. En outre des *Vies des hommes illustres*, il a traduit l'*Histoire de la République de Venise*, de Nani. C'est le frère de Gédéon Tallemant des Réaux, l'auteur des *Historiettes*.

5. Louis II de Bourbon, prince de Condé, surnommé le Grand Condé. Il passa le commencement et la fin de sa vie dans son château de Chantilly.

Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, ministre et secrétaire d'État, commandeur et grand trésorier des ordres du roi, contrôleur des finances, surintendant des bâtiments, arts et manufactures de France.

François VI, duc de La Rochefoucauld, chevalier des ordres du roi et gouverneur du Poitou : c'est l'auteur des *Maximes*. — Son fils, François VII, grand veneur de France, grand maître de la garde-robe du roi et chevalier de ses ordres, porta jusqu'à la mort de son père le titre de prince de Marillac. — Simon Arnauld, marquis de Pomponne, fils de Robert Arnauld d'Andilly et petit-fils d'Antoine Arnauld. Il fut successivement ambassadeur en Suède, secrétaire d'État pour les affaires étrangères et ministre d'État.

6. A la suite de la publication de cette épître, Montausier se réconcilia avec Boileau. — Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, etc., et mari de Julie d'Angennes, demoiselle de Rambouillet.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits,
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place ou Brioché¹ préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son.
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon².

1. Fameux joueur de marionnettes logé proche des Comédiens.

2. Un jour, au sortir d'une des tragédies de Pradon, M. le prince de Conti, l'aîné, lui dit qu'il avait mis en Europe une ville d'Asie. « Je prie V. A. de m'excuser, répondit Pradon, car je ne sais pas très bien la chronologie. »

ÉPITRE VIII¹

AU ROI

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon style est né pour la satire ;
Mais mon esprit, contraint de la désavouer,
Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une ode ;
Tantôt, d'une *Énéide* auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux.
Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie,
Et mes vers, en ce style ennuyeux, sans appas,
Déshonorent ma plume et ne t'honorent pas.

Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
Nous laissait pour le moins respirer une année,
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu saurait se racquitter.
Le Parnasse français, non exempt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des sujets et des rimes².
Mais à peine Dinant et Limbourg³ sont forcés
Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés

1. Composée en 1675 et 1676, publiée seulement à la fin de 1677. La dernière partie de la campagne de 1675 fut peu heureuse pour Louis XIV. Turenne avait été tué, Créqui fait prisonnier, l'armée avait repassé le Rhin ; Boileau dut attendre un moment plus propice pour publier ce qu'il appelait son *remerciement* de la pension qu'il avait reçue du roi.

2. Var. :

*Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.*

3. Dinant et Limbourg furent prises en 1675. Louis XIV en personne prit Condé le 26 avril 1676, et Monsieur prit Bouchain le 11 mai de la même année.

Ton courage, affamé de péril et de gloire,
 Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
 Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
 Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois, las de forcer les murailles,
 Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
 Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus ;
 Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
 Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes
 Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes.
 De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
 Tu cultives les arts, tu répands les bienfaits,
 Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
 Ah ! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
 Propres à relever les sottises du temps,
 Nous sommes un peu nés pour être mécontents.
 Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
 A besoin pour marcher de colère et de bile.
 Notre style languit dans un remerciement ;
 Mais, GRAND ROI, nous savons nous plaindre élégamment.

O ! que si je vivais sous les règnes sinistres
 De ces rois nés valets de leurs propres ministres,
 Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
 Aux exploits de leurs temps ne prêtaient que leur nom,
 Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,
 Aisément les bons mots couleraient de ma veine !
 Mais toujours sous ton règne il faut se récrier.
 Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier.
 Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
 N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
 Et mes chagrins, sans fiel et presque évanouis,
 Font grâce à tout le siècle en faveur de Louis.
 En tous lieux cependant la *Pharsale*¹ approuvée.
 Sans crainte de mes vers va la tête levée.
 La licence partout règne dans les écrits.
 Déjà le mauvais sens, reprenant ses esprits,
 Songe à nous redonner des poèmes épiques²,

1. La *Pharsale* de Brebœuf.

2. *Childebrand* et *Charlemagne*, poèmes qui n'ont point réussi. *Vat.*
 — Le premier est de Jacques Carel de Sainte-Garde, le second de
 Louis le Laboureur, bailli du duché de Montmorency.

S'empare des discours mêmes académiques.
 Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
 Et la scène française est en proie à Pradon.
 Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
 J'amasse de tes faits le pénible volume,
 Et ma muse, occupée à cet unique emploi,
 Ne regarde, n'entend, ne connaît plus que toi.

Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
 N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée.
 Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
 Mon zèle impatient ne se pouvait cacher.
 Je n'admiraïs que toi. Le plaisir de le dire
 Vint m'apprendre à louer au sein de la satire ;
 Et, depuis que tes dons sont venus m'accabler,
 Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
 Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime,
 Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
 Il me semble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
 Que mon encens payé n'est plus du même prix.
 J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
 N'impute mes transports à ma reconnaissance,
 Et que par tes présents mon vers discrédité
 N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.
 Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
 A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
 Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?
 Ah ! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie.
 Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
 Horace, tant de fois dans mes vers imité,
 De vapeurs en son temps comme moi tourmenté,
 Pour amortir le feu de sa rate indocile,
 Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.
 Mais de la même main qui peignit Tullius¹,
 Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius²,
 Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
 Et marquer sur la lyre une cadence juste.

1. Sénateur romain. César l'exclut du Sénat, mais il y rentra après sa mort. *Val.*

2. Fameux musicien le plus estimé de son temps et fort chéri d'Auguste.

Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots, quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis prêt d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déjà mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie : « Arrêtez.
Horace eut cent talents ; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre,
Vous passez en audace et Perse et Juvénal ;
Mais sur le ton flatteur Pinchène est votre égal. »
A ce discours, GRAND ROI, que pourrais-je répondre ?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre,
Et, sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

ÉPITRE IX

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY ¹

SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de *l'Èbre jusqu'au Gange* ²
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit prêt à se révolter,
S'échappe et rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles,
Qui, dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux,
Et, fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix :
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte :
Tu souffres la louange adroite et délicate
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage ;
Va louer Monterey d'Oudenarde ³ forcé,

1. Composée au commencement de 1675, avant l'Épître VIII. — *Le marquis de Seignelay*, Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État, mort en 1690, fils de Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État. *Val.*

2. *De l'Èbre jusqu'au Gange*. Rivière d'Espagne. — Rivière des Indes. *Val.*

3. Monterey, gouverneur des Pays-Bas. *Val.* — Condé força Monterey de lever le siège d'Oudenarde le 12 septembre 1674.

Ou vante aux Électeurs Turenne repoussé ⁴.
 Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
 Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
 Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté.
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,
 La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zèle pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
 Lui donnait les vertus d'Alexandre ou de Mars,
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mécène,
 Le comparait au fils de Pelée ou d'Alcmène,
 Ses yeux d'un tel discours faiblement éblouis,
 Bientôt dans ce tableau reconnaîtraient Louis ;
 Et, glaçant d'un regard la Muse et le poète,
 Imposeraient silence à sa verve indiscrete.
 Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
 Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
 Si dans cet instant même un feu séditioneux
 Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ?
 Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable ;
 Il doit régner partout, et même dans la fable :
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
 Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces ?
 Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?
 Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
 Soient toujours à l'oreille également heureux ;
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
 Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure ;
 Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
 Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur,
 Que le bien et le mal y sont prisés au juste,
 Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste,
 Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
 Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.

4. Turenne avait battu les Électeurs à la bataille de Turckéim, en Alsace, le 5 février 1675.

Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
 C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
 C'est là ce que n'ont point *Jonas* ni *Childebrand*¹,
 Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, *Miroir d'Amours*, *Amitiés*, *Amourettes*²,
 Dont le titre souvent est l'unique soutien,
 Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
 Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
 Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
 Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
 Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
 Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
 On craint de se montrer sous sa propre figure.
 Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
 Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
 Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
 Cet homme à toujours fuir qui jamais ne vous quitte,
 Il n'est pas sans esprit ; mais, né triste et pesant,
 Il veut être folâtre, évaporé, plaisant ;
 Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
 Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
 La simplicité plaît sans étude et sans art.
 Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
 A peine du filet encor débarrassée,
 Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
 Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.
 C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
 Chacun pris dans son air est agréable en soi.
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
 Ce marquis était né doux, commode, agréable ;
 On vantait en tous lieux son ignorance aimable ;

1. Le *Jonas* de Coras, et le *Childebrand* de Carel de Sainte-Garde.

2. La *Montre d'Amour*, petit ouvrage galant de Bonnacorse. — Le *Miroir*, ou la *Métamorphose d'Orante*, est un conte de Charles Perrault, en prose mêlée de vers, qu'on trouve dans *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers*, par M. Perrault. — *Amitiés*, *Amours et Amourettes*, par René Le Pays.

Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
 Il a pris un faux air, une sotte hauteur.
 Il ne veut plus parler que de rime et de prose.
 Des auteurs décriés il prend en main la cause.
 Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
 Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
 Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
 Et d'un original on fait une copie.
 L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
 Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
 C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut longtemps plaire.
 L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
 En vain, par sa grimace, un bouffon odieux
 A table nous fait rire et divertit nos yeux :
 Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre ;
 Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
 Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
 Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
 J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
 Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté ;
 Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité.
 Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise :
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
 Jadis, l'homme vivait au travail occupé,
 Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé.
 On ne connaissait point la ruse et l'imposture.
 Le Normand même alors ignorait le parjure.
 Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
 N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais, sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
 La mollesse amena la fausse vanité ;
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
 Affecta d'étaler une pompe insolente.
 L'or éclata partout sur les riches habits,
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;
 Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
 La trop courte beauté monta sur des patins,

La coquette tendit ses lacs tous les matins,
 Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
 Composa de sa main les fleurs de son visage.
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
 Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
 On vit partout régner la basse flatterie.

Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
 Diffama le papier par ses propos menteurs.
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
 Stances, odes, sonnets, épitres liminaires,
 Où toujours le héros passe pour sans pareil,
 Et, fût-il louche et borgne, est réputé soleil.

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
 Que, d'un frivole encens malignement avare,
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers,
 La louange agréable est l'âme des beaux vers.
 Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
 Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
 Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux on pourrait t'exalter.
 Mais, sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
 Il faudrait peindre en toi des vérités connues ;
 Décrire ton esprit, ami de la raison,
 Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta maison,
 A servir ses desseins ta vigilance heureuse,
 Ta probité sincère, utile, officieuse.
 Tel qui hait à se voir peint en de faux portraits
 Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
 Condé même, Condé¹, ce héros formidable,
 Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable,
 Ne s'offenserait pas si quelque adroit pinceau
 Traçait de ses exploits le fidèle tableau ;
 Et, dans Sèneffe² en feu contemplant sa peinture,
 Ne désavouerait pas Malherbe ni Voiture.

1. Louis de Bourbon, prince de Condé, mort en 1686. *Val.*

2. *Sèneffe*, combat fameux de Monseigneur le Prince. *Val.* — Le Grand Condé gagna la bataille de Sèneffe le 11 août 1674, contre les troupes réunies des Allemands, des Espagnols et des Hollandais commandées par le prince d'Orange.

Mais malheur au poète insipide, odieux,
Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il aurait beau crier : *Premier Prince du monde*¹.
Courage sans pareil, lumière sans seconde,
Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet².

1. Commencement du poème de *Charlemagne*.

2. Fameux valet de pied de monseigneur le prince.

PRÉFACE¹

Je ne sçay si les trois nouvelles epistres que je donne ici au public auront beaucoup d'approbateurs; mais je sçay bien que mes censeurs y trouveront abondamment dequoy exercer leur critique. Car tout y est extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, sous prétexte de faire le procez à mes derniers vers, je fais moi-mesme mon éloge, et n'oublie rien de ce qui peut estre dit à mon avantage. Dans le second, je m'entretiens avec mon jardinier de choses tres-basses et tres-petites; et dans le troisième je decide hautement du plus grand et du plus important point de la religion : je veux dire de l'amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces censeurs pour attaquer en moi et le poëte orgueilleux, et le villageois grossier, et le theologien temeraire. Quelque fortes pourtant que soient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme resolution que j'ay prise, il y a long-temps, de ne rien respondre, au moins sur le ton serieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoy bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes epistres sont mauvaises, tout ce que je diray ne les fera pas trouver bonnes; et si elles sont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaises. Le public n'est pas un juge qu'on puisse corrompre, ni qui se regle par les passions d'autruy. Tout ce bruit, tout ces escrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, et à en mieux marquer le merite. Il est de l'essence d'un bon livre d'avoir des censeurs; et la plus grande disgrace qui puisse arriver à un escrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois epistres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ay fort travaillées, et principalement celle de l'amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, et où j'avouë que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit et de lumieres. J'avois des-

1. Composée en 1697 et publiée en 1698, à la tête des trois dernières épîtres, précédées, dans les éditions in-4, du faux titre *Epistres nouvelles*

sein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paroissant trop frivoles pour estre présentées au grand jour de l'impression avec un ouvrage si sérieux. Mais des amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux epistres, quoique dans le stile enjoué, estoient pourtant des epistres morales où il n'estoit rien enseigné que de vertueux; qu'ainsi, estant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient mesme faire une diversité agreable; et que d'ailleurs, beaucoup d'honnestes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas avec bienséance me dispenser de leur donner une si legere satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, et on les trouvera rassemblées ici dans un mesme cahier. Cependant, comme il y a des gens de pieté qui peut-estre ne se soucieront guere de lire les entretiens que je puis avoir avec mon jardinier et avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la dernière, c'est à sçavoir celle qui traite de l'amour de Dieu; et que non seulement je ne trouveray pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là; mais que je me sens quelquefois moy-mesme en des dispositions d'esprit où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage, qui vrai-semblablement sera la dernière piece de poésie qu'on aura de moi, mon genie pour les vers commençant à s'épuiser, et mes emplois historiques ne me laissant guere le temps de m'appliquer à chercher et à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux lecteurs. Avant neanmoins que de finir cette preface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides qui, n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matière de theologie, douteront peut-estre que tout ce que j'avance en mon epistre soit fort infaillible, et apprehenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent seurement, je leur diray, vanité à part, que j'ay leû plusieurs fois cette epistre à un fort grand nombre de docteurs de Sorbonne, de peres de l'Oratoire et de jesuites tres-celebres, qui tous y ont applaudi et en ont trouvé la doctrine tres-saine et tres-pure; que beaucoup de prélats illustres à qui je l'ay recitée en ont jugé comme eux; que monseigneur l'evesque de Meaux¹, c'est à dire une des plus grandes lumieres qui ayent éclairé l'Eglise dans les derniers siècles, a eu long-temps mon ouvrage entre les mains, et qu'après l'avoir leû et releû plusieurs fois, il m'a non seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit; enfin que, pour

1. Monseigneur l'evêque de Meaux, Jacques-Bénigne Bossuet. Val.

mettre le comble à ma gloire, ce saint archevesque¹, dans le diocese duquel j'ay le bonheur de me trouver, ce grand prelat, dis-je, aussi éminent en doctrine et en vertus qu'en dignité et en naissance, que le plus grand roy de l'univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la ville capitale de son royaume pour asseurer l'innocence et pour détruire l'erreur, monseigneur l'archevesque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon epistre, a eu mesmes la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ay suivis, et m'a enfin accordé aussi son approbation avec des éloges dont je suis également ravi et confus.

Au reste, comme il y a des gens qui ont publié que mon epistre n'estoit qu'une vaine déclamation qui n'attaquoit rien de réel ni qu'aucun homme eüst jamais avancé, je veux bien, pour l'interest de la verité, mettre ici la proposition que j'y combats dans la langue et dans les termes qu'on la soutient en plus d'une école. La voici : *Attritio ex gehennæ metu sufficit etiam sine ullâ Dei dilectione, et sine ullo ad Deum offensum respectu*², *quia talis honesta et supernaturalis est.* C'est cette proposition que j'attaque et que je soutiens fausse, abominable et plus contraire à la vraie religion que le lutheranisme ni le calvinisme. Cependant je ne croy pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ayt encore soutennë depuis peu, et qu'on ne l'ayt mesme inse-rée dans quelques catechismes en des mots fort approchans des termes latins que je viens de rapporter³.

1. *Ce saint archevesque.* Louis-Antoine de Noailles, cardinal, archevêque de Paris. *Val.*

2. *Attritio ex gehennæ...* Voici la traduction de ce passage par M. Amar : « L'attrition qui résulte de la crainte de l'enfer suffit même sans aucun amour de Dieu et sans aucun rapport à ce Dieu qu'on a offensé; une telle attrition suffit parce qu'elle est honnête et surnaturelle. »

3. Dans les éditions séparées, jusqu'en 1701, c'est l'alinéa suivant qui terminait la préface :

Je croyois n'avoir plus rien à dire au lecteur; mais, dans le temps mesme que cette preface estoit sous la presse, on m'a apporté une miserable epistre en vers que quelque impertinent a fait imprimer, et qu'on veut faire passer pour mon ouvrage sur l'amour de Dieu. Je suis donc obligé d'ajouter cet article, afin d'avertir le public que je n'ai fait d'epistre sur l'amour de Dieu que celle qu'on trouvera ici, l'autre estant une pièce fausse et incomplète, composée de quelques vers qu'on m'a dérobez, et de plusieurs qu'on m'a ridiculement prétez, aussi bien que les notes temeraires qui y sont.

ÉPITRE X¹

A MES VERS

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine ;
Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine ;
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour,
Et déjà chez Barbin², ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains et faibles enfants dans ma vieillesse nés,
Vous croyez, sur les pas de vos heureux aînés,
Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux princes,
Charmer également la ville et les provinces,
Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce.
Le temps n'est plus, mes vers, où ma muse, en sa force,
Du Parnasse français formant les nourrissons,
De si riches couleurs habillait ses leçons ;
Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
Vint devant la raison plaider contre la rime,
A tout le genre humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.
Alors il n'était point de lecteur si sauvage
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, souvent dans ses discours,

1. Composée en 1695.

2. Chez Barbin, libraire du Palais. *Val.* — Thierry était cependant le libraire qu'employait le plus ordinairement Boileau ; il était même l'éditeur de cette épître.

D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
 Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
 A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
 Onze lustres complets surchargés de trois ans,
 Cessez de présumer, dans vos folles pensées,
 Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées
 Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés,
 Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés.
 Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
 Du public exciter les justes moqueries,
 Et leur auteur, jadis à Régnier¹ préféré,
 A Pinchène, à Linière, à Perrin comparé.
 Vous aurez beau crier : *O vieillesse ennemie !*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ?
 Vous n'entendrez partout qu'injurieux brocards
 Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.

« Que veut-il ? dira-t-on ; quelle fougue indiscrète
 Ramène sur les rangs encor ce vain athlète ?
 Quels pitoyables vers ! Quel style languissant !
 Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
 De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
 Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène ».
 Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux ;
 Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
 Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
 Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
 Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
 Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
 Huer la métaphore et la métonymie
 (Grands mots que Pradon croit des termes de chimie),
 Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté,
 Que nommer la luxure est une impureté.
 En vain contre ce flot d'aversion publique
 Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique,
 Vous irez à la fin, honteusement exclus,

1. Mathurin Régnier, chanoine de Notre-Dame de Chartres. La première édition de ses œuvres est de Paris, 1608, in-4.

2. Vers du *Cid*.

Trouver au magasin *Pyrame* et *Regulus*¹,
 Ou couvrir chez Thierry d'une feuille encor neuve
 Les *Méditations* de Buzée et d'Hayneuve²,
 Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,
 Souffrir tous les affronts au *Jonas*³ reprochés.

Mais quoi, de ces discours bravant la vaine attaque,
 Déjà comme les vers de *Cinna*, d'*Andromaque*,
 Vous croyez, à grands pas, chez la postérité,
 Courir, marqués au coin de l'immortalité.
 Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre.
 Montrez-vous, j'y consens ; mais du moins, dans mon livre,
 Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
 C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
 Peut-être enfin soufferts comme enfants de ma plume,
 Vous pourrez vous sauver épars dans le volume ;
 Que si mêmes un jour le lecteur gracieux,
 Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
 Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
 De votre auteur alors faites-lui la peinture ;
 Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
 Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
 Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
 Ce censeur, qu'ils ont peint si noir et si terrible,
 Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
 Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
 Fit sans être malin ses plus grandes malices,
 Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
 Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
 Jamais, blessant leurs vers, ils n'effleura leurs mœurs :
 Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,

1. Pièces de théâtre de M. Pradon.

2. Jean Buzée, de la Compagnie de Jésus, a donné, entre autres ouvrages, des *Méditations sur les évangiles de toute l'année et sur d'autres sujets*, souvent réimprimées ; l'original est en latin. — Julien Hayneuve, de la Compagnie de Jésus, a publié : *Méditations pour le temps des exercices qui se font dans la retraite de huit ou dix jours*. Paris, 1664, in-12, et d'autres ouvrages de même nature. Boileau, étant un jour dans la boutique de Thierry, son libraire, s'aperçut qu'on avait enveloppé les ouvrages de ces deux jésuites dans les tragédies de Pradon.

3. Poème héroïque non vendu.

Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Comtez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats¹,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats²,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère³,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père⁴,
J'allais d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse;
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Élever assez haut mes poétiques ailes;
Que ce Roi dont le nom fait trembler tant de rois
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits⁵;
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli,
Retiré de la cour, et non mis en oubli⁶,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,

1. *Allié d'assez hauts magistrats* : MM. de Bragelongne; Amelot, président de la Cour des aides; Gilbert, président aux enquêtes, gendre de M. Dongois; de Lionne, grand audencier de France, et plusieurs autres maisons illustres dans la robe. *Br.*

2. *Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats*. Son père était Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du parlement de Paris. — Ils tiraient leur origine de Jean Boileau, notaire et secrétaire du roi, qui obtint des lettres de noblesse pour lui et sa postérité, au mois de septembre 1374. De Jean Boileau à Boileau-Despréaux, il y eut plusieurs avocats célèbres.

3. Sa mère, Anne de Niéle, seconde femme de Gilles, mourut en 1637, âgée de vingt-huit ans, alors que Boileau n'avait encore que dix-huit mois.

4. Son père mourut vingt ans après sa mère.

5. Racine et Boileau furent nommés historiographes au mois d'octobre 1677.

6. ... *de deux sens affaibli, retiré de la Cour*. Sa vue baissait, et il devenait sourd. Il avait quitté la Cour dès l'année 1692, et n'y reparut que pour annoncer au Roi la mort de Racine.

Vient quelquefois chez moi goûter la solitude¹.

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
 Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
 Qui dans mon souvenir aura toujours sa place,
 Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
 Étant, comme je suis, ami si déclaré,
 Ce docteur toutefois si craint, si révééré,
 Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
 Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie².
 Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,
 Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
 Allez jusqu'ou l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe³
 Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaspe.
 Surtout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
 Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
 Barbin, impatient, chez moi frappe à la porte :
 Il vient pour vous chercher. C'est lui, j'entends sa voix.
 Adieu, mes vers, adieu, pour la dernière fois !

1. A Auteuil. *Val.* — Il y reçut souvent d'Aguesseau, Pontchartrain, le duc de Bourbon, le prince de Conti, etc.

2. M. Arnauld a fait une dissertation où il me justifie contre mes censeurs, et c'est son dernier ouvrage. (Note de Boileau).

3. *L'Hydaspe.* Fleuve des Indes. *Val.*

ÉPITRE XI

A MON JARDINIER¹

Laborieux valet du plus commode maître
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvait naître,
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de la Quintinie²,
Oh ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines ?
Mais parle ; raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile,
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon.
Ainsi que ce cousin³ des quatre fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?
Mais non ; tu te souviens qu'au village on t'a dit

1. Composée en 1696. — Le jardinier de Boileau se nommait Antoine Riquet ou Riquié ; Boileau le trouva dans la maison d'Auteuil lorsqu'il l'acheta en 1685 et le garda.

2. La Quintinie, célèbre directeur des jardins du roi. *Val.* — Jean de la Quintinie est le créateur du célèbre potager de Versailles. Son livre : *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, qui eut plusieurs éditions, ne fut publié qu'après sa mort. Paris, 1690, 2 vol. in-4°.

3. Maugis.

Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
 Les faits d'un Roi plus grand en sagesse, en vaillance,
 Que Charlemagne aidé des douze pairs de France¹.
 Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
 Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

Que penserais-tu donc, si l'on t'allait apprendre
 Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre²,
 Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
 S'agite, se démène et s'use le cerveau
 Pour te faire à toi-même, en rimes insensées,
 Un bizarre portrait de ses folles pensées ?
 « Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur,
 Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
 Sous ces arbres pourtant de si vaines sornettes
 Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes³
 S'il lui fallait toujours, comme moi, s'exercer,
 Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
 Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée
 De ce sable étancher la soif démesurée. »

Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le vois,
 Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi.
 Oh ! que tu changerais d'avis et de langage
 Si deux jours seulement, libre du jardinage,
 Tout à coup devenu poète et bel esprit,
 Tu t'allais engager à polir un écrit
 Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,
 Fit des plus secs chardons des œillets et des roses,
 Et sût, même au discours de la rusticité,
 Donner de l'élégance et de la dignité ;
 Un ouvrage en un mot qui, juste en tous ces termes,
 Sût plaire à d'Aguesseau⁴, sût satisfaire Termes,

1. Var :

Que ton maître est *gagé* pour *mettre* par écrit
 Les faits de ce grand Roi vanté pour sa vaillance
 Plus qu'Ogier le Danois ni Pierre de Provence.

2. Var. :

Que ce grand *écrivain* des *exploits* d'Alexandre.

3. Var. :

Sous ces arbres pourtant de *vaines rêveries*
 Il n'irait point troubler les *moineaux* et les *pies*.

4. Avocat général, fut nommé chancelier par le régent en 1717. |
 Roger de Pardaillan de Gondrin, marquis de Termes.

Sût, dis-je, contenter, en paraissant au jour,
 Ce qu'ont d'esprits plus fins et la Ville et la Cour¹ !
 Bientôt, de ce travail revenu sec et pâle,
 Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
 Tu dirais, reprenant ta pelle et ton rateau :

« J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau,
 Que d'aller follement, égaré dans les nues,
 Me lasser à chercher des visions cornues.
 Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
 Prendre dans ce jardin la lune avec les dents. »

Approche donc, et viens, qu'un paresseux t'apprenne,
 Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
 L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
 Est dans le repos même au travail condamné.
 La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
 Les Neufs trompeuses Sœurs, dans leurs douces retraites,
 Promettent du repos sous leurs ombrages frais,
 Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès ;
 La cadence aussitôt, la rime, la césure,
 La riche expression, la nombreuse mesure,
 Sorcières dont l'Amour sait d'abord les charmer,
 De fatigues sans fin viennent les consumer.
 Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
 On voit sous les lauriers haleter les Orphées².
 Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
 Et se fait de sa peine un noble amusement.
 Mais je ne trouve point de fatigue si rude
 Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude
 Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
 Soutient dans les langueurs de son oisiveté,
 D'une lâche indolence esclave volontaire,
 Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
 Vainement, offusqué de ses pensers épais,
 Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
 Dans le calme odieux de sa sombre paresse,

1. Var. :

*Et qui pût contenter en paraissant au jour.
 Daguesseau dans la ville, et Termes à la Cour.*

2. Var. :

*Sans cesse, nuit et jour, ces désolantes fées
 De travaux importuns agitent les Orphées.*

Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
 Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
 De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
 Irritent de ses sens la fureur endormie,
 Et le font le jouet de leur triste infamie.
 Puis, sur leurs pas soudain arrivent les remords,
 Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
 La pierre, la colique et les gouttes cruelles ;
 Guénaud, Rainssant, Brayer¹, presque aussi tristes qu'elles,
 Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
 De travaux douloureux le viennent accabler ;
 Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
 Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
 Et le mettent au point d'envier ton emploi.
 Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi
 Que la pauvreté mâle, active et vigilante
 Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
 Que la richesse oisive au sein des voluptés.
 Je te vais sur cela prouver deux vérités :
 L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
 Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
 Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos².
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
 Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
 Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune,
 Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
 Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
 Aussi bien, j'aperçois ces melons qui t'attendent,
 Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent³
 S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
 On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

1. Fameux médecins. Pierre Rainssant, de Reims, médecin, antiquaire et garde des médailles de Sa Majesté. — Nicolas Brayer était renommé à la fois pour son habileté pratique et pour sa bienfaisance.

2. Var. :

Et l'autre qu'en Dieu seul on trouve son repos.

3. Var. :

Et ces fleurs qui là-bas, je crois, s'entredemandent...

ÉPITRE XII

SUR L'AMOUR DE DIEU

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT¹

Docte abbé, tu dis vrai, l'homme au crime attaché
En vain sans aimer Dieu croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaît aux transports frénétiques
Du fougueux moine² autour des troubles germaniques
Des tourments de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur
Qui, de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïssable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grâce, en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,
Et, pour se faire ouvrir, déjà frappe à la porte.

Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement,
Reconnaissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zèle l'enflamme,
Le Saint-Esprit revient habiter dans son âme,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême,
Pour chasser le démon, se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,

1. Composée pendant le carême de 1695. — Eusèbe Renaudot, fils de Théophraste, le fondateur de la *Gazette de France*, prieur de Frossay en Bretagne et de Saint-Christophe de Châteaufort, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, orientaliste et théologien, a publié de nombreux ouvrages et était fort lié avec Boileau et avec tous les beaux esprits de son temps. Ses manuscrits orientaux sont maintenant à la Bibliothèque nationale.

2. Luther.

Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
 Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
 Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
 Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas,
 En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
 Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire :
 Vil esclave toujours sous le joug du péché,
 Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
 L'amour essentiel à notre pénitence
 Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
 Non ; quoique l'ignorance enseigne sur ce point,
 Dieu ne fait jamais grâce à qui ne l'aime point.
 A le chercher la peur nous dispose et nous aide ;
 Mais il ne vient jamais que l'amour ne succède.
 Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
 Confesseurs insensés, ignorants séducteurs,
 Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite
 Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite¹
 Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé,
 Et que, sans aimer Dieu, l'on peut en être aimé.

Quoi donc, cher Renaudot, un chrétien effroyable
 Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
 Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,
 Par des formalités gagner le paradis,
 Et parmi les élus, dans la gloire éternelle,
 Pour quelques sacrements reçus sans aucun zèle,
 Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
 Son ennemi mortel assis à ses côtés ;
 Peut-on se figurer de si folles chimères ?
 On voit pourtant, on voit des docteurs, même austères,
 Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
 De toute piété saper le fondement ;
 Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
 Se disent hautement les purs, les vrais fidèles,
 Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux
 Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
 De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent ;

1. Var., édit. fraud. :

Qui, pleins d'une trompeuse et fausse scolastique
 Vous figurez qu'en vous un charme spécifique...

Prêts à la repousser, les plus hardis mollissent,
 Et, voyant contre Dieu le diable accrédité,
 N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
 Mollirons-nous aussi ? Non ; sans peur, sur ta trace,
 Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
 « Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
 Oui, je vous le soutiens : il serait moins affreux
 De ne point reconnaître un Dieu maître du monde,
 Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
 Qu'en avouant qu'il ait, et qu'il sut tout former,
 D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
 Un si bas, si honteux, si faux christianisme
 Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme ;
 Et chérir les vrais biens sans en savoir l'auteur
 Vaut mieux que sans l'aimer connaître un créateur.
 Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
 Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
 Je n'entends pas ici ce doux saisissement,
 Ces transports pleins de joie et de ravissement
 Qui font des bienheureux la juste récompense,
 Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
 Dans nous, l'amour de Dieu, fécond en saints désirs,
 N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
 Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même.
 Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime,
 Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
 Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
 C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique,
 Au milieu des péchés tranquille fanatique,
 Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
 Et croit posséder Dieu dans les bras du démon¹.

Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
 Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
 Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
 Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
 Combattez-vous vos sens ? domptez-vous vos faiblesses ?
 Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses ?
 Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi ?

1. Quiétistes dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI et Innocent XII. *Val.*

Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande. »
 Faites-le donc, et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
 Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
 Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve ;
Marchez, courez à lui ; qui le cherche le trouve,
 Et, plus de votre cœur il paraît s'écarter,
 Plus par vos actions songez à l'arrêter.
 Mais, ne soutenez point cet horrible blasphème,
 Qu'un sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
 Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer,
 De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.

Mais, s'il faut qu'avant tout dans une âme chrétienne,
 Diront ces grands docteurs, l'amour de Dieu survienne,
 Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
 De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver ?
 Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole ?
 O le bel argument, digne de leur école ?
 Quoi ! dans l'amour divin en nos cœurs allumé,
 Le vœu du sacrement n'est-il pas renfermé ?
 Un païen converti qui croit un Dieu suprême
 Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au baptême,
 Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché
 Qu'il ne veuille à l'Église avouer son péché ?
 Du funeste esclavage où le démon nous traîne
 C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne.
 Aussi l'amour d'abord y court avidement ;
 Mais lui-même il en est l'âme et le fondement.
 Lorsqu'un pécheur, ému d'une humble repentance,
 Par les degrés prescrits court à la pénitence,
 S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer.
 Le seul amour manquant ne peut point s'excuser.
 C'est par lui que dans nous la grâce fructifie,
 C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie.
 Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien ;
 Et sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est rien.
 A ces discours pressants que saurait-on répondre ?
 Mais approchez, je veux encor mieux vous confondre,
 Docteurs. Dites-moi donc, quand nous sommes absous,
 Le Saint Esprit est-il ou n'est-il pas en nous ?

S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
 Ne nous échauffer point de son amour suprême ?
 Et, s'il n'est pas en nous, Satan, toujours vainqueur,
 Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
 Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse,
 Et n'allez point, pour fuir la raison qui vous presse,
 Donner le nom d'amour au trouble inanimé
 Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
 L'ardeur qui justifie, et que Dieu nous envoie,
 Quoiqu'ici bas souvent inquiète et sans joie,
 Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour
 Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour.
 Dans le fatal instant qui borne notre vie,
 Il faut que de ce feu notre âme soit remplie ;
 Et Dieu, sourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
 Ne l'y rallume plus après notre trépas.
 Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes,
 Et ne prétendez plus, par vos confus sophismes,
 Pouvoir encore, aux yeux du fidèle éclairé,
 Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
 Apprenez que la gloire où le Ciel nous appelle
 Un jour des vrais enfants doit couronner le zèle,
 Et non les froids remords d'un esclave craintif,
 Où crut voir Abelly¹ quelque amour négatif.

Mais quoi ? j'entends déjà plus d'un fier scolastique
 Qui, me voyant ici, sur ce ton dogmatique,
 En vers audacieux traiter ces points sacrés,
 Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés ;
 Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,
 Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
 Non ; mais, pour décider que l'homme, qu'un chrétien
 Est obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
 Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
 Qui nous vint par sa mort donner un second être,
 Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,

1. Misérable défenseur de la fausse attrition, auteur de la *Mouëlle théologique*. Val. — Louis Abelly, docteur en théologie de la Faculté de Paris, curé de Saint-Josse, fort habile dans la direction. Anne d'Autriche le fit nommer évêque de Rodez ; il permuta bientôt son évêché contre un bénéfice simple et se retira à Saint-Lazare. Il avait été confesseur du cardinal Mazarin et a publié de nombreux ouvrages exclusivement théologiques.

Avoir extrait Gamaches, Isambert et Du Val¹ ?
 Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
 Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page ?
 De vains docteurs encore, ô prodige honteux !
 Oseront nous en faire un problème douteux,
 Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème
 L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même,
 Et, par un dogme faux dans nos jours enfanté,
 Des devoirs du chrétien rayer la charité !

Si j'allais consulter chez eux le moins sévère,
 Et lui disais : « Un fils doit-il aimer son père ?
 — Ah ! peut-on en douter ? » dirait-il brusquement.
 Et quand je leur demande en ce même moment :
 « L'homme, ouvrage d'un Dieu seul bon et seul aimable,
 Doit-il aimer ce Dieu, son père véritable ? »
 Leur plus rigide auteur² n'ose le décider,
 Et craint, en l'affirmant, de se trop hasarder.

Je ne m'en puis défendre, il faut que je t'écrive
 La figure bizarre et pourtant assez vive
 Que je sus l'autre jour employer dans son lieu,
 Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
 Au sujet d'un écrit qu'on nous venait de lire,
 Un d'entre eux³ m'insulta sur ce que j'osai dire
 Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
 Avoir pour Dieu du moins un amour commencé
 « Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme. »
 O Ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
 Et partant réprouvé ! « Mais, poursuivis-je alors,
 Quand Dieu viendra juger les vivants et les morts,
 Et des humbles agneaux, objet de sa tendresse,
 Séparera des boucs la troupe pécheresse,

1. Philippe de Gamaches, abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne. — Nicolas Isambert, célèbre docteur et professeur de Sorbonne. — André Duval, docteur et professeur en théologie à la Sorbonne, doyen de la Faculté de théologie. — Tous les trois ont publié des ouvrages de théologie.

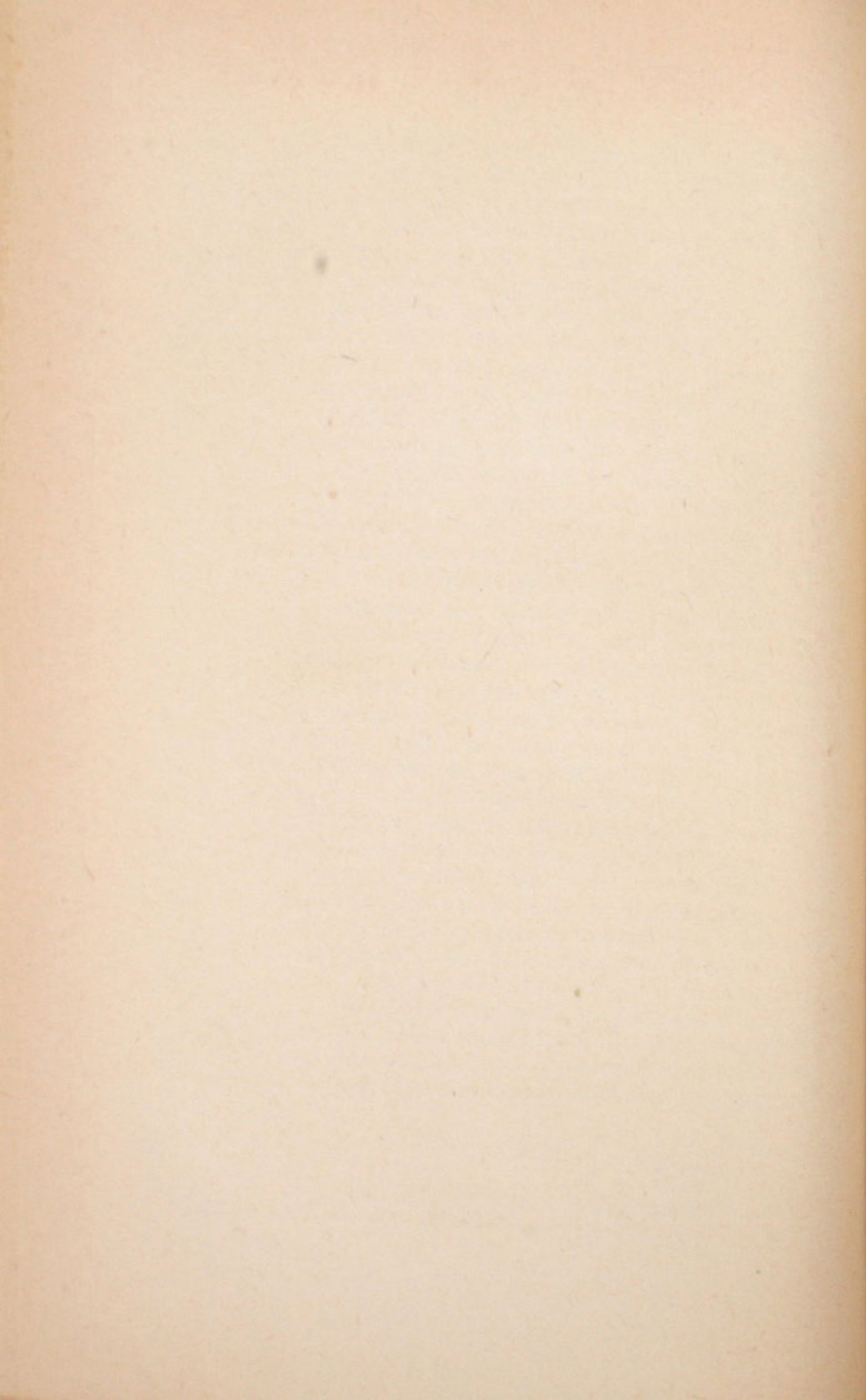
2. *Leur plus rigide auteur.* Brossette dit qu'il est ici question de Jean Burlugay, docteur en théologie de la Faculté de Paris, prêtre du diocèse de Sens. L'indication de Brossette est au moins douteuse.

3. *Un d'entre-eux,* le P. Timoléon Cheminais de Montaignu, prédicateur distingué. Une lettre inédite de l'abbé Dubos du 12 janvier 1698 et une lettre de M^{me} de Sévigné du 15 janvier 1690, racontent toute cette histoire arrivée à Bâville.

A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
 Ce qui nous fit impurs où justes à ses yeux
 Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme,
 « Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
 « Malheureux qui soutins que l'homme dut m'aimer,
 « Et qui, sur ce trajet trop prompt à déclamer,
 « Prétendis qu'il fallait, pour fléchir ma justice,
 « Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
 « De quelque ardeur pour moi sentit les mouvements,
 « Et garda le premier de mes commandements. »
 Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage.
 Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
 Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé,
 « Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé
 « Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles,
 « Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles,
 « Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur !
 « De l'importun fardeau d'aimer son Créateur.
 « Entrez au ciel, venez, comblé de mes louanges,
 « Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges. »
 A de tels mots, si Dieu pouvait les prononcer,
 Pour moi je répondrais, je crois sans l'offenser :
 « O ! que pour vous mon cœur, moins dur et moins farouche,
 « Seigneur, n'a-t-il, hélas ! parlé comme ma bouche ? »
 Ce serait ma réponse à ce Dieu fulminant.
 Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
 Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
 Des ironiques mots de sa bouche divine
 Vous pourriez, sans rougeur et sans confusion,
 Soutenir l'amertume et la dérision. »
 L'audace du docteur, par ce discours frappée,
 Demeura sans réplique à ma prosopopée,
 Il sortit tout à coup, et, murmurant tout bas
 Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
 S'en alla chez Binsfeld où chez Basile Ponce¹
 Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

FIN DES ÉPITRES

1. Deux défenseurs de la fausse attrition. Le premier était chanoine de Treves, et l'autre était de l'ordre de Saint-Augustin. *Val.*



L'ART POÉTIQUE

CHANT PREMIER ¹

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif :
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents.
L'un, peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
L'autre, d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme.
Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits,
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais, souvent, un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.

1. L'ART POÉTIQUE fut composé de 1669 à 1674, et parut en 1674, in-4° et grand in-12.

Ainsi tel¹, autrefois qu'on vit avec Faret²
 Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
 S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
 Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante ;
 Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
 Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
 Que toujours le droit sens s'accorde avec la rime.
 L'un l'autre vainement ils semblent se haïr :
 La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
 Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
 L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
 Au joug de la raison sans peine elle fléchit ;
 Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
 Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
 Et, pour la rattraper le sens court après elle.
 Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
 Toujours loin du bon sens vont chercher leur pensée.
 Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
 S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
 Évitions ces excès. Laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
 Tout doit tendre au bon sens ; mais, pour y parvenir,
 Le chemin est glissant et pénible à tenir.
 Pour peu qu'on s'en écarte aussitôt on se noie :

La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
 Un auteur, quelquefois, trop plein de son objet,
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet :
 S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;
 Il me promène après de terrasse en terrasse ;

1. Saint-Amant, auteur du *Moïse sauvé*.

2. Faret, auteur du livre intitulé ; *l'Honnête Homme*, et ami de Saint-Amant. *Val.* — Nicolas Faret, de Bresse, un des premiers de l'Académie française en 1633. Il fut secrétaire puis intendant du comte d'Harcourt, qu'il accompagna dans son expédition des îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite. Faret, qui vécut toujours dans la bonne compagnie de son temps, n'a dû sa réputation de buveur qu'à la rime facile de son nom avec cabaret.

Ici s'offre un perron, là règne un corridor ;
 Là, ce balcon s'enferme en un balustre d'or ;
 Il compte des plafonds les ronds et les ovales.
*Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales*¹.
 Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
 Et je me sauve à peine au travers du jardin.
 Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant :
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
 Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire :
 Un vers était trop faible et vous le rendez dur.
 J'évite d'être long, et je deviens obscur.
 L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue ;
 L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
 Voulez-vous du public mériter les amours,
 Sans cesse, en écrivant, variez vos discours.
 Un style trop égal et toujours uniforme
 En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
 On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
 Heureux qui, dans ses vers sait d'une voix légère
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !
 Son livre, aimé du Ciel et chéri des lecteurs,
 Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
 Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
 Au mépris du bon sens, le burlesque effronté²
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
 On ne vit plus en vers que pointes triviales.
 Le Parnasse parla le langage des halles ;
 La licence à rimer alors n'eut plus de frein,

1. Vers de Scudéry.

2. *Le burlesque effronté*... Le style burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du xvr^e siècle jusque vers l'an 1660. Val. — Saint-Marc cite un chanoine d'Embrun, Jean-Jacques, qui aurait mis en vers burlesques la Passion de Jésus-Christ.

Apollon, travesti, devint un Tabarin¹.
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes;
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
 Et, jusqu'à Dassouci², tout trouva des lecteurs.
 Mais de ce style enfin la Cour désabusée
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
 Distingua le naïf du plat et du bouffon,
 Et laissa la province admirer le Typhon³.
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage,
 Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf⁴.
 Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
 Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives,
 De morts et de mourants cent montagnes plaintives⁵.
 Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
 N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
 Ayez pour la cadence une oreille sévère :
 Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
 Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
 Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
 Il est un heureux choix de mots harmonieux.
 Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée

1. Il paraît à peu près certain que Tabarin n'était qu'un nom de tréteaux, et que celui qui l'avait pris était d'origine italienne. De 1648 à 1630, il servit de compère à Montdor, charlatan qui débitait un onguent sur la place Dauphine. M. Gustave Aventin (Vinant) a réuni ses parades sous le titre de : *Œuvres complètes de Tabarin*; Paris, P. Jannet, 1858, 2 vol. in-16.

2. Dassouci, pitoyable auteur qui a composé l'*Ovide en belle humeur*. Val. — Charles Coypeau, sieur d'Assouci, mit en outre en vers burlesques le *Ravissement de Proserpine* de Claudien. On a aussi de lui un *Recueil de poëtes* et des *Aventures de Voyage*, où il se montre singulièrement sensible à ce que Boileau dit de lui.

3. Typhon, ou la *Gigantomachie*, ou la *Guerre des Dieux contre les Géants*, poème de Scarron publié en 1644.

4. Les vendeurs de Mithridate et les joueurs de marionnettes se mettent depuis longtemps sur le Pont-Neuf. Val.

5. De mourants et de morts cent montagnes plaintives,
 D'un sang impétueux cent vagues fugitives.

(BRÉBEUF, la *Pharsale*, l. VII.)

Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
 Durant les premiers ans du Parnasse françois,
 Le caprice tout seul faisait toutes les lois,
 La rime, au bout des mots assemblés sans mesure.
 Tenait lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
 Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
 Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
 Tourna des triolets, rima des mascarades,
 A des refrains réglés asservit les rondeaux,
 Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
 Ronsard qui le suivit, par une autre méthode
 Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode ;
 Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
 Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 Tomber, de ses grands mots le faste pédantesque.
 Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
 Rendit plus retenus Desportes et Bertaut¹.
 Enfin Malherbe vint, et le premier en France,
 Fit sentir dans les vers une juste cadence ;
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et réduisit la muse aux règles du devoir.
 Par ce sage écrivain la langue réparée
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
 Les stances avec grâce apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.
 Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
 Et de son tour heureux imitez la clarté.
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
 Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

1. Desportes et Bertaut. — Philippe Desportes, oncle de Régnier, abbé de Tiron, etc.; poète favori de Henri III. Ses premières œuvres ont été réunies en 1575, in-4°, et ses traductions en vers de psaumes ont paru en 1603, in-8°. — Jean Bertaut, évêque de Séez, abbé d'Aulnay, aumônier de Catherine de Médicis, etc., fut l'un des catéchistes de Henri IV. Ses œuvres ont été réunies en 1620, in-8°.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.
 Le jour de la raison ne la saurait percer.
 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit ou moins nette ou plus pure
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révéree,
 Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux ;
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
 Sans la langue, en effet, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse¹.

Un style si rapide, et qui court en rimant,
 Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
 J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène
 Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours orageux,
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
 Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
 Polissez-le sans cesse, et le repolissez ;
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

C'est peu, qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
 Des traits d'esprit, semés, de temps en temps, pétillent ;
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
 Que le début, la fin, répondent au milieu ;
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
 Que jamais du sujet le discours s'écartant
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique :

1. Sendéry disait toujours, pour s'excuser de travailler si vite, qu'il avait ordre de finir. *Val.*

L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

Qu'ils soient de vos écrits les confidants sincères,

Et de tous vos défauts les zélés adversaires.

Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;

Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :

Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue.

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier.

Chaque vers qu'il entend le fait extasier.

Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse ;

Il trépigne de joie, il pleure de tendresse,

Il vous comble partout d'éloges fastueux,

La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,

Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.

Il ne pardonne point les endroits négligés.

Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés.

Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.

Ici, le sens le choque, et plus loin, c'est la phrase.

Votre construction semble un peu s'obscurcir ;

Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.

C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

Mais souvent, sur ses vers un auteur intraitable,

A les protéger tous se croit intéressé.

Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.

« De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.

— Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,

Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid ;

Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit.

— Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire. »

Ainsi, toujours constant à ne se point dédire,

Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,

C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.

Cependant, à l'entendre, il chérit la critique ;

Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.

Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,

N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.

Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,

S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse.

Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,

Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a chez les courtisans
De tout temps rencontré de zélés partisans ;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

CHANT II

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler l'or à l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle :
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois,
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscreète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre et rampent tristement,
On dirait que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques*
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot et Phylis en Thoinon.

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art, sans bassesse, un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers,
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,

Et par quel art encor l'églogue, quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois :
Telle est de ce poème, et la force, et la grâce.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse ;
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons :
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ode, avec plus d'éclat et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes, dans Pise¹, elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses et les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
*Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refusé, afin qu'on le ravisse*².
Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle, un beau désordre est un effet de l'art.

1. Pise, en Élide, où l'on célébrait les jeux olympiques. *Val.*

2. Horace, ode 12, liv. 2.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
 Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
 Pour prendre Dôle, il faut que l'Isle soit rendue,
 Et que leur vers, exact ainsi que Mézeray¹,
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai².
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
 Inventa du sonnet les rigoureuses lois ;
 Voulut qu'en deux quatrains, de mesure pareille,
 La rime, avec deux sons, frappât huit fois l'oreille,
 Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Surtout de ce poème il bannit la licence ;
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
 Défendit qu'un vers faible y put jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.
 Du reste, il l'enrichit d'une beauté suprême :
 Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.
 A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville³
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,

1. François-Eudes de Mézeray, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française. La première édition de son *Histoire de France* est de Paris, 1643-1651, 3 vol. in-fol. ; et la première édition de son *Abrégé chronologique* est de Paris, 1668, 3 vol. in-4°. On le croit l'auteur des *Satires* ou *Mazarinades*, imprimées sous le nom de Sandricourt.

2. Lille et Courtrai furent prises en 1667, et Dôle en 1668.

3. Jean Ogier de Gombauld, calviniste, l'un des premiers de l'Académie française. Outre ses poésies et une tragédie, les *Danaïdes*, on a publié de lui : *Traité et Lettres touchant la Religion* ; Amst., 1676, in-12. — François Maynard, de l'Académie française ; il y a quelques pièces de lui dans un recueil de 1626 et dans le *Cabinet satyrique*. — Claude de Malleville, secrétaire du roi, dont les poésies ont été réunies. (Paris, 1649, in-4°).

N'a fait de chez Sercy¹ qu'un saut chez l'épicier.
 Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
 La mesure est toujours trop grande ou trop petite.
 L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
 Furent de l'Italie en nos vers attirées.
 Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
 A ce nouvel appât courut avidement.
 La faveur du public excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse ;
 Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
 Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
 La tragédie en fit ses plus chères délices ;
 L'épigramme en orna ses douloureux caprices.
 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
 Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles.
 Chaque mot eut toujours deux visages divers.
 La prose la reçut aussi bien que les vers.
 L'avocat au Palais en hérissa son style,
 Et le docteur en chaire en sema l'Évangile².
 La raison, outragée, enfin ouvrit les yeux,
 La chassa pour jamais des discours sérieux,
 Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
 Par grâce, lui laissa l'entrée en l'épigramme,
 Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
 Roulât sur la pensée et non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
 Toutefois, à la Cour, les turlupins restèrent.

1. Sercy, libraire du palais. *Val.* — Charles de Sercy, qui publia tant de recueils de *Poésies choisies*, demeurait au palais, dans la salle Dauphine, à la Bonne-Foi couronnée.

2. *Et le docteur en chaire en sema l'Évangile.*

Le Petit Père André, augustin. *Val.* — André Boulanger, des augustins réformés, exerça pendant plus de cinquante ans la prédication ; il est le dernier représentant de ces prédicateurs au style trivial, mais énergique, qui furent si populaires au xvr^e siècle. Il n'a publié que : *Oraison funèbre de Marie de Lorraine, abbesse de Chelles* ; Paris, 1627, in-8.

Inspides plaisants, bouffons infortunés,
 D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
 Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
 Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poème est brillant de sa pauvre beauté.
 Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
 La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
 Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour,
 Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
 Arma la vérité du vers de la satire.
 Lucile le premier osa la faire voir,
 Aux vices des Romains présenta le miroir,
 Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
 Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
 Horace, à cette aigreur, mêla son enjouement :
 On ne fut plus ni fat ni sot impunément,
 Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
 Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
 Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
 Étincellent pourtant de sublimes beautés ;
 Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
 Il brise de Séjan la statue adorée ;
 Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs.
 D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
 Ou que, poussant à bout la luxure latine,
 Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
 Ses écrits, pleins de feu, partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux.
 Régnier seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
 Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
 Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,

Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur¹
 Et si, du son hardi de ses rimes cyniques.
 Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
 Mais le lecteur français veut être respecté ;
 Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
 Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
 Je veux dans la satire un esprit de candeur,
 Et fais un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poème, en bons mots si fertile,
 Le Français, né malin, forma le vaudeville,
 Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
 Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
 La liberté française en ses vers se déploie,
 Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
 Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
 A la fin, tous ces jeux, que l'athéisme élève,
 Conduisent tristement le plaisant à la Grève²
 Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.
 Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
 Inspirer quelquefois une muse grossière,
 Et fournir sans génie un couplet à Linière.
 Mais, pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
 Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
 Au même instant prend droit de se croire poète.
 Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
 Il met tous les matins six impromptus au net.
 Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
 Si bientôt, imprimant ses sottises rêveries,
 Il ne se fait graver au-devant du recueil,
 Couronné de lauriers par la main de Nanteuil³.

1. Suivant Brossette, Boileau aurait d'abord écrit :
 Heureux si, moins hardi, dans ses vers pleins de sel,
 Il n'avait point traîné les Muses au b.....!
 Arnaud lui fit changer ces deux vers.

2. Il s'agit ici de Claude Petit, ou Lepetit, auteur de *Paris ridicule* et de quelques chansons impies, à cause desquelles il fut pendu puis brûlé.

3. Fameux graveur, a gravé en 1658, un portrait du père de Boileau. Cf. Robert Dumesnil.

CHANT III

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc, qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe, et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*,
Ou n'excite en notre âme une *pitié* charmante,
En vain vous étalez une scène savante ;
Vos froids raisonnements ne feront qu'attédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclînât son nom,
Et dit : « Je suis Oreste », ou bien « Agamemnon » ,

Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
 Un rimeur, sans péril, delà des Pyrénées
 Sur la scène en un jour renferme des années.
 Là, souvent le héros d'un spectacle grossier,
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier¹.
 Mais nous, que la raison à ses règles engage,
 Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
 Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.
 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
 Une merveille absurde est pour moi sans appas.
 L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
 Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
 Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose ;
 Mais il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
 A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
 L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
 Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
 D'un secret tout-à-coup la vérité connue
 Change tout, donne à tout une face imprévue.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
 N'était qu'un simple chœur où chacun, en dansant,
 Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
 S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
 Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
 Du plus habile chantre un bouc était le prix.
 Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
 Promena par les bourgs cette heureuse folie,
 Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
 Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
 Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
 D'un masque plus honnête habilla les visages,

1. Dans une pièce de Lope de Vega, *Valentin et Orson*, qui naissent au premier acte, sont fort âgés au dernier.

Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
 Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.
 Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
 Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
 Intéressa le chœur dans toute l'action,
 Des vers trop raboteux polit l'expression,
 Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
 Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

Chez nos dévots aïeux, le théâtre, abhorré,
 Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
 De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
 En public, à Paris, y monta la première,
 Et, sottement zélée en sa simplicité,
 Joua les saints, la Vierge et Dieu, par piété.
 Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
 Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
 On chassa ces docteurs prêchans sans mission.
 On vit renaître Hector, Andromaque, Iliou.
 Seulement, les acteurs laissant le masque antique,
 Le violon tint lieu de chœur et de musique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
 S'empara du théâtre, ainsi que des romans.
 De cette passion la sensible peinture
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
 Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
 Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
 Qu'Achille aime autrement que Tyrsis et Philène.
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ;
 Et que l'amour, souvent de remords combattu,
 Paraisse une faiblesse et non une vertu.

Des héros de roman fuyez les politesses :
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses :
 Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
 A ces petits défauts, marqués dans sa peinture,
 L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
 Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
 Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
 Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
 Conservez à chacun son propre caractère.
 Des siècles, des pays, étudiez les mœurs.

Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans *Clélie*,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie,
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors serait hors de saison ;
Mais la scène demande une exacte raison.
L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée,
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gascone en un auteur gascon.
Calprenède et Juba¹ parlent du même ton.

La nature est en nous plus diverse et plus sage.
Chaque passion parle un différent langage.
La colère est superbe et veut des mots altiers.
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux pays
*Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais*².
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous, pour se produire, est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.

1. Héros de la *Cléopâtre* de Gaultier Costes de La Calprenède, auteur de la *Mort de Mithridate*, *Edouard*, *Bradamante*, *Clarionte*, *le comte d'Essex*, la *Mort des Enfants d'Hérode*, tragédies ; de *Cassandre*, *Pharamond* et *Cléopâtre*, romans.

2. Sénèque le Tragique, *Troade*, sc. 1. — Boileau nomme Sénèque, mais il pouvait aussi avoir en vue Corneille, auquel il reproche, à la fin de la préface du *Traité du Sublime*, les grands mots du début de la *Mort de Pompée*.

Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant :
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie :
Que tantôt il s'élève, et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche, et s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité.
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre ;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune :
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie ;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache,
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.

Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur,
 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur ;
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
 Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
 Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes
 Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes,
 Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles
 D'ornements égayés ne sont point susceptibles.
 L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
 Que pénitence à faire et tourments mérités ;
 Et de vos fictions le mélange coupable
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
 Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
 Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
 Et souvent avec Dieu balance la victoire !

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
 Je ne veux point ici lui faire son procès ;
 Mais, quoique notre siècle à sa gloire publie,
 Il n'eût point de son livre illustré l'Italie
 Si son sage héros, toujours en oraison,
 N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
 Et si Renaud, Argant, Tancrede et sa maîtresse
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
 Un auteur follement idolâtre et païen ;
 Mais, dans une profane et riante peinture,
 De n'oser de la fable employer la figure,
 De chasser les tritons de l'empire des eaux,
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
 D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
 Ainsi que le berger, ne passe le monarque,
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,

Où le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
 Et, partout, des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle, iront chasser l'allégorie.
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur ;
 Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur,
 Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
 Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agréments divers.
 Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers :
 Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
 O le plaisant projet d'un poète ignorant
 Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand ¹ !
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
 Rend un poème entier, ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser,
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
 En valeur éclatant, en vertu magnifique.
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
 Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs ;
 Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis,
 Non tel que Polynice et son perfide frère ².
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé :
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
 Remplit abondamment une Iliade entière.
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imitiez pas ce fou qui, décrivant les mers,
 Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
 Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres ³,

1. Childebrand est le héros de *Charles Martel, ou les Sarrasins chassés de France*, poème en seize livres par Carel de Sainte-Garde.

2. Polynice et Étéocle, frères ennemis, auteurs de la *Guerre de Thèbes*. Voyez la *Thébaïde* de Stace. Val.

3. « Les poissons ébahis le regardent passer. »
 (Moïse sauvé.)

Pour le petit enfant qui *va, saute, revient,*
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
 Sur trop de vains objets c'est arrêter la vue.
 Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

Que le *début* soit simple, et n'ait rien d'affecté.
 N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
 Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
 Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
 La montagne en travail enfante une souris.

Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
 Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :

Je chante les combats, et cet homme pieux
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
 Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
 Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
 Du destin des Latins prononcer les oracles,
 De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
 Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage.
 Que tout y fasse aux yeux une riante image.
 On peut être à la fois et pompeux et plaisant,
 Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
 J'aime mieux Arioste et ses fables comiques
 Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
 Qui, dans leur sombre humeur, se croiraient faire affront,
 Si les grâces jamais leur déridaient le front.

On dirait que, pour plaire, instruit par la nature,
 Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.

Son livre est d'agrémens un fertile trésor ;

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;

Partout il divertit, et jamais il ne lasse.

Une heureuse chaleur anime ses discours.

Il ne s'égare point en de trop longs détours :

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,

Son sujet de soi-même et s'arrange, et s'explique ;

Tout, sans faire d'appréts, s'y prépare aisément ;

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'une amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poème excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit ;
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent parmi nous un poète sans art
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.

Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds,
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.

Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser,
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.

Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homère n'entend point la noble fiction.

Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.

Mais, attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière¹.

Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là, le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le venin de ses traits médisants.

Aux accès insolents d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.

On vit par le public un poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui, dans un *chœur de Nuées*².

1. Desmarets se reconnut dans ces vers et il y répondit (*Défenses* 1675, p. 101-104).

2. *Les Nuées*, comédie d'Aristophane.

D'un vil amas de peuple attirer les huées.
 Enfin de la licence on arrêta le cours.
 Le magistrat, des lois, emprunta le secours,
 Et, rendant par édit les poètes plus sages,
 Défendit de marquer les noms et les visages.
 Le théâtre perdit son antique fureur.
 La comédie apprit à rire sans aigreur,
 Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre¹.
 Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
 S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.
 L'avare des premiers rit du tableau fidèle
 D'un avare souvent tracé sur son modèle,
 Et, mille fois, un fat finement exprimé
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
 Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
 Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
 De tant de cœurs cachés a pénétré le fond,
 Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
 Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
 Sur une scène heureuse il peut les étaler,
 Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
 Présentez-en partout les images naïves ;
 Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
 La nature, féconde en bizarres portraits,
 Dans chaque âme est marquée à de différents traits.
 Un geste la découvre, un rien la fait paraître ;
 Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.
 Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs².

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
 Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
 Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
 Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

1. Il ne reste de Ménandre que des fragments et quelques traductions ou imitations dans les comiques latins. Cf. G. Guizot : *Ménandre, Étude historique et littéraire* ; Paris, 1855, in-12.

2. Régnier avait dit, *Satire V*, vers 419 :

Chaque âge a ses humeurs, son goût et ses plaisirs,
 Et, comme notre poil, blanchissent nos désirs.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse, chagrine, incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
Toujours plaint le présent, et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Étudiez la Cour, et connaissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin¹.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*².

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace.

Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide ;

1. Dans la seconde *Farce tabarinique*, Tabarin met le capitaine Rodomont dans un sac en lui promettant de lui faire voir sa belle, et le roue de coups. (*Œuvres complètes*; Paris, P. Jannet, 1858, 2 vol. in-16 : t. I, p. 233.)

2. Comédie de Molière. Ce n'est pas Scapin qui s'enveloppe dans un sac, c'est le vieux Géronte à qui Scapin persuade de s'y envelopper. Mais cela est dit figurément dans ce vers, parce que Scapin est le héros de la pièce. (BROSSETTE.) — C'est ainsi qu'a agi Martial (VIII, 56) en attribuant à Tityre, comme personnage principal de la première bucolique, ce qui est dit de Mélébée. De 1674 à 1713, il a paru quarante éditions, tant françaises qu'étrangères; de ce nombre dix ont été revues par Boileau lui-même, dans toutes il y a *s'enveloppe*.

Que son style, humble et doux, se relève à propos;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air, un père, dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable :
C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plait par la raison seule, et jamais ne la choque.
Mais, pour un faux plaisant à grossière équivoque,
Qui, pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

CHANT IV

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère.
Là, le fils orphelin lui redemande un père,
Ici, le frère pleure un frère empoisonné.
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie.
Et par lui la migraine est bientôt frénésie
Il quitte enfin la ville en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison, de superbe structure.
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin, d'abord, semble né dans cet art,
Déjà de bâtiments parle comme Mansard :
D'un salon qu'on élève il condamne la face ;
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et, désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte¹.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différents.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs
Mais, dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,

1. Claude Perrault répondit à ce vers par une fable : *Le Corbeau guéri par la Cigogne, ou l'Ingrat parfait*, à laquelle Boileau répliqua par l'épigramme : *Où, j'ai dit dans mes vers...*, p. 268.

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
 Qui dit froid écrivain dit détestable auteur,
 Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur :
 On ne lira guère plus Rampalle et Mesnardière
 Que Magnon, du Souhait, Corbin et La Morlière¹.
 Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer ;
 Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
 J'aime mieux Bergerac² et sa burlesque audace
 Que ces vers où Motin³ se morfond et nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
 Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
 Vous donne en ces réduits⁴, prompts à crier merveille !
 Tel écrit, récité, se soutint à l'oreille
 Qui, dans l'impression au grand jour se montrant.
 Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
 On sait de cent auteurs l'aventure tragique,
 Et Gombauld, tant loué, garde encor la boutique.

Ecoutez tout le monde, assidu consultant :
 Un fat, quelquefois, ouvre un avis important.
 Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
 En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
 Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux
 Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
 Aborde en récitant quiconque le salue,
 Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
 Il n'est temple si saint, des anges respecté,
 Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

1. Var. :

*Les vers ne souffrent point de médiocre auteur :
 Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du lecteur ;
 Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
 Et les aïs chez Bilainé à regret les endurent.*

Claude Boyer, de l'Académie française. — Rampalle a traduit des ouvrages espagnols et italiens. — Pilet de la Mesnardière, docteur en médecine, de l'Académie française. — Magon (ou Magnon) a composé un poème fort long intitulé : *L'Encyclopédie*. Val. — Du Souhait avait traduit *l'Iliade* en prose. Val. — Corbin avait traduit la Bible mot à mot. Val. — La Morlière, méchant poète. Val.

2. Cyrano de Bergerac, auteur du *Voyage de la Lune*.

3. Pierre Motin est l'auteur d'épigrammes insérées dans des *Recueils*.

4. Le *Réduit* était une espèce d'Académie de société où les poètes allaient lire leurs vers. Corneille, Furetière, Saint-Simon en parlent.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent, dans son orgueil, un subtile ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnements,
Son esprit se complait dans ses faux jugements ;
Et sa faible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre, et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon seul d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions,
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre âme et vos mœurs, peints dans tous vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,

Traient d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
 L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
 N'excite point en nous de honteux mouvement.
 Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes :
 Je condamne sa faute en partageant ses larmes.

Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
 Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.
 Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme.
 En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
 Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
 Des vulgaires esprits malignes frénésies.
 Un sublime écrivain n'en peut être infecté.
 C'est un vice qui suit la médiocrité.
 Du mérite éclatant cette sombre rivale
 Contre lui chez les grands incessamment cabale,
 Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
 Pour s'égalier à lui, cherche à le rabaisser.
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
 N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
 Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
 C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
 Il faut savoir encore, et converser, et vivre.

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
 Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
 Tirer de son travail un tribut légitime¹ ;
 Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
 Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
 Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
 Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
 Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
 Tous les hommes suivaient la grossière nature,
 Dispersés dans les bois, couraient à la pâture.
 La force tenait lieu de droit et d'équité,

1. « Despréaux m'a avoué qu'il n'avait fait ces deux vers que pour
 mon père, qui retirait quelque profit de ses tragédies. » (Louis
 RACINE.)

Le meurtre s'exerçait avec impunité.
 Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
 Rassembla les humains dans les forêts épars,
 Enferma les cités de murs et de remparts,
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
 Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
 Qu'aux accents dont Orphée emplît les monts de Thrace,
 Les tigres amollis dépouillaient leur audace,
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
 Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
 L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
 Depuis, le Ciel en vers fit parler les oracles ;
 Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
 Homère aux grands exploits anima les courages ;
 Hésiode, à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux, vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée
 Fut à l'aide des vers aux mortels annoncée ;
 Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérees
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
 Et leur art, attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
 Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
 Le Parnasse oublia sa première noblesse.
 Un vil amour du gain, infectant les esprits,
 De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
 Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trafiqua du discours et vendit les paroles.
 Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
 Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse.
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
 Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
 Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
 Un auteur, qui, pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
 Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
 Horace a bu son saoul quand il voit les Ménades,
 Et, libre du souci qui trouble Colletet,
 N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai ; mais enfin cette affreuse disgrâce
 Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
 Et que craindre en ce siècle où toujours les beaux-arts
 D'un astre favorable éprouvent les regards,
 Où d'un Prince éclairé la sage prévoyance
 Fait partout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictiez sa gloire à tous vos nourrissons.
 Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons
 Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
 Soit encor le Corneille et du *Cid* et d'*Horace*,
 Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
 De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
 Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
 Benserade en tous lieux amuse les ruelles.
 Que Segrais¹, dans l'éplogue, en charme les forêts.
 Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
 Mais quel heureux auteur, dans une autre *Enéide*,
 Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
 Quelle savante lyre, au bruits de ses exploits,
 Fera marcher encor les rochers et les bois ;
 Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
 Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ;
 Dira les bataillons sous Maestricht² enterrés,
 Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?

Mais, tandis que je parle, une gloire nouvelle
 Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
 Déjà Dôle et Salins³ sous le joug ont ployé.

1. Regnault de Segrais, de l'Académie française, auteur d'éplogues, d'*Athis*, poème pastoral, et d'une traduction en vers de l'*Enéide*.

2. Maestricht se rendit le 4^{er} juillet 1673, après seize jours de tranchée ouverte et plusieurs assauts donnés en plein jour.

3. Places de la Franche-Comté prises en plein hiver. *Val*. — Besançon se rendit le 15 mai, Dôle le 6 juin, Salins le 22 juin 1674.

Besançon fume encor sur son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligue
Devaient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter¹ ;
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

1. Montecuculli, général de l'armée d'Allemagne pour les alliés, évita le combat et s'applaudit de la retraite avantageuse qu'il avait faite.

AVIS AU LECTEUR¹

Il seroit inutile maintenant de nier que le poëme suivant a esté composé à l'occasion d'un differend assez leger qui s'émût dans une des plus celebres églises de Paris entre le tresorier et le chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vray. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction ; et tous les personnages y sont non seulement inventez, mais j'ay eu soin mesme de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui deservent cette église, dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages qu'à beaucoup de messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a esté offensé de l'impression de ce poëme, puis qu'il n'y a en effet personne qui y soit veritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guères de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un devot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espece de défi qui me fut fait en riant par feu monsieur le premier president de Lamoignon², qui est celuy que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort necessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençay à le connoistre dans le temps que mes satires faisoient le plus de bruit ; et l'accés obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un sçavoir étonnant, et passionné admirateur de

1. LE LUTRIN. Les éditions de 1674, in-4°, et de 1674, 1675, petit in-12, contiennent un *Au Lecteur* que n'a pas reproduit l'édition de 1701, où Boileau a fait un *Avis au Lecteur* de la dernière partie de la Préface générale des éditions de 1683 à 1698. Les quatre premiers chants ont paru en 1674, et les cinquième et sixième en 1683.

2. Guillaume de Lamoignon, marquis de Baviile. C'est le père de Chrétien-François de Lamoignon à qui est adressée l'épître VI.

tous les bons livres de l'antiquité ; et c'est ce qui luy fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crût entrevoir quelque goust des anciens. Comme sa pieté estoit sincere, elle estoit aussi fort gaye, et n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaquez. Il me loüa mesme plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui luy avoit esté jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne luy estre pas desagreceable. Il m'appella à tous ses plaisirs et à tous ses divertissemens ; c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa mesmes quelquefois de sa plus étroite confiance, et me fit voir à fond son ame entiere. Et que n'y vis-je point ? Quel tresor surprenant de probité et de justice ! quel fonds inépuisable de pieté et de zele ! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'estoit toute autre chose au dedans ; et on voyoit bien qu'il avoit soin d'en temperer les rayons pour ne pas blesser les yeux d'un siecle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincérement épris de tant de qualitez admirables ; et, s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moy, j'eus aussi pour luy une tres-forte attache. Les soins que je luy rendis ne furent meslez d'aucune raison d'interest mercenaire ; et je songeay bien plus à profiter de sa conversation que de son credit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en son plus haut point, et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoy faut-il que des hommes si dignes de vivre soient si-tost enlevez du monde, tandis que des miserables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendray pas davantage sur un sujet si triste, car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrais m'empêcher de mouïller peut-estre de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

LE LUTRIN

POÈME HÉROÏ-COMIQUE

CHANT PREMIER

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur¹
C'est en vain que le chantre² abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre,
Ce prélat, sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier³
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux célèbres rivaux ?
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?
Et toi, fameux héros, dont la sage entremise⁴

1. Claude Auvry, évêque de Coutances en 1646, et trésorier de la Sainte-Chapelle en 1653. Cet événement eut lieu le 31 juillet 1667.

2. Jacques Barrin, fils de M. de la Galissonnière, maître des requêtes.

3. Var. :

En vain *deux fois* le chantre, abusant d'un faux titre,
Contre ses hauts projets arma tout le chapitre ;
Ce prélat *généreux* aidé d'un horloger,
Soutint jusques au bout l'honneur de son clocher.

4. Monsieur le premier président de Lamoignon. *Val.*

De ce schisme naissant débarrassa l'Église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle.
Ses chanoines, vermeils et brillants de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien diner, et laissaient, en leur lieu,
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes ¹
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre ² au pied de son Palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire,
Elle y voit, par le coche et d'Évreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands.
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse,
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave, elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance,
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
« Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins

1. Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux couvents à l'occasion de quelques supérieurs qu'on y voulait élire. *Val.* — Les Cordeliers étaient dans la rue de l'École-de-Médecine, et les Minimes près de la place Royale.

2. C'est le *mai* que la Basoche, c'est-à-dire le corps des clercs du Palais, faisait planter tous les ans, le 1^{er} mai, au pied du grand escalier du Palais.

J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins ¹,
 Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
 Nourrira dans son sein une paix éternelle ?
 Suis-je donc la Discorde ? et parmi les mortels
 Qui voudra désormais encenser mes autels ? »

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
 Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme ;
 Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
 Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
 Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En défendent l'entrée à la clarté du jour.
 Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Règne sur le duvet une heureuse indolence.
 C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
 La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
 Son menton sur son sein descend à double étage,
 Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La déesse, en entrant, qui voit la nappe mise.
 Admire un si bel ordre, et reconnoît ^{1*** 2}
 Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,
 Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :
 « Tu dors, prélat ? tu dors, et là-haut à ta place,
 Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
 Chante les *Oremus*, fait des processions.
 Et répand à grands flots les bénédictions.
 Tu dors ! attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
 Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
 Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
 Et renonce au repos ou bien à l'évêché. »
 Elle dit ; et du vent de sa bouche profane,

1. On a construit un marché sur l'emplacement des Carmes, près de la place Maubert ; les Célestins étaient près de l'Arsenal. Les Augustins occupaient sur le quai de ce nom la place où a été le marché à la volaille et au gibier. Ils soutinrent, en août 1658, un siège contre les archers du Parlement.

2. Le mot *L'Église* n'a remplacé les points que dans l'édition de 1713. Il était antérieurement dans quelques contrefaçons étrangères.

Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
 Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
 Lui donne toutefois la bénédiction.
 Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
 A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie ;
 Le superbe animal agité de tourments,
 Exhale sa douleur en longs mugissements :
 Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
 Querelle en se levant et laquais et servante ;
 Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
 Même avant de dîner, parle d'aller au chœur.
 Le prudent Gilotin¹, son aumônier fidèle,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle,
 Lui montre le péril, que midi va sonner,
 Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
 « Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
 Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
 Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?
 A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
 Est-il donc, pour jeûner, Quatre-temps ou Vigile ?
 Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien,
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. »
 Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage
 Sur table, au même instant, fait servir le potage.
 Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,
 Demeure quelque temps muet à cet aspect.
 Il cède, il dine enfin ; mais, toujours plus farouche,
 Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
 Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,
 Chez tous ses partisans va semer la terreur.
 On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
 Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
 Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
 De l'Hèbre ou du Strymon² vient d'occuper les bords.
 A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
 Le prélat, radouci, veut se lever de table.
 La couleur lui renaît, sa voix change de ton.

1. Il s'appelait en réalité Guironnet.

2. Fleuve de l'ancienne Thrace, et depuis la Macédoine. *Val.*

Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
 Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
 D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;
 Il l'avale d'un trait ; et, chacun l'imitant,
 La cruche au large ventre est vide en un instant.
 Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
 On dessert ; et, soudain la nappe étant levée,
 Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
 Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

« Illustres compagnons de mes longues fatigues,
 Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
 Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
 Seul à *Magnificat* je me vois encensé,
 Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage,
 Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
 Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
 Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
 Ce matin même encore, ce n'est point un mensonge
 (Une divinité me l'a fait voir en songe),
 L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
 A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
 Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes. »

Le prélat, à ces mots, verse un torrent de larmes
 Il veut, mais vainement, poursuivre son discours,
 Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
 Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
 Pour lui rendre la voix fait apporter à boire,
 Quand Sidrac¹, à qui l'âge allonge le chemin,
 Arrive dans la chambre un bâton à la main.
 Ce vieillard, dans le chœur, a déjà vu quatre âges ;
 Il sait de tous les temps, les différents usages,
 Et son rare savoir, de simple marguillier²,
 L'éleva par degrés, au rang de chevecier³.
 A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
 Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
 Et, d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

« Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,

1. Sidrac est un personnage réel.

2. C'est le marguillier qui a soin des reliques.

3. C'est celui qui a soin des chapes et de la cire.

Prêlat, et, pour sauver tes droits et ton empire,
 Écoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
 Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
 Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
 Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture,
 Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
 Dont les flancs élargis de leur vaste contour
 Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.
 Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
 A peine sur son banc on discernait le chantre ;
 Tandis qu'à l'autre banc le prélat, radieux,
 Découvert au grand jour, attirait tous les yeux.
 Mais un démon fatal à cette humble machine,
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
 Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
 J'eus beau prendre le chantre et le Ciel à partie,
 Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
 Où, depuis trente hivers sans gloire enseveli,
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
 Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
 Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
 Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
 Partent à la faveur de la naissante nuit,
 Et, du lutrin rompu réunissant la masse,
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
 Si le chantre demain ose le renverser,
 Alors de cent arrêts tu peux le terrasser.
 Pour soutenir tes droits que le Ciel autorise,
 Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église.
 C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.
 Ces vertus dans Aleth¹ peuvent être en usage.
 Mais dans Paris, plaidons : c'est là notre partage.
 Tes bénédictions dans le trouble croissant,
 Tu pourras les répandre et par vingt et par cent ;
 Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,
 Les répandre à ses yeux et le bénir lui-même. »

1. Nicolas Pavillon, alors évêque d'Aleth, était justement renommé pour sa piété.